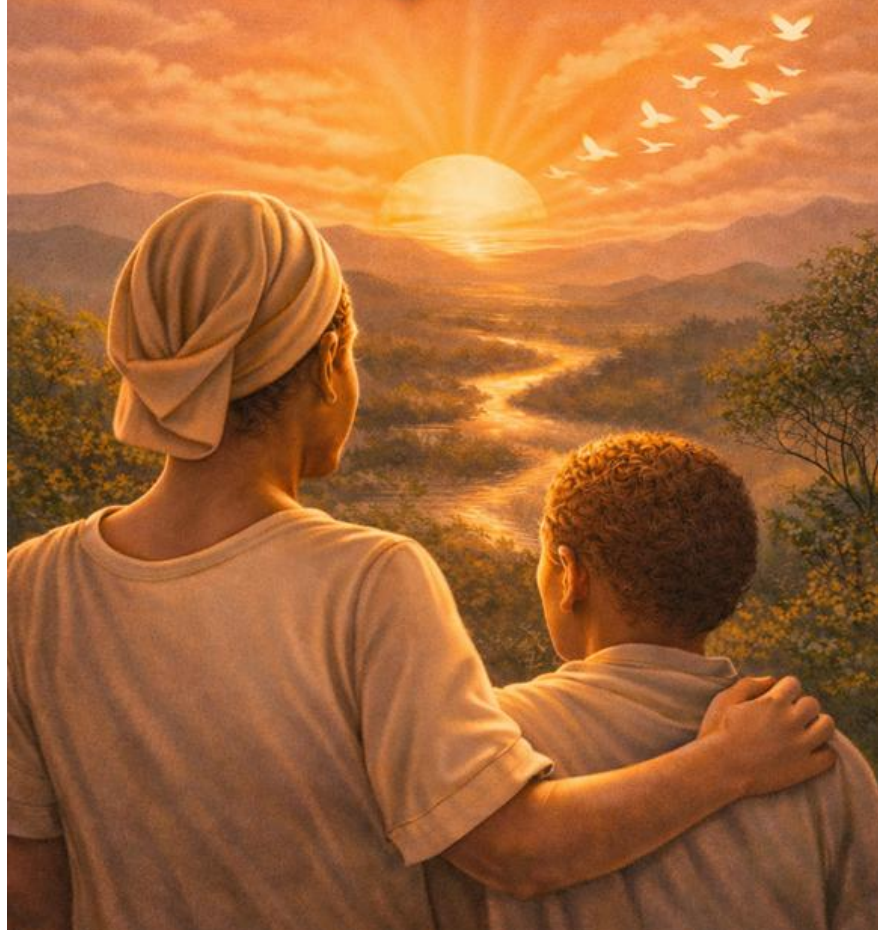


PACIFIQUE KAYIHURA

Foi en la Vie

— Malgré tout —



À mon épouse, qui fut et demeure mon port d'attache

À mes enfants, avec l'espérance profonde que ces pages les éclairent et les inspirent.

À toutes les mères qui, même au cœur des tragédies, sèment inlassablement dans le cœur de leurs enfants les graines d'amour, de droiture et d'espérance.

À tous les survivants du génocide perpétré contre les Tutsi et des autres tragédies qu'a connu le monde, dont la résilience demeure un témoignage vivant d'espérance et de dignité.

À celles et ceux qui, durant le génocide, eurent le courage de cacher ou de sauver ne fût-ce qu'une seule vie, rappelant au monde que l'humanité peut survivre aux heures les plus sombres.



Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles dans le cadre du Décret
Mémoire

Remerciements

Merci à mon cousin Arnaud Nkusi, qui m'a encouragé à entreprendre cette aventure et avec qui j'ai parcouru ce chemin du commencement à l'aboutissement.

Merci à Étienne Michel, qui s'est pleinement approprié ce projet et dont l'engagement a donné au livre toute sa force et sa valeur.

Merci au Prof. Jean-Paul Niyigena pour sa contribution exceptionnelle, précieuse à chaque étape.

Merci à toutes les personnes qui ont relu une partie ou la totalité du manuscrit, en particulier Anne-Françoise Berger et Asma Moussa.

Avant-propos

Certains livres s'ouvrent comme on pousse une porte; d'autres, comme on entre dans une maison où quelqu'un vous attend. Ce témoignage appartient à cette seconde catégorie. Il ne déroule pas simplement une suite d'événements : il rend le passé habitable, il restitue une présence — celle d'une mère, d'une famille, d'un monde d'avant — et il oblige le lecteur à regarder en face ce que l'Histoire peut faire à l'intime. On y suit un fil tendu entre la mort et la vie, entre l'effondrement et l'après, entre l'épreuve extrême et la reconstruction patiente. Au centre de ce fil, une figure se détache : une mère, ses gestes de soin, sa foi, son courage silencieux, et cette bonté obstinée qui, paradoxalement, grandit là même où la violence prétend tout réduire.

Un récit familial n'est jamais une archive froide. Il est une manière d'habiter le temps. Il retient des voix, des odeurs, des habitudes modestes ; il porte aussi des non-dits, des silences, des questions laissées en suspens. Mais lorsqu'il se déploie en écriture, il devient davantage qu'un souvenir : il se fait lien vivant. Il relie des générations par une parole qui maintient, malgré les ruptures, une continuité d'humanité. Or, quand l'histoire collective bascule dans l'extrême, cette fonction du récit devient vitale : elle empêche que l'événement soit réduit à une abstraction, à une date, à un chiffre. Elle redonne au passé son épaisseur humaine — et, ce faisant, elle ouvre un espace où l'avenir demeure pensable.

Les récits familiaux : maintenir un lien vivant avec le passé

Dans une époque saturée d'informations et pourtant menacée d'oubli, les récits familiaux constituent l'une des formes les plus précieuses de la mémoire. Ils ne sont pas une nostalgie : ils sont une fidélité. Ils préservent ce qui, sans eux, se dissoudrait : une manière de parler, de prier, de se soutenir, de rire, de tenir bon. Ils nous rappellent que l'histoire n'est pas seulement une chronique d'institutions, de conflits et de dates ; elle est aussi une somme de vies ordinaires, et c'est précisément ce caractère ordinaire – sa banalité disait Anna Harendt - qui rend la catastrophe si vertigineuse quand elle survient.

Dans le livre que vous tenez entre vos mains, ce lien vivant au passé se déploie avec une force particulière. Il donne à sentir l'enfance, les repères, les relations, les gestes quotidiens — puis la bascule, l'arrachement, la peur. Le récit familial devient alors un point d'ancrage. Il maintient la dignité des personnes, leur singularité irréductible. Il empêche que la violence ait le dernier mot en effaçant les noms, les visages, les liens. Dire « voici ma mère », « voici ceux qui m'ont protégé », « voici ce que nous étions avant » n'est pas seulement raconter : c'est résister à l'anéantissement symbolique.

Et cette résistance n'est pas tournée vers le passé pour s'y enfermer. Elle vise, au contraire, à rendre possible une fidélité active : garder mémoire de ce qui a compté pour mieux comprendre ce qui a été brisé, et pour mieux discerner ce qui doit être protégé à l'avenir — la dignité, la justice, la vérité, la capacité de vivre ensemble.

Écrire pour se relever : le récit comme travail de résilience

Écrire après une catastrophe n'est jamais un exercice neutre. C'est un acte qui engage la mémoire, la parole, le corps. Mettre en mots l'indicible revient souvent à se tenir à nouveau au bord du gouffre, mais autrement : non pour s'y perdre, mais pour reprendre la main sur le temps. Le traumatisme disloque : il fragmente la mémoire, perturbe les repères, impose parfois des images intrusives. L'écriture, elle, réorganise : elle transforme des scènes subies en histoire racontable. Ce mouvement n'efface pas l'irréparable ; il permet toutefois de ne pas rester prisonnier de la violence, de ne pas laisser l'événement dicter seul la suite de la vie.

Ce livre donne à voir ce travail de résilience dans sa vérité la plus concrète. Il n'idéalise pas le chemin : il dit la peur, l'amertume, le silence, la « vie d'après » où l'on avance parfois masqué pour ne pas sombrer. Mais il met aussi en lumière une dynamique essentielle : on se relève rarement d'un seul coup. On se relève par une suite de micro-choix répétés, par une discipline intime, par des gestes minuscules qui rouvrent l'horizon : s'accrocher à un repère, chercher une main, accepter l'aide, reprendre l'école, prier, travailler, se reconstruire dans les relations.

Dans ce mouvement, la figure de la mère ne relève pas uniquement de l'hommage. Elle constitue une architecture intérieure : ce qui a été reçu — une éthique, une manière d'aimer, une attention à l'autre, une fidélité aux valeurs — devient une ressource de survie puis de relèvement. Ainsi, l'écriture ne fige pas l'auteur dans le statut de victime : elle lui rend une capacité d'agir, de comprendre, de choisir. La résilience apparaît alors non comme un miracle abstrait, mais comme une reconstruction patiente —

parfois fragile, jamais acquise une fois pour toutes — où l'on apprend à vivre avec ce qui ne passe pas, sans renoncer à la vie.

Transmettre : une mémoire active, reconstruite par les générations

On parle souvent de « transmission » comme d'un héritage que l'on recevrait intact, de génération en génération. Or la mémoire ne circule jamais ainsi. Elle se transforme. Elle se recompose. Chaque génération reçoit des fragments — des récits, des documents, des photos, des silences — et, à partir de là, reconstruit le passé. Cette reconstruction n'est pas une trahison : elle est la condition d'une mémoire vivante. Le passé n'est pas seulement derrière nous ; il est aussi ce que nous en faisons, au fil du temps, dans les questions que nous posons et dans les usages que nous en tirons.

C'est pourquoi un témoignage comme celui-ci est décisif. Il donne un matériau robuste aux générations qui viennent : non un dogme, mais un chemin. Il invite à reprendre, relire, confronter, approfondir. Il rappelle que l'identité n'est pas un donné figé : elle est une construction patiente. Pour les enfants et les petits-enfants, lire un tel livre, c'est comprendre que la paix, la liberté, la dignité ne sont jamais acquises ; qu'elles se protègent, se cultivent, se défendent. C'est aussi découvrir que le courage n'a rien de spectaculaire : il tient à la fidélité aux valeurs reçues, à l'attention à l'autre, à la capacité de ne pas laisser le mal prononcer le dernier mot.

Mais cette mémoire active ne concerne pas seulement la famille. Elle engage la société. Car la transmission du passé — lorsqu'elle est exigeante, fidèle aux faits, attentive aux mots — est une

condition de la vie démocratique. Elle arme les consciences contre le déni, la falsification, la banalisation de la violence.

Connaître le passé pour construire le futur

La connaissance du passé n'est pas une contemplation. Elle est une pierre angulaire de la construction du futur. Comprendre comment des sociétés basculent — comment des mots se dégradent, comment des institutions s'affaiblissent, comment la propagande se banalise, comment la violence s'organise — donne des outils pour décrypter le monde dans lequel nous vivons et pour agir avec lucidité. À l'inverse, l'ignorance historique ouvre la voie aux simplifications, aux instrumentalisations et aux répétitions.

Dans cette perspective, le témoignage est irremplaçable : il remet l'humain au centre. Mais il gagne encore en force lorsqu'il dialogue avec des repères historiques et conceptuels. C'est précisément l'un des partis pris les plus importants de cet ouvrage : ne pas opposer le vécu et l'histoire, mais les articuler. Le récit de survivant restitue l'épaisseur humaine de l'événement ; l'enquête historique permet de comprendre pourquoi et comment une société a pu être entraînée dans une entreprise d'extermination, quelles forces l'ont rendue possible, et comment les signes précurseurs ont été, trop souvent, ignorés ou sous-estimés.

Cette articulation nourrit une vigilance citoyenne : elle rappelle que les mots importent, que les institutions comptent, que la vérité n'est pas une option, et que la responsabilité n'est jamais abstraite. Elle invite à transformer la mémoire en action : défendre l'État de droit, résister aux discours de haine, soutenir les contre-pouvoirs, protéger les plus vulnérables, maintenir des espaces où la parole demeure possible.

Les annexes documentaires : trois outils pour lire, comprendre et transmettre

La portée de ce livre se prolonge dans sa dimension documentaire. Les trois annexes ne sont pas un simple supplément : elles constituent un véritable outillage, au service du lecteur, de l'enseignant, du citoyen. Elles permettent de situer le témoignage, de nommer des mécanismes, d'élargir le regard, et d'ouvrir l'expérience singulière à une compréhension plus large — historique, préventive et humaine.

La première annexe propose une mise en perspective historique. Elle rappelle une exigence fondamentale : le génocide n'est pas une fatalité mystérieuse ni une « explosion » spontanée. Il s'inscrit dans une histoire longue où se croisent des constructions politiques, des durcissements identitaires, des discriminations, des radicalisations, une guerre, et la mobilisation progressive de réseaux et d'institutions. Cette annexe donne au lecteur les repères nécessaires pour entendre le témoignage « dans sa vérité historique » : elle éclaire le décor collectif sans prétendre remplacer l'expérience vécue. Elle permet de comprendre, avec rigueur, que l'histoire collective n'écrase pas la singularité du témoin ; elle lui donne, au contraire, sa pleine intelligibilité.

La deuxième annexe introduit une lecture des étapes qui conduisent aux génocides, en s'appuyant sur une grille en « stades » (souvent associée à l'échelle de Stanton) utilisée dans la prévention des atrocités de masse. Son intérêt n'est pas d'imposer une mécanique inévitable, comme si l'histoire suivait un scénario unique. Il est de rendre visibles des processus récurrents : la classification et la symbolisation, la discrimination et la déshumanisation, l'organisation et la polarisation, la préparation et la persécution, puis l'extermination et le déni. Cette annexe a une portée civique et pédagogique directe : elle rappelle que la prévention dépend d'actions précoces, que les signes existent, et que plus les étapes avancent, plus l'intervention devient difficile et coûteuse. Elle donne ainsi au lecteur des concepts pour décrypter le présent — et,

surtout, pour reconnaître ce qui, dans une société, annonce une mise en danger de l'humain.

La troisième annexe ouvre sur l'universalité de la résilience. Elle formule une prudence nécessaire : parler d'universalité ne doit jamais devenir une injonction. La résilience n'est ni un devoir, ni une compétition. Mais elle montre comment, à partir d'une histoire située, on peut éclairer une expérience humaine fondamentale : tenir debout quand l'existence se brise, puis apprendre à marcher dans l'après. Génocide, camps, guerres, violences intrafamiliales, abus sexuels graves, catastrophes : les contextes diffèrent, mais certaines dynamiques se répondent — effroi, dissociation, hypervigilance, perte de sens, et, parfois, surgissements de solidarité, micro-choix répétés, réorganisation de la mémoire, reconquête du lien. Cette annexe confère au livre une portée plus large : il ne s'adresse pas seulement à ceux qui connaissent déjà l'histoire rwandaise ; il parle à toute société confrontée à la violence, et à tout être humain appelé, un jour, à se relever ou à aider un autre à se relever.

Ainsi, par ces annexes, l'ouvrage devient à la fois un témoignage et un outil : une parole de vérité et une proposition de compréhension, une mémoire intime et une ressource pour la prévention, une histoire singulière et une boussole humaine.

Un livre pour apprendre et enseigner

Parce qu'il relie le vécu, l'histoire et la réflexion — et parce qu'il offre un appareil documentaire clair — ce livre se prête naturellement à des usages académiques et pédagogiques. En histoire, il permet d'entrer dans la compréhension d'un génocide à partir d'une voix singulière, tout en ouvrant vers l'analyse des contextes, des responsabilités, des temporalités et des sources. En philosophie et citoyenneté, il offre un terrain puissant pour interroger la dignité, le mal, la justice, le pardon, la responsabilité individuelle et collective, et la place des institutions.

Dans des cours liés aux sciences humaines ou aux religions, il permet d'explorer le rôle de la foi, des rituels, de la communauté, et de l'éthique dans les trajectoires de relèvement.

Un avant-propos n'a pas pour mission de dire à la place du livre ce qu'il doit signifier. Il peut, au mieux, indiquer l'exigence qui le traverse. Ici, cette exigence tient en quelques mots : se souvenir pour vivre, raconter pour se relever, transmettre pour reconstruire, comprendre pour prévenir, connaître pour agir. Par sa force narrative, par l'hommage à une mère exemplaire, et par l'apport documentaire de ses annexes, cet ouvrage invite le lecteur à faire de la mémoire une responsabilité. Puisse chacun, en refermant ces pages, sentir grandir en soi une vigilance plus lucide, une compassion plus active, et un désir plus ferme de contribuer, à son échelle, à un avenir où la dignité humaine demeure inaliénable.

Etienne MICHEL, pour le Secrétariat général de l'enseignement
catholique

Jean-Paul NIYIGENA, pour la Fondation religions et sociétés

Introduction

Suivre le fil tendu entre la mort et la vie : survivre au génocide, honorer une mère exemplaire, et choisir, contre l'évidence, la bonté et le pardon.

Face aux affres de la vie faites de violences, de tragédies et de pertes indicibles, il est facile de remettre en question le sens de sa vie et la valeur de la bonté et de la compassion humaines. Ce livre, écrit à la mémoire de ma mère, témoigne de la force de l'esprit humain et de l'incroyable pouvoir du pardon. Il se veut une lettre ouverte adressée à toutes les mères dont l'amour, l'affection et les enseignements forgent les bases de l'humanité, surtout celles à qui pourraient se poser des questions quant aux fruits de leurs actions et comportements, de leurs prières et de leurs conseils vis-à-vis de leurs enfants. Il s'adresse aussi aux survivants de tragédies diverses et particulièrement à ceux du génocide perpétré contre les Tutsis. Ce livre s'adresse aussi aux victimes de tous les actes de violence qui ont perdu espoir en un avenir meilleur, ainsi qu'à toutes les personnes qui hésitent parfois à faire preuve de gentillesse ou à tendre une main secourable dans un monde si souvent rempli d'injustices. La vie de ma mère a été un exemple vivant de résilience et d'altruisme. En dépit d'un contexte de violence, de haine et d'atrocités extrêmes, elle a montré que la

dignité humaine ne pouvait jamais être anéantie. Elle n'a cessé d'incarner les valeurs de l'amour, du pardon, de l'altruisme et de la foi jusqu'à la dernière seconde de sa vie. Dans les tous derniers instants de sa vie, face à ses assassins, elle a trouvé en elle la force de leur offrir son pardon. Son dernier acte a été d'une grâce inégalée, rappelant que la véritable force réside dans la compassion et non dans la vengeance. Les pages qui suivent nous plongent dans cette période oh combien tragique ! Si sombre ! Dans ses innombrables conséquences, avant de nous faire découvrir la force de la résilience, de la bonté, du pardon et de l'espoir malgré tout. Je veux partager avec vous mon témoignage et toutes les leçons apprises pour aider à faire comprendre à celles et ceux qui en doutent encore, qu'il est possible de choisir de se relever, de pardonner et de poser des actes de bonté et d'altruisme. Oui, malgré les souffrances infligées si injustement, gratuitement. Je veux vous dire que même les plus petits actes de gentillesse, même les prières les plus simples, peuvent apporter la guérison et le changement inespérés.

Première partie : survivre

Dans le jardin de l'enfance

Là où tout commence : une mère-institutrice, la bonté comme apprentissage, et la foi comme respiration du quotidien.

Maman n'était pas que ma mère. Très tôt, elle avait été mon institutrice à la maison. À peine âgé de 6 ans, je nous revois apprendre les rudiments de l'écriture et du calcul. Les couleurs, les noms des animaux et des plantes, les chansons et toutes les prières dites en famille, je les maîtrisais déjà avant cet âge. Elle avait été commerçante, avant de se reconvertir en enseignante pour les élèves de maternelle. Mais moi, je n'étais pas à l'école maternelle. Si, pourtant ! J'étais quasiment scolarisé à domicile. La curiosité, le goût du savoir m'étaient arrivés en quittant le berceau, par celle qui m'avait donné la vie. Est-ce pour cela qu'elle m'était si indispensable ? Mon pilier, ma source d'inspiration, ma protectrice, mon modèle, mon refuge, ma confidente, celle par laquelle mes premiers instants étaient baignés de bonheur, d'une protection et d'une chaleur non négociées parce que gratuites et évidentes ? En plus de son travail d'enseignante, un rôle qu'elle chérissait profondément, elle passait ses weekends et son temps libre à rendre visite aux malades et aux plus démunis pour prier avec eux, leur manifester son amour et leur apporter la joie, l'espoir et l'assistance matérielle. Elle me demandait parfois de l'accompagner, dans le but, je crois, de m'inculquer la valeur de la bonté au travers de ses actions. Ces visites m'ont ouvert les yeux sur les souffrances des autres et m'ont permis d'acquérir un sens de l'empathie et un profond désir d'aider les autres.

Papa, dont je ne garde que de vagues souvenirs fragmentés, mais agréables, avait quitté notre monde, alors que je n'avais que

quatre ans et ma petite sœur était sur le point de naître. En avais-je conscience ? Pas vraiment. Ces souvenirs vagues associés aux récits des personnes qui l'entouraient m'ont permis de me faire une image de lui. Un homme de bon caractère et très sociable. Malgré son inimaginable peine, Maman avait tout fait pour nous préserver, ma petite sœur et moi. Je sus que pour Maman, c'était plus difficile que pour d'autres jeunes mères qui pour la plupart partageaient leur vie avec un époux, père de leur progéniture. Qui me l'avait dit ? Personne. Comment le savais-je ? Comme ça... Il est de ces choses que l'on sait pertinemment sans qu'on ne nous les ait dites. Nous étions très proches, elle et moi. Elle me parlait comme à une grande personne en qui elle avait confiance. J'étais son élève et son complice à la fois. Son compagnon de route qui lui arrivait à la taille mais qui marchait assurément à ses côtés. Main dans la main, nous étions l'équipe qui gagne. J'étais curieux de la vie et j'apprenais de chaque instant passé avec ou sans elle. Après la mort de Papa nous sommes allés nous installer chez mes grands-parents à Kibungo, à l'Est du pays

Son père, le docteur Gatare était un médecin réputé dans toute la région de Kibungo, à l'est du pays. Un homme très sage et reconnu en tant que tel. Ce "grand monsieur" brillant, calme, posé, réfléchi, bienveillant, très pieux, était profondément bon. D'une humanité rare. Il avait rencontré son épouse, ma grand-mère, Mama Mukuru. Ils avaient 9 enfants, 5 filles et 4 garçons. Maman était le 3ème enfant et la 1ère fille. Grand-mère est une femme particulièrement forte et battante. Une lutteuse du quotidien au cœur vaillant. Rien ne lui paraît impossible. Tout est à conquérir par le travail, certes, mais toujours avec une foi inébranlable en

Dieu. Ils étaient chrétiens catholiques très pratiquants. Tout commençait pour eux en Sa Présence et se terminait ainsi. Tous les jours, tous les soirs. Aujourd'hui encore. C'est je crois, dans leur ADN que se trouve Ubupfura, cette combativité dans la dignité qui les caractérise. Il n'y a pas de hasard, il n'y a que des rendez-vous. Leurs familles en avaient eu grand besoin lors des prémices du génocide perpétré contre les Tutsis dès 1959. Il y avait en nous, comme une urgence de vivre et de vivre bien. Le socle familial chez mes grands-parents était si solide qu'il était un soutien au-delà de la famille. Chaque membre y puisait des forces à tel point que ce flux d'ondes positives irradiait hors de chez nous et plus loin que nous pouvions le croire.

Nous vivions certes dans un pays gangréné par les divisions ethniques institutionnalisées depuis des décennies et dont le poison avait atteint la moelle épinière. Ce petit pays du cœur de l'Afrique était hélas aussi, petit d'esprit. Cela semblait acté par une classe dirigeante qui tentait de normaliser cette situation. La vie chez nous était d'une précarité qui parfois disait son nom, lorsqu'une personne s'arrogeait le droit de lancer à l'endroit de son concitoyen qu'il estimait d'ethnie tutsi : "Vous, on vous tuera." Cela pouvait être dit par un enfant ou un adulte et parfois, avec le sourire. Oui, ça arrivait si souvent que, pour certains, cela semblait une banalité. Ce n'était même pas un fait divers. Beaucoup moins ! Ce n'était rien du tout. La psychose latente durait des décennies depuis 1959, 1963, puis 1973, sans compter les enlèvements et assassinats récurrents. Les Tutsis vivaient avec une épée de Damoclès toujours au-dessus de la tête. En plus de tous les droits qui leur étaient niés, notamment celui droit à l'éducation et à

l'emploi pour ne citer que ceux-là. Ceux qui avaient pu quitter le pays, l'avaient fait. D'autres avaient décidé de rester sur leurs terres pour diverses raisons. Mes grands-parents maternels semblaient avoir opté pour ce dernier choix. Ils vivaient avec leurs enfants et petits-enfants chez eux à Kibungo. Leur train-train quotidien était rythmé par la prière fervente. Ils ne s'en lassaient pas, c'était notre mode de vie. Une vie sans prière n'en était pas une à nos yeux. Nous grandissions ainsi. Dans le respect, la bienveillance, l'entraide et toujours avec le sourire.

La ville nous connaissait ainsi. Chez le docteur Gatara, mon grand-père, il faisait bon vivre. Le voisinage pouvait compter sur notre grande famille pour l'une ou l'autre sollicitation, et nous aussi nous pouvions compter sur lui. Cette solidarité nous était reconnue et nous était bien rendue. Echappions-nous pourtant à la chasse aux sorcières ? Pas du tout. Nous n'avions aucune garantie de bénéficier d'un traitement de faveur lorsqu'à la moindre étincelle, l'incendie se déclarerait. Enfants, nous n'en avions pas forcément conscience, même si, dans notre mémoire enfouie, quelque chose s'enregistre à notre insu et que c'est une sensation diffuse, difficilement identifiable. Un malaise lointain et pourtant si proche, mais caché au fond du tiroir à ne pas ouvrir pour nous permettre de vivre notre vie d'enfant au mieux, sans trop nous inquiéter. Ma mère qui faisait office de Papa depuis que le nôtre était parti et Mama mukuru semblaient toujours affairées et si préoccupées de nous voir, ma petite sœur et moi et mes cousins, vivre la meilleure vie possible. Elle cherchait le parfait équilibre entre l'enfant que j'étais et l'adulte responsable qu'elle semblait vouloir impatientement que je devienne. J'étais son fils,

oui, mais je commençais aussi à devenir son complice. Cela dépendait du moment et de ce qui devait être fait. Elle avait commencé à me faire changer de casquette selon les circonstances. Cela nous rapprochait très fortement. Nous devenions petit à petit une sorte de binôme pour la vie.

Le soleil se levait alors que nous étions déjà en route. En passant d'abord par la messe matinale, les enfants allaient à l'école qui était son lieu de travail à elle. Je lui racontais ma journée plus tard, lorsque nous étions rentrés à la maison, au moment de lui faire signer mes devoirs.

Brouillard avant la bascule...

Avril 1994 : le monde chavire. Au cœur de la tourmente, l'élan de survie s'agrippe à l'amour d'une mère et à la prière.

En ce mois d'avril 1994, la saison la plus pluvieuse au Rwanda, la journée me paraît toute magnifique, malgré la fatigue. Je sors d'une évaluation et, pour les écoliers que nous sommes, c'est le moment de décompresser. Il est seize heures. L'air est bon, le ciel est clair et le soleil avance vers son coucher. Il s'agit de ce beau temps qui apparaît chaque fois après la pluie. Avec mes camarades, à quelques mètres de la maison, je joue comme d'habitude au fameux karere, cette balle de foot fabriquée manuellement à l'aide de sachets empaquetés en boule et maintenus à l'aide de cordes en plastique ou en peaux de bananiers. Maman est partie de son travail impatiente de savoir comment s'est déroulé mon test du matin. Arrivée à côté de moi, alors que je n'ai d'yeux que pour mon ballon, elle interrompt ma partie de foot et m'interroge. Elle s'inquiète beaucoup pour

l'examen que je viens de passer. Il s'agit d'un examen d'entrée au petit séminaire, l'un des établissements secondaires constituant le seul espoir des parents tutsi pour leurs enfants et dont l'admission aux établissements publics est quasi impossible. « Tu l'as bien passé ton examen, j'espère ! », me répète-t-elle une troisième fois, lorsque je la rassure, une fois de plus, lui disant même que l'examen n'était pas difficile. Un petit soulagement se lit dans ses yeux, accompagné d'un sourire particulier. Ce sourire qui a le pouvoir de faire monter à un plus haut degré cette "fierté qu'un fils éprouve devant sa mère" surtout lorsque la complicité est parfaite. Je suis à ce moment-là le fils le plus heureux du monde et mon désir le plus ardent n'est autre que de la rendre fière de moi. "Quand je serai grand, je rendrai Maman, la plus heureuse des mères", me disais-je dans le fond de mon cœur, si convaincu que rien ni personne ne se mettrait en travers de notre route. En tout cas, une chose est sûre : je l'aime fort Maman et rien au monde ne peut me l'arracher, me confirmais-je. Le petit monsieur de presque 13 ans que je suis et qui va à l'école rentre parfois épuisé et tombe sur son lit pour ne se relever que le lendemain matin. Sauf que cette nuit, malgré mon épuisement, je ne fermerai pas l'œil longtemps. Emporté depuis quelques heures par un bon sommeil profond et bienfaisant, c'est une violente invitation à me réveiller et à vite me lever qui ne me laisse même pas quelques secondes pour reprendre mes esprits. Lorsque ma sœur vient me réveiller, me faisant savoir que Maman m'appelle dans sa chambre, je comprends aussitôt que quelque chose se passe sans que je ne puisse savoir quoi, je dois me précipiter vers la chambre de Maman où elle se trouve avec mes tantes et les enfants.

Soixante-douze heures plus tôt, dans la même maison, nous célébrions Pâques. Toute la grande famille était réunie dans une ambiance festive où rien n'aurait laissé soupçonner un retournement de situation de ce type ! Tout le monde est en mouvement et personne ne veut m'expliquer ce qui se passe. Mais à en juger simplement de l'expression des visages froissés, je comprends que quelque chose de grave vient de se passer. Personne ne sait apparemment que faire si ce n'est bouger d'une chambre à une autre dans un but indéterminé. J'essaie de poser des questions, mais personne n'a, à en croire leur attitude, de temps pour moi. Je ne comprends toujours pas. J'essaie de m'imaginer ce qui se passe, mais mon âge ne me permet pas de penser à un événement pouvant susciter une pareille panique au sein de ma famille. Je suis cependant sûr d'une chose : nous sommes en danger. Je vois certaines personnes faire des valises qu'ils laissent tantôt à moitié pleines, tantôt complètement vides. À l'évidence, personne ne sait que faire. Personne n'arrive à se soustraire de cette atmosphère de confusion totale. Ma petite sœur, Clarisse Ngutegure qui m'avait réveillé quelques minutes plus tôt, me fait savoir que maman me demande dans sa chambre. J'y vais aussitôt. Ma mère n'est visiblement pas à l'aise, comme tout le monde à la maison d'ailleurs. Elle me fait asseoir à côté d'elle sur le lit et me donne une série d'instructions sans toutefois m'expliquer ce qui se passe. « Rassemble tous les enfants, conduis-les à l'Église et restez-y. Nous vous rejoindrons tout à l'heure ». Avant de sortir de la chambre, je lui demande encore ce qui se passe. Cette fois, elle me répond et me dit que l'avion qui transportait le président de la République a été abattu et que toutes les personnes qui étaient à bord sont décédées. J'essaie de comprendre, mais je n'arrive toujours pas à établir le lien entre la

mort du président et cette panique à la maison. Je réunis tous les enfants et nous voilà en route.

Première chose surprenante, la route est complètement déserte et le silence qui y règne est d'une particularité étrange. On dirait que même les oiseaux sont déjà au courant du gouffre dans lequel s'enfonce le pays. Quelque chose me dit qu'il faut nous hâter, sans que je ne puisse dire quoi, comme une urgence à presser le pas. J'ordonne aux enfants d'avancer vite. Sur la route, rien ne se fait entendre à part le bruit de nos petits pas rythmés et le vent qui souffle dans les arbres au-dessus de nos petites têtes. Cependant, ce silence ne dure pas longtemps et de loin, nous commençons déjà à distinguer des voix d'hommes. Sans y prêter plus d'attention, nous poursuivons notre route, jusqu'à ce que nous ne soyons plus qu'à quelques pas du groupe. C'est à ce moment-là que je me rends compte qu'il n'y avait aucun moyen de passer. Ils ont érigé une barrière au milieu de la route et sont en train d'arrêter les gens. Je sens la peur qui monte en moi et sans y réfléchir deux fois, j'ordonne à tout le monde de rebrousser chemin. Quelques minutes plus tard, nous sommes de retour à la maison. Les parents qui nous croyaient déjà à l'église sont surpris de nous voir et cachent mal leur déception. Des (tonnes de) questions surgissent de toutes parts. Nous tentons de notre mieux de fournir des explications. Pendant ce temps, il faut réfléchir vite et trouver un autre lieu susceptible de nous offrir un semblant de sécurité, mais ne surtout pas rester à la maison. La décision est vite prise et la prochaine direction est celle de l'hôpital de Kibungu où mon grand-père exerçait de son vivant. Sa renommée avait depuis longtemps dépassé la région. Tout le pays le connaissait. Nous allons nous y rendre, cette fois-ci avec ma mère, ma tante et tous

les enfants bien sûr. Nous sommes une dizaine au total. L'établissement se trouve à quelques encablures de notre maison et il ne nous faudra que quelques minutes pour y arriver.

Les portes se ferment

En apparence, les responsables de l'hôpital ne veulent pas recevoir de réfugiés et tout le monde dehors nous regarde avec mépris. Les infirmiers et infirmières, et d'autres travailleurs de l'hôpital qui connaissent parfaitement ma mère, font tout pour nous éviter. Nous sommes obligés de rester dehors au vu et au su de tous. Mais, nous ne pouvons pas prendre le risque de rester ainsi exposés. Maman nous dit alors, bien que nous n'en ayons pas la permission, d'entrer dans la salle de chirurgie. Elle maîtrisait bien tous les recoins de l'hôpital car, elle s'y rendait très souvent pour rendre visite aux malades démunis, abandonnés à eux-mêmes. Elle leur apportait à manger, elle les lavait, elle nettoyait leurs chambres qui, dans certains cas, sentaient tellement mauvais que même les infirmiers ne pouvaient y entrer ; elle lavait à mains nues leur linge très sale dans lequel ils avaient parfois fait leurs besoins. Son dévouement envers les plus démunis était hors pair. Aussitôt dit, aussitôt fait. Nous voilà déjà à l'intérieur. Les malades nous regardent avec étonnement et notre gêne se lit sur nos visages. Impossible de dissimuler le fait que nous sommes en désarroi, complètement déboussolés. Dans ces circonstances, on se sent moins que rien, même pas un chien errant. On ne sait plus comment on s'appelle. Les circonstances qui nous étaient alors complètement inconnues, inimaginables, même pas vues dans un mauvais film, nous tombent dessus comme cet avion qui aurait été abattu et qui s'est échoué. C'est un état d'esprit inexplicable. On se

voit “avancer”, mais ce n’est pas “moi” qui avance, c’est “soi”. Cet autre moi-même avec lequel je fais connaissance en le regardant marcher. Ce n’est pas parce que l’on marche qu’on avance ou qu’on recule. On peut marcher en n’allant nulle part, mais en ne restant nulle part non plus, parce qu’aucun mètre carré ne veut de nous et qu’il nous le fait sentir.

Mon souhait à ce moment précis n’est autre que de voir ce cauchemar, en fin de journée, se terminer, pour regagner la maison. Pauvre petit garçon ! Si tu savais... Tu penserais bien autrement. Tu te ferais à l’idée que jamais plus rien ne sera comme avant. Mais tu ne le sais pas encore. Non, tu n’imagines pas la suite. Qui l’imagine ? Maman ? Ma tante ? D’autres grandes personnes ? Peut-être... Mais puisque personne ne parle et que nous sommes tous en “mode automatique”, nul ne sait ce que pense l’autre. Une chose est cependant claire : nous ne savons rien. Nous ne pensons plus, nous sommes là sans être là. Nous ne vivons plus, nous survivons. Personne ne nous recherche visiblement, mais les circonstances nous traquent. Les regards nous fuient sans vraiment nous lâcher. Non par compassion, mais par curiosité. Nous sommes des bêtes de foire. À la seule différence que celles-ci sont observées franchement et avec émerveillement.

Tant qu’une mère respire, elle protégera ses enfants quoiqu’il lui en coûte. Maman et ma tante, sa sœur, sont là pour nous et tentent autant qu’elles le peuvent de ne rien laisser paraître de leur angoisse qui, hélas, est visible et n’est apaisée par rien. Elles s’inquiètent pour les enfants, mais les rassurent comme elles peuvent. Maman reste digne et prudente. Elle réfléchit constamment et rapidement au meilleur endroit où nous cacher,

mais elle n'a pas le choix. Nous serions exposés partout, et très vite repérables. Il s'agit maintenant de se planquer dans le moins visible de ces endroits. Eh bien, il n'y en a aucun ! Et les regards du personnel soignant sont loin de nous rassurer. Ils seraient les premiers à nous dénoncer, avant même d'être découverts. Il faut donc partir de l'hôpital et sans nous faire remarquer. Nous sortons par-derrière pour nous rendre dans le voisinage, à environ cent mètres de là, chez Papa Julien. Nous avançons un à un, vite et en nous courbant afin que personne ne nous voit du côté de la route. La famille de Julien nous attend déjà et la porte de derrière est ouverte. C'est par elle que nous entrons. Une fois tous à l'intérieur, elle est refermée et les conversations à voix basse commencent. Cette famille hôte est aussi tutsi. Ils ont donc la même panique que nos parents. Ce sont de jeunes mariés qui n'ont qu'un bébé de quelques mois, la petite Nicole. Nous n'avons rien avalé le matin avant de quitter la maison et les enfants commencent à avoir faim. Pendant que les grandes personnes discutent au salon, Mama Nicole s'occupe bien de la ribambelle et un bon plat nous est servi. Personne ne peut imaginer qu'il puisse être l'un des derniers. Nous mangeons tous à notre faim.

Pendant ce temps, le téléphone n'a pas arrêté de sonner. C'est un autre temps dans la capitale où les massacres ont commencé. D'autres appels par la suite nous apprennent que le mouvement s'amplifie minute après minute et que dans d'autres régions du pays, c'est la pagaille ! Les gens appellent pour se dire adieu. Ils savent qu'ils ne se reverront plus. Chacun fait tout pour s'assurer qu'il a appelé les siens. Une énième famille vient d'appeler de Kigali. Selon Mama Nicole qui a décroché, la personne en sanglots

à l'autre bout du fil dit que les tueurs sont déjà dans ses alentours et elle lui fait rapidement ses adieux. Personne ne sait plus ni que dire, ni que faire. Chacun sent parfaitement que notre tour ne saurait tarder. Comme pour tout condamné à mort, chaque seconde qui passe le conduit vers sa sinistre fin. Il n'y a plus rien à y faire... Pourtant, à chaque instant peut advenir ce à quoi on ne s'attend pas forcément. Mon oncle Papa Richard, l'époux de ma tante nous a rejoints. Il est assis au salon avec Papa Julien et les mamans. À voix basse, ils sont en train, me semble-t-il, d'échafauder un plan pour trouver un "refuge sûr". Je le sais pour m'être approché par curiosité de la porte pour dénicher la moindre information. Ne fût-ce qu'un mot qui me rendrait un peu d'espoir. Mais seules des phrases remplies de confusion et de désespoir parviennent à mes oreilles. C'est un autre appel téléphonique qui nous apprend qu'Adèle, une personne très proche de la famille et ma maîtresse en deuxième année primaire, vient d'être tuée. Le pire est annoncé ; les tueries ont commencé dans notre ville.

Je pense à mes frères Olivier, Julien, Patrick, et David qui sont à Kigali et Richard, Mupenzi, Régis et Rémy qui ont quitté la maison la veille du six avril et sont à Rusumo, une commune proche de la Tanzanie. Il s'agit de mes cousins, mais le contexte culturel rwandais veut que les enfants de la tante maternelle ou de l'oncle paternel soient appelés frères et sœurs. Loin de s'imaginer que tout le pays est déjà enveloppé des mêmes lourds nuages de haine, de méchanceté, du déniement du droit à la vie à l'égard d'un peuple entier, je me demande à quoi ils pourraient être occupés. Quelle est leur situation là-bas ? Savent-ils dans quel pétrin nous

nous trouvons ? Je me force à croire que là-bas, au moins, ils sont en sécurité. Mais que deviennent Mama Mukuru ma grand-mère, Thérèse ma tante maternelle et Mukecuru, la tante de mon grand-père restées à la maison, ce matin ? Mukecuru a environ cent ans. Elle ne peut donc plus marcher facilement. Elle ne saurait venir avec les autres. Elle voit et entend à peine. Le matin, il a fallu lui crier fort à l'oreille pour lui expliquer ce qui se passait. Elle n'a pas compris et ne comprendra sans doute jamais. Comment le pourrait-elle quand ceux mêmes dont la capacité d'analyse est intacte ne comprennent rien à cette folie ambiante ? J'essaie d'imaginer à quoi elles seraient occupées si elles sont encore en vie... Le seul lien qui nous reste - et pas le moindre - est la communion dans la prière. Oui, la prière a toujours occupé une place de premier plan dans notre famille. Nous sommes nés et avons grandi dans un environnement pieux. Tous, même les plus petits, connaissons toutes les prières par cœur et avons appris à en adresser nous-mêmes à l'Eternel. Maintenant que nous avons été jetés en pâture aux diables déchaînés, IL Est Le Seul à pouvoir venir à notre secours.

A voix basse, le monde se rétrécit

Mes pensées se multiplient dans ce corridor de chez Julien où nous sommes assis sur des nappes. Maman a entrouvert la porte pour nous dire de commencer nos prières, mais à voix basse. Ces derniers jours, comme si elle sentait venir cette période, la plus tragique de notre histoire, elle se donne sans compter à la prière. Les pieds trempés dans l'eau, elle passe des nuits presque blanches à implorer, rendre grâce, écouter et rendre gloire au Très Haut. Comme prophétisant, elle dit plus d'une fois à qui veut

l'entendre de se purifier et de se préparer à une tragédie. Le mot n'est pas assez fort. Elle ne s'est pas trompée, le pire est là. Il nous a cernés, nous sommes sans être. L'atmosphère ambiante est celle d'une fin imminente. La question n'est plus si nous y passons ou pas. La question est : dans combien de temps ? Le signe de la croix met un terme à cette prière sans doute écourtée par notre hébétément. Chacun a entamé un voyage personnel dans son imaginaire. Il pleut dehors et le rythme de la pluie qui s'abat sur les tôles pour enfin couler jusqu'au sol devant la maison, me projette loin dans mes pensées où je conceptualise un monde de très différent de celui dans lequel nous sommes maintenant. Chacun est perdu dans ses pensées. Au salon, Papa Richard lit son livre avec l'air très calme et les bébés pleurent de temps à temps pour attirer l'attention de leurs mamans ou juste pour réclamer leur part de lait maternel. J'essaie d'effacer de mes pensées l'idée de la mort, mais en vain. Depuis quelques jours, dans le secret de mon cœur, je suis assailli par une pensée qui me hante sans savoir pourquoi. Je me demande chaque jour qui de ma mère et moi serait en mesure de supporter la mort de l'autre, si cette dernière survenait. Mais vu mon attachement à elle et son attachement à moi, je préfère penser à autre chose me disant que cela n'arrivera jamais.

Puisque cela n'arrivera jamais, pourquoi donc ai-je tant de mal à chasser cette pensée de mon esprit ? Pourquoi s'acharne-t-elle tant ? Pourquoi les circonstances semblent-elles vouloir lui donner raison ? Et si advenait l'impensable ? Non, ce n'est pas possible. Je m'accroche à mon vœu le plus cher : nous survivrons tous les deux ou mourrons ensemble. Quoiqu'il arrive, rien ne

nous séparera. Ni la vie, ni la mort, ni le présent, ni l'avenir. Jamais ! Depuis la mort de notre père, elle a su jouer les deux rôles. Elle s'est donnée corps et âme pour que nous ne manquions de rien et par son courage, sa foi et son amour, nous jouissons de la meilleure éducation qui soit. C'est la mère idéale. Mon modèle, mon repère. Le centre de gravité de ma vie. Elle est en moi et je suis en elle. Elle est tout pour ma sœur et moi et nous sommes tout pour elle. C'est Dieu qui l'a voulu ainsi et il ne séparera pas ceux que Lui-même a unis par le lien le plus étroit qui soit. Celui d'une mère et son enfant, celui d'un enfant et sa mère. Il est bien Dieu pour quelque chose. Pour le meilleur même dans le pire ! Oui, je le crois !

Pendant ces deux premiers jours, on continue de faire la navette entre la maison de Julien et l'hôpital. La nuit est tombée. Il pleut toujours et de l'autre côté du salon, les adultes sont encore réunis pour, me semble-t-il, trouver une solution qui, depuis leur rencontre dans la journée, n'est pas arrivée. Ils parlent toujours bas et les enfants sont mal à l'aise du fait de ne pas pouvoir jouer. Cachés dans le couloir depuis de très longues heures, ils commencent à s'endormir. La maison est très exposée. Tout le monde sait qu'il s'agit d'une maison de Tutsi. Elle est d'office ciblée. Une éventuelle attaque peut survenir à n'importe quel moment. Nous ne pouvons donc pas aller dans les chambres à coucher. Nous devons passer la nuit sur les fameuses nappes étendues à même le sol dans le corridor et les parents ont choisi une chambre dans laquelle ils ont étendu d'autres nappes sous le lit. Ce sont les premières nuits de notre calvaire, l'« à venir » est en train de se dessiner et nous ne faisons que suivre ce qui semble

être notre destin. Nous nous apprêtons à dormir pour ceux qui en seront capables et Papa Richard qui était sorti il y a quelques heures vient de rentrer. Il nous rassure quant à une éventuelle attaque et nous dit que nous pouvons dormir en toute tranquillité. Les lumières sont éteintes et chacun fait semblant de dormir. Les enfants dorment vraiment comme des anges après cette journée à peine descriptible. Dans leurs petites têtes, peuvent-ils imaginer un tant soit peu ce qui se joue ? Pourraient-ils l'exprimer ? De quelle manière si ce n'est en pleurant ? Leurs pleurs attireraient les chacals qui rôderaient autour et ç'en serait fini pour nous. Pour le moment, Dieu merci, ce n'est pas le cas. Tout est dans ma tête et je ne sais penser à rien d'autre. Je suis éreinté, mais n'arrive pas à fermer l'œil.

L'épuisement pourrait m'emmener au pays des rêves et ce manège s'arrêterait alors un tout petit peu, comme pour un appareil dont le bouton "Off" ne fonctionnerait plus et qu'il faudrait alors débrancher pour le stopper net. J'ouvre les yeux au petit matin et il me semble que nous sommes encore vivants. C'est un tout autre jour. Il nous fait entrer dans la réalité implacable d'une hécatombe planifiée longtemps à l'avance et qui cible systématiquement maison après maison, famille après famille. Les appels téléphoniques des deux jours précédents deviennent de vieux souvenirs. Le téléphone ne sonne plus. L'actualité, ce matin, ce sont les aboiements de chiens, le bruit des armes à feu, les explosions, les cris et les hurlements qui viennent de partout et qui parviennent à nos oreilles sans que nous n'y puissions rien. L'horreur est réelle, elle s'approche à grands pas de nous, impuissants. La chasse au Tutsi bat son plein. Nos parents à court

de perspectives décident de retourner le plus tôt possible à l'hôpital puisque la maison dans laquelle nous nous trouvons se trouve forcément sur la liste des tueurs. Cette fois, malgré l'opposition de quelques personnes, nous sommes "reçus" à l'hôpital. L'infirmière, une connaissance de ma mère, nous conduit à la maternité et nous nous entassons tous dans la salle d'accouchement. Elle précise néanmoins que nous ne pouvons pas y rester longtemps parce que d'un moment à l'autre, il y aurait un accouchement, puis un autre. Nous devons donc chercher un autre refuge. Ma tante et ma mère commencent à penser à une famille Hutu qui pourrait nous héberger. Très difficile d'en trouver une puisqu'est considéré comme traître tout Hutu qui cache ou qui accorde refuge à un Tutsi.

Mais nous n'avons pas de choix nous devons tenter le coup. Elles pensent à notre voisin le plus proche, un pasteur de l'Église méthodiste. Reste maintenant à trouver un moyen pour s'y rendre sans être aperçus. Encore une fois, la responsabilité m'est confiée. Je dois partir avec les enfants avec un adulte. Un homme travaillant chez Julien si je me rappelle bien nous accompagne et les parents pourront nous y rejoindre plus tard. Il s'agit du quartier dans lequel j'ai grandi et il va de soi que je maîtrise tous les raccourcis pouvant nous mener jusqu'à notre dernier espoir. Des personnes grièvement blessées commencent à arriver à l'hôpital. Les crânes ouverts, les membres coupés, le sang giclant de partout, c'est horrible à voir et pourtant... ce n'est que le début ! Passant devant la salle de chirurgie, nous débouchons derrière l'ancienne morgue de l'hôpital. J'ordonne aux enfants de rester là, le temps pour moi d'aller guetter sur la route, si nous pouvons

traverser sans être aperçus. Arrivé dans la route, je vois ce que je n'aurais pas dû voir ; des tueurs comme des chiens enragés courent derrière un homme dont je ne peux pas voir le visage et il ne faudra que quelques secondes pour qu'il tombe à terre. À terre et sans défense aucune, le pauvre monsieur est abreuvé d'injures, proférées comme des incantations, en même temps qu'il est découpé à la machette avec une hargne inhumaine ! Devant mes petits yeux, j'assiste hébété au mal par définition. Le pire qui soit ! Celui qui n'est même pas imaginable pour l'esprit humain. Cette hargne plus qu'animale ne peut provenir que du tréfonds de l'abîme des enfers ! Je n'ai pas le temps d'y penser longtemps en raison de l'impératif de survie qui urge ! Je dois emmener les enfants sains et saufs dans la maison du Pasteur et la personne qui nous accompagne nous demande d'aller plus vite. Après s'être assurés qu'ils en ont fini avec leur victime, les bourreaux partent en chantant, visiblement assoiffés du sang de la prochaine victime sur laquelle ils tomberont. Ce ne sera pas nous, pour l'instant. La route est libre maintenant, nous pouvons traverser. Nous devons le faire un à un en courant. Au bout de quelques minutes, nous sommes tous de l'autre côté de la route. Clarisse, ma petite sœur qui a perdu l'une de ses babouches au milieu de la route veut y retourner, mais il n'en est pas question.

Nous devons avancer. Elle n'est pas contente, mais les circonstances ne nous permettent pas de prendre ce genre de risque. Nous devons traverser une petite brousse au milieu de laquelle nous avançons en silence. Je ressens un vide à l'intérieur de moi que je ne saurais décrire et la panique qui nous a envahis peut facilement se lire sur nos visages jusqu'au plus petit d'entre

nous. Nous devons traverser le cimetière des prisonniers, ce qui est vite fait et pour contourner le site des travaux de fabrication et de chauffage de briques, il faut encore emprunter le chemin de la brousse. Il s'agit d'un site qui avait été aménagé par les Chinois qui construisaient le nouvel hôpital de la région. Il faut le contourner pour éviter les personnes qui s'y trouvent. Des voix et des cris parviennent à nos oreilles. Sont-ils provoqués par la peur ? Il s'agirait des tueurs. La brousse est vite traversée, personne ne dit mot. Tantôt l'un glisse, tantôt un autre a le pied coincé dans la boue, nos pieds sont tous mouillés, mais on n'a pas le temps d'y prêter attention. Au bout de quelques minutes nous voilà à l'entrée de la maison du pasteur. La porte nous est ouverte et c'est l'occasion pour nous de revoir nos amis du quartier, les enfants du pasteur. Mama Bienvenu, l'épouse du pasteur nous conduit dans une chambre où nous allons rester toute la journée. C'est de là qu'elle reviendra nous annoncer l'arrivée de nos parents. La pluie qui s'était calmée depuis le matin recommence et dans la chambre, après avoir mangé, nous entamons des histoires que nous racontons l'un après l'autre. Cette ambiance que nous avons perdue et qui nous manque tant depuis quelques jours commence à ressurgir. De temps en temps, quelqu'un passe pour nous rappeler que nous ne devons pas faire beaucoup de bruit étant donné que les grandes personnes sont en train de discuter au salon.

Entre-temps, ma tante et ma mère sont déjà arrivées, mais on ne sait pas à quelle heure elles sont venues. Les enfants du pasteur nous apprennent que Mama Mukuru, notre grand-mère serait dans la même maison, mais on ne l'a pas vue. Le reste de la journée

se passe sans aucun incident particulier tout comme la nuit. Dans cette petite chambre, aussi nombreux que nous semblions être, chacun prend une position qui lui est plus ou moins confortable et au bout de quelques minutes quelques ronflements commencent à se faire entendre. Quelques voix arrivent de l'autre bout de la maison où se trouvaient les adultes, me semble-t-il. Cela ne m'empêche pas, tout comme pour les autres, de plonger dans un sommeil profond. Il faudra un peu de bruit de la part de mes amis qui s'étaient réveillés un peu plus tôt pour sortir de mon sommeil et pour réaliser qu'il fait déjà jour. Nous sommes probablement le 10 avril. C'est le début d'une nouvelle journée. Quant à ce qu'elle nous réserve, on ne le sait pas encore. Elle s'annonce avec un brouillard épais et la consigne depuis notre arrivée dans cette maison est la suivante : rester dans la chambre jusqu'à nouvel ordre. Exception faite pour moi, malgré moi... je dois affronter une nouvelle fois la rue. Sur demande de ma mère, je dois me rendre à notre maison pour chercher un peu de farine pour faire de la bouillie. J'y vais et je tombe sur Hitimana notre travailleur de maison qui me donne la farine que j'étais venu chercher et qui me montre le raccourci à emprunter pour ne pas être repéré. Je reviendrai à la maison en partant de l'hôpital quelques jours plus tard pour chercher de quoi changer les enfants, mais avant même d'y être arrivé, je verrai plusieurs dizaines de personnes qui entourent la maison avant d'y mettre le feu. Sans réfléchir davantage, je rebrousse chemin, et retourne vite vers Maman, pour le lui dire et justifier le fait que je ne puisse ramener du linge pour les enfants.

Pour le moment, nous devons quitter au plus vite la maison du pasteur pour nous rendre de nouveau à l'hôpital. C'est cela que nous faisons aussitôt, en prenant toutes les précautions possibles pour ne pas nous faire repérer. Sans obstacle apparent, nous voilà à l'hôpital. Celui où mon grand-père a aimé son prochain en le soignant du mieux qu'il le pouvait. Celui où il avait sauvé des vies. Celui qui avait fait sa renommée dans tout le pays. Celui non loin duquel il reposait désormais. Y trouverions-nous le moindre répit, à notre tour ? Le moindre soulagement ? Rien n'était moins sûr ! Nous passions une journée à la maternité, en salle d'accouchement, avant que les médecins ne décident de nous en sortir. Nous campions depuis peu dans la salle de chirurgie, avant d'en être délogés et de retourner une fois de plus chez Julien, faute de pouvoir aller ailleurs. Papa Richard, le mari de ma tante Assumpta était venu nous y rejoindre. Il avait déjà assisté aux réunions des tueurs, tenues souvent les nuits. Emmanuel Rutagengwa de son vrai nom était pourtant très recherché. Sa tête avait été mise à prix ! Il faisait preuve d'un courage inouï qui aurait même pu être considéré comme complètement irresponsable parce que trop risqué, mais lui, considérant n'avoir plus grand-chose à perdre, avait décidé de se rendre incognito à ces rencontres diaboliques, pour écouter de ses propres oreilles leurs plans machiavéliques et les déjouer autant qu'il le pourrait. Aucune personne n'aurait imaginé un seul instant qu'il puisse être là. Il le savait et en jouait ! Son nom était connu, mais son visage peu reconnaissable dans la pénombre du soir d'une petite ville rwandaise. Lorsqu'il revenait vers nous, il soupirait (il avait toujours l'air calme) longuement, avant de dire :

-Vous pouvez dormir tranquille. Ils iront ailleurs cette nuit. Nous dormions dans le corridor. Un jour, nous le savions sans savoir lequel, ce serait notre tour. Eh bien, ce moment ne tarda plus. Ils nous attaquèrent, mais lui semblait le savoir puisqu'il nous demanda de sortir par-derrière et de nous en aller une troisième fois à l'hôpital. Nous y allâmes et tentions de nous cacher sans vraiment y parvenir. Pendant ce temps, maman me fait savoir qu'elle avait rencontré un jeune qui s'appelait John et qui travaillait chez l'une de mes tantes. Elle lui avait remis un billet de 100 frw que quelqu'un d'autre venait de lui donner pour nous acheter quelque chose à nous mettre sous la dent. (Je reviendrai sur John plus tard). Leurs prières continuaient, pendant qu'elles ne savaient même pas comment survivraient les enfants assoiffés et affamés. Ma tante ne pouvait plus allaiter son bébé, Bijou qui n'avait pas encore une année. La situation ne serait pas tenable plus longtemps, elles le savaient. Elles m'envoient demander un peu de bouillie pour les enfants à une dame qui était censée être une bonne amie de notre famille et qui y travaillait. Elle répondit qu'elle avait reçu l'ordre de ne rien donner. Son refus était catégorique.

En rentrant de l'endroit où elle se trouvait vers la chambre où nous nous cachions, je vois encore de loin des tueurs qui s'acharnaient sur une personne qu'ils découpaient à la machette avec un acharnement surréal et d'une atrocité indescriptible. Ses hurlements déchiraient le cœur de ceux qui en avaient encore un et semblaient en revanche décupler la folie des enragés ! Il était "interdit" de tuer à l'hôpital. Ce fut quand même le cas, au vu et au su de tous. Pire encore, il était "permis" de prendre des patients

au sein de l'établissement et d'aller les tuer hors de l'enclos. Les patients étaient arrachés de leurs lits et traînés hors de l'hôpital pour subir les foudres des chacals à visages d'homme, comme les appelait Martin Gray. Aucune pitié, aucune considération, mais une férocité inhumaine, comme si ces corps, machettes à la main et aux cris diaboliques étaient dans le service commandé par une innommable cruauté. Non, l'esprit du mal n'avait jamais été aussi réel que devant nos yeux. L'apocalypse n'était plus une histoire d'avenir lointain, une prédiction des Saintes Écritures. Elle était désormais notre réalité, ici et maintenant. Dans la grande salle vide où nous tentions de nous cacher, il y avait plusieurs lits que nous collâmes les uns aux autres et nous nous couchions sous cet amas de fer. Nous avions tous soif et faim et il était impossible d'avoir la moindre goutte d'eau. Nos mères devaient gérer des angoisses jamais ressenties auparavant et des enfants qui ne resteraient pas silencieux plus longtemps avec la douleur qui serait leurs tripes davantage à chaque seconde qui passait. Cette situation était sans issue et chacune de nos respirations, chaque battement de nos cœurs était compté, nous rapprochant de plus en plus de ce sort tant et tant redouté. Nous étions dans une situation insupportable. Invivable ! Trop de pression et la déshydratation grandissante nous faisaient réfléchir plus que de raison. Nous étions épuisés à trop penser.

Des images et des sons défilaient à une vitesse anormale pour l'esprit humain. Comme en accéléré. Quelque chose de très proche de la folie ! Nos mamans ne devaient pas montrer leur angoisse. Elles étaient silencieuses, avec leurs petits derniers agrippés à elles, comme pour se sentir, se protéger les uns les autres, et

survivre le plus possible les secondes qu'il leur restait. Notre silence nous faisait écouter les battements saccadés de nos cœurs, entendre chaque inspiration et chaque expiration. Nous restâmes deux jours ainsi. Sans boire ni manger. Les enfants pleuraient et il n'était quasiment plus possible de les calmer. Ils étaient trop petits. Même nous, avec un gosier désespérément sec et la langue collant sur le palais, nous n'avions quasiment plus de salive. La peur et la panique avaient fini de l'assécher. On aperçoit quelqu'un, une connaissance d'ailleurs, qui regardait, scrutait l'intérieur de la chambre à travers la fenêtre. Il allait probablement nous dénoncer, mais pour le distraire et profiter de son hypothétique bienveillance, Maman lui remit un billet de mille francs pour lui demander de nous acheter de quoi manger et lui proposa de garder la monnaie. Il partit et ne revint pas. Et comme il ne revenait pas, la panique nous saisit parce que d'après la conversation de ma tante avec Maman, il nous avait sûrement dénoncés. Au bout d'un moment que je ne saurais quantifier, Maman m'appela et me demanda de m'asseoir à côté d'elle. Voyant que nous étions démasqués, que les enfants pleuraient et donc que nous étions fortement exposés et ne voyant aucune issue à notre cavale sans eau ni rien d'autre et sachant que soit nous mourrions un à un de déshydratation et de faim, soit nous serions livrés à nos bourreaux par cette personne à qui elle avait donné l'argent, elle avait en fin de compte décidé, non sans déchirement malgré une apparence de maîtrise qui lui réussissait bien, que je sorte et que je tente de me sauver. Comme si elle s'adressait à un adulte, elle m'expliqua que la situation devenait très dangereuse, qu'on était trop exposé dans cette salle, sans rideaux, avec en plus des enfants qui pleuraient beaucoup, sans oublier ce monsieur qui nous avait

probablement dénoncés. Elle conclut en me demandant de sortir à l'instant et de ne plus revenir. Elle me dit de chercher un autre endroit où me cacher précisant que j'aurais ainsi peut-être la chance de survivre.

Va dehors. L'arrachement

Ses mots étaient clairs : sors, va dehors. Tu trouveras dans une salle à côté ou ailleurs, un endroit où te cacher. Ils arrivent et ne doivent pas te trouver ici. Pourtant, à chaque fois que je m'étais proposé de sortir avant, elle avait refusé que je remette mon nez dehors, bien qu'elle m'envoyait de temps en temps en cas de force majeure, car j'étais le plus grand des enfants. J'avais treize ans et j'étais un garçon. Cette fois-ci tout a changé, elle veut que je parte sans revenir. Elle me parlait avec tellement d'assurance que parfois, je me dis qu'elle savait que j'allais survivre. Elle avait prié toute la nuit, et cela n'aurait pas été la première fois que Dieu lui aurait révélé quelque chose. Je ne suis pas sûr qu'elle l'ait fait par révélation, instinct maternel ou pour une autre raison, mais une chose est sûre, elle voulait que je survive et elle en avait une certaine assurance. L'interprétation que je donne à ces mots aujourd'hui est celle-ci : VAS, SORS, SURVIS ET VIS. J'obéis et sortis pour aller dehors, ne sachant trop ce que j'y ferai, ni à quelle sauce j'allais être mangé. Ce fut-là, le dernier échange avec celle qui m'avait mis au monde. Mon mentor, ma si brave mère, celle pour qui j'aurais déplacé des montagnes, celle que j'aimais comme personne. Celle qui habitait mes prières, mes supplications au Dieu de Miséricorde. Celle pour qui j'aurais tout donné pour que rien ni personne ne nous sépare. J'aurais aimé tant l'épauler, l'aider comme l'aurait fait mon père, s'il avait été là. Ma mère, cette femme extraordinaire, pour laquelle j'acceptais de sortir ne fût-ce que lui offrir une fois encore mon obéissance comme gage de ma

fidélité éternelle. Ce fut notre dernière fois. Je sortis puisqu'elle me le demandait. C'était mon ultime acte d'amour pour elle.

J'avais contourné la chambre et avais retrouvé dehors des enfants légèrement plus jeunes que moi, assis par terre, à la fenêtre même de la salle où étaient rassemblés les miens. Celle de laquelle j'étais sorti. Je m'étais assis avec eux ne sachant trop où aller. Arrive alors un monsieur qui semble les avoir réunis ou tout au moins qui s'intéresse à eux. Dans ses bras un paquet de beignets dont il sort un pour chacun. Il m'en donne aussi, alors que je venais de me joindre à peine à eux. Je le prends, me mets légèrement debout et le lance dans la salle, convaincu que maman ou ma tante le voit et le partage aux petits. Après avoir mangé leur beignet, mes petits camarades s'en étaient allés, me laissant seul planté là, comme hébété. Je sors de ce "néant" lorsque j'entends les vociférations des tueurs qui viennent d'entrer dans la salle derrière moi. Probablement celle où se trouvent les miens. Je suis là, collé au mur, comme pour ne pas aller loin d'eux. C'est quand je les entends que je m'avance plus bas pour aller vers le service de pédiatrie. Quelqu'un me fait signe à quelques mètres de là, pour que j'approche et aussitôt me tire vers la salle où plusieurs autres personnes sont entassées. J'en connais quelques-unes. Elle referme ensuite la porte derrière nous. Tous ou presque me demandent où sont les miens. Ils les connaissent. Nous étions des familiers. Ils ne comprennent pas comment je suis seul, au milieu de nulle part, ainsi exposé. Les ayant rejoints, nous sommes entassés dans une chambre à deux lits.

Quelques instants après, une femme entre dans la pièce où nous nous trouvons et raconte ce qui vient de se passer : les tueurs

viennent d'embarquer comme du bétail dans une camionnette toutes les personnes qui étaient dans la salle, probablement ma famille, et les ont conduits où je ne peux ni ne veux entendre. Les rugissements de ceux qui les embarquent traduisent leur haine et l'appétit d'ogre qui les démangent entre l'hôpital où ils ne peuvent tuer et le lieu des fosses communes creusées très profondément à l'aide d'excavatrices. Ces fosses avaient été creusées à l'aide des machines des sociétés chinoises qui menaient des travaux d'extension de l'hôpital, les semaines qui avaient précédé le génocide, dans les premiers mois de 1994. Pire que l'horreur, c'est l'apocalypse ! Le mal absolu. L'aller sans retour. De la manière la plus barbare qui soit. Je sais alors pourquoi maman m'a ordonné de partir. Elle nous a mutuellement épargné de nous voir mourir atrocement. Elle n'a pas pu faire de même pour Clarisse, trop petite pour oser s'en séparer, et tous les cousins et cousines. Ils sont restés collés les uns aux autres. Ils sont partis pour toujours. Environ une heure plus tard, quelqu'un est venu et a regardé à travers un malheureux trou dans la porte et est reparti en criant : -venez voir par ici, c'est plein de cafards. La salle en est infestée, venez, venez !

Certains d'entre nous, y compris moi-même, sommes sortis rapidement pour que les tueurs ne nous retrouvent pas dans cette chambre. Au moment où ils sont arrivés, j'étais déjà dans une chambre contiguë où était cachée une autre famille proche de la mienne, la famille Léon. À peine avons-nous fini d'échanger quelques mots, car, ils voulaient avoir les nouvelles de ma famille, que nous entendions quelqu'un qui passait près de la porte, en bougeant la poignée et disant à haute voix comme pour que nous

l'entendions : Cette porte est toujours fermée. Je suis convaincu qu'il y a des cafards à l'intérieur. On va voir ça. L'individu était allé prendre une échelle, l'avait posée sur le mur et le voilà qui grimpait à hauteur de la fenêtre de derrière pour jauger de l'œil, savoir s'il y avait du monde et environ combien de personnes. Comme des enfants, nous tentons tous de nous engouffrer sous les lits, mais nous sommes trop nombreux. Les lits des hôpitaux sont à une certaine hauteur du sol, ce qui n'est pas un endroit idéal pour une cachette. À peine était-il monté sur l'échelle qu'il hurla : je l'avais dit ! C'est plein de cafards ! Les Inkotanyi sont dedans. Mais pourquoi donc ne l'avons-nous pas su avant. Il faut les en sortir. La meute est arrivée, hurlante : ouvrez donc cette porte !

Nous y avons été enfermés et la personne est partie avec la clé, nous ne pourrons pas ouvrir, répond un des hommes de notre groupe. Nous allons casser la porte, mais avant de vous tuer, vous allez payer pour la porte cassée ! Notre tour était arrivé. Moi, je n'étais pas tout à fait présent parce que ma famille avait emporté avec elle, une partie de moi-même. J'étais tout au plus, une silhouette sans intelligence. L'ombre de moi-même. Pourtant, j'entendais crier dehors, je voyais la panique silencieuse des gens autour de moi, à l'intérieur. J'étais avec eux sans y être. Mon petit corps grossissait le nombre, mais j'étais hors de ce corps. Une jeune femme parmi nous leur dit à haute et intelligible voix :

Moi, je suis ici, mais ne suis pas des leurs, je suis Hutu, je travaille juste pour cette famille de Tutsis, sortez-moi d'ici. Ils ont cassé une partie de la fenêtre et l'ont exfiltrée. Sans que nous ne sachions pourquoi, ils ont refermé la fenêtre à la vitre défoncée et nous ont promis : - nous serons de retour à 15 heures et c'est à ce moment-

là que nous vous tuerons. Cet incident me fait comprendre, même si je le savais déjà, qu'il suffit d'être hutu pour être sauvé. Une idée me vient, pourquoi ne pas tenter ma chance et dire que je suis hutu. Pour l'instant je ne dis rien, je garde ces pensées à l'intérieur de moi.

Il est environ midi. Les prières que nous avons entamées individuellement chacun dans son cœur deviennent alors collectives, presque en chœur. Nous appelons le ciel au secours, ensemble et à haute voix. C'est pendant cet exercice que je me suis endormi, épuisé. Je ne me suis réveillé que lorsqu'à quinze heures, comme promis, ils se sont mis à casser la porte. La horde était de retour, affamée de sang. Notre sang. Il allait couler à flots ! Je me promis que lorsqu'ils entreraient, je passerai en travers et fuirais. Ce ne fut pas le cas. Impossible d'échapper à ce nombre gigantesque. Comme il était interdit de tuer dans les enceintes de l'établissement hospitalier, ils nous poussaient dehors, nous criant dessus. On aurait dit des bêtes sauvages. Des hyènes ou des chacals. La famille Léon était la plus nombreuse dans la pièce. Tous les membres étaient là, tétanisés. Kampogo son épouse était malade et souffrait beaucoup. Elle était tellement mal en point qu'elle crachait du sang et ne pouvait pas marcher. Ça sentait le carnage ! Pauvre famille si proche de la mienne !

Les tueurs si nombreux étaient organisés de sorte qu'il y en ait devant, derrière et à côté de chacun de nous. Notre groupe était quadrillé. Impossible d'imaginer la moindre fuite. Ils nous tapaient dessus, nous crachaient au visage, nous maltrahaient autant qu'ils le pouvaient avant de nous achever dans les secondes qui allaient suivre. Chacun d'entre nous essayait de se mettre au

milieu pour ne pas se laisser atteindre par les coups. Nous atteignons la grande route que nous tombions, stupéfaits par des hordes de femmes et d'enfants massés tout le long des deux côtés de la route. Les tueurs demandèrent à Papa Léon de tenir la main de maman Kampogo pour l'aider à marcher. Ils marchaient tout doucement épuisés, main dans la main. Les tueurs se moquaient de nous en disant qu'on formait un cortège de mariage, le couple de Papa Léon et Maman Kampogo devant et nous derrière. Toutes et tous criaient comme de joie, applaudissant même, visiblement excités par les sévices qu'ils nous infligeaient. Femmes et enfants nous jetaient des pierres et nous insultaient. D'autres étaient là par simple curiosité. On aurait dit Jésus sur le chemin de la croix. Ou pour être plus contemporains, on aurait dit qu'ils étaient massés le long des routes, pour applaudir des sportifs en pleine compétition. Ressentions-nous encore quelque chose ? Je ne sais plus. Dans notre cas, je crois que notre esprit est dissocié de notre corps. Aucun être humain ne saurait imaginer être ainsi traité. Même une bête destinée à l'abattoir n'est pas traitée de cette manière.

Ils veulent juste s'en nourrir ou la vendre aux mêmes fins. Même la viande halal n'est pas précédée par la haine de ceux qui l'abattent. Les bêtes entre elles non plus ne se tuent que pour leurs besoins alimentaires. Elles ne nourrissent guère de haine les unes pour les autres. Nous sommes censés être éduqués et soi-disant, différents des animaux par le fait notamment que nous ayons une âme. Non. Il n'y avait plus d'âme. Ni la leur, ni la nôtre. Bourreaux et victimes étions en mode automatique, hors de nous. Hors de tout ce qui nous rattachait à une once d'humanité ! Beaucoup de

nos voisins, connaissances non prises pour cibles parce que Hutu, étaient devenus étrangers et nous regardaient comme des bêtes de foire. Ils auraient juré ne nous avoir jamais connus. L'épisode Matthieu 26 :34 de la Sainte Bible trouve ici son actualité ! Le pays s'est ligué contre nous. C'était notre heure et il n'y a personne pour nous secourir. Ce n'est pas un mauvais film. C'est la fin des temps. Du nôtre, puis du leur ou vice versa, selon que l'on peut considérer qu'avant de nous tuer, ils étaient morts à "eux-mêmes" avant nous, pour pouvoir tuer nos corps ensuite. Eux, avaient tué leur humanité avant de tuer nos corps et que nos âmes, j'en suis persuadé, leur survivent. Ils auraient à jamais notre sang sur leurs mains et bien au-delà, sur leur conscience pour des générations, d'où la prière de Maman qui demandait à Dieu de ne pas leur compter ce qu'ils faisaient. Je reviendrai dans les pages qui viennent sur cette prière et sur la façon dont ma mère a été tuée.

Nous, nous sommes plus que meurtris, certes, mais dignes. Victimes innocentes de la haine et de la barbarie. Que dis-je ! De l'innommable ! De la part même de celles et ceux avec qui nous avons tout partagé. Ils ne veulent pas simplement nous voir morts. Non, ce serait trop rapide à leur goût ! Ils veulent nous faire souffrir au-delà de l'imaginable, c'est à dire le plus fortement et le plus longtemps possible, parce que cela leur procure une jouissance dont le diable seul connaît la mesure. Les modes opératoires multiples et indicibles sortent droit des abîmes de l'enfer. Les exécutants sont à ce point hantés par le mal absolu, qu'ils semblent hors de tout entendement. Oui, l'enfer est sur terre. La marche forcée avait été longue d'environ deux kilomètres depuis la grand-route, au bout de laquelle nous prenions la rue de

gauche, non loin de la maison de la famille Léon. Ils avaient décidé de nous achever près de nos domiciles. Pour quelle bonne raison ? Eux seuls la savaient. Moi, dès le moment où je me suis séparé de ma famille, avec les mots que Maman m'a dits, est née en moi une volonté farouche de survivre. Tout au long de la route, je réfléchissais aux moyens possibles de m'échapper. Ainsi, au moment où on descendait vers notre Golgotha, je ne me voyais pas là, attendant que l'on me découpe en morceaux. Avant même de m'arrêter avec les autres sur ordre des bourreaux, je cours entre les maisons, je tombe sur une femme qui épluche des pommes de terre et elle hurle, en appelant les géants qui me poursuivent. La course se poursuit, les uns arrivant de face et les autres par derrière. Ils mettent quelques secondes à me rattraper. Ils me ramènent vers les autres et on continue d'avancer. Ils nous stoppent net dans l'espace exigu qui sépare les maisons et nous disent de nous arrêter.

Ici, nous avons rendez-vous avec la plus atroce des morts, découpés à la machette, comme nous l'avions aperçu avec effroi, incapables même d'en supporter la vision. Maintenant, c'est à nous d'y passer et ce n'est pas possible pour moi. Nos bourreaux nous acheminent cette fois, vers une petite forêt à proximité des maisons d'habitation d'où j'avais tenté de m'enfuir comme cherchant le lieu idéal pour faire avec le plus d'aisance possible leur "travail". Nous sommes seize captifs, dont trois enfants. Je suis le quatrième et le plus âgé des enfants. J'avais constaté que les groupes de tueurs interahamwe n'étaient jamais seuls. Ils étaient toujours accompagnés de militaires en uniforme. Nous en avons deux avec nous aussi, en plus des miliciens. Les tueurs parrainés

par la République nous font avancer en plein milieu de la forêt sur un îlot sans arbres, un véritable mont du calvaire, le lieu du crâne. Ils nous demandent de nous asseoir par terre, les jambes allongées. J'ai si peur que je n'arrive pas à m'asseoir. Resté debout seul, j'ai encore plus peur que cela soit interprété comme un refus d'obtempérer. Je me mets en position accroupie. C'est juste une façon de moins me mettre en évidence, sans vraiment m'asseoir, toujours espérant trouver une brèche entre les tueurs pour courir, me disant que si j'agis ainsi, le militaire pourra tirer sur moi, car, je crains tellement les machettes et des gourdins cloutés. Mon comportement m'est inconsciemment dicté par une extrême vigilance, elle-même mue par une peur bleue !

Les tueurs sont très nombreux, chacun une machette à la main, attendant le signal qui semble ne pas arriver aussi rapidement qu'ils le souhaitent. Le chef, donneur d'ordres dit : S'il y a quelqu'un qui a de l'argent parmi vous, qu'il se mette debout. Il n'a même pas fini la phrase que je me lève. Toi, tu as de l'argent ? Me questionne-t-il. C'est moi qui gardais l'argent de la famille, lui dis-je. Les autres demandent quelques secondes pour dire leur dernière prière. Ce très bref instant leur est accordé. Papa Léon qui était très pieux, se met à prier à voix basse, ensuite il prend la statue, je pense de la vierge Marie, dont il ne s'était séparé depuis l'hôpital, la glisse dans son vêtement près de son cœur, lève la tête, regarde le chef des tueurs droit dans les yeux et lui dit : « J'ai fini », après quoi le donneur d'ordres lance : vous pouvez commencer.

Il y a un tel silence de notre part, que ça sent la fin tant redoutée. Quelques poussières de secondes nous séparent de l'au-delà. Adieu ! Comme ils hésitaient, le chef donna lui-même l'exemple en

frappant fortement Papa Léon sur la tête à coups de gourdins. Le sang jaillit de ses narines et de sa bouche, il tomba par terre dans le silence absolu. Les autres ne tardèrent pas à emboîter le pas à leur chef. La saison des machettes s'abat aussitôt sur nous. Les hurlements se confondent au sang qui gicle de partout. C'est l'apocalypse ! Les cris des tueurs, le silence de ceux qui sont tués, le bruit des machettes tranchant la chair et les gourdins brisant les os et la vue du sang partout nous ont installés dans une autre dimension ! Je suis aussi couvert de sang, debout au milieu de ce carnage indescriptible. Je suis resté debout, parce que j'ai dit que j'avais de l'argent, mais je n'ai pas un rond ! Mais, curieusement, ils ne m'ont pas fouillé les poches. Suis-je pour autant épargné ? Non, loin de là ! Je serai la cerise sur le gâteau. On m'a réservé pour la fin, me dis-je. En attendant mon tour, je suis submergé de l'indicible !

Aucun être humain ne saurait supporter les images et les sons que je vois et entends, malgré moi. Ce n'est pas possible ! Si, pourtant. Je suis là, debout, sans être là, tout en étant là. Il y a longtemps que j'ai oublié comment je m'appelais. Je ne suis même plus vivant. Je suis en enfer et tous les fils et filles de Satan sont déchaînés sur nous, sous sa supervision. Suis-je vraiment ou ne suis-je plus ? Je ne le sais pas. C'est un état hors du temps. En dépit de cette incroyable scène, mon attention fut attirée par un visage qui ne m'est pas étranger. John à qui Maman avait donné un billet de 100 frw par compassion faisait partie des tueurs. Mais, à la différence des autres, il feignait lentement de frapper une personne en utilisant le côté plat de sa machette, mais sans lui faire de mal. Serait-il possible que ce geste de compassion à son endroit de la

part de l'une des personnes qui étaient traquées ait eu un impact sur le comportement de John ? Difficile de savoir. Les autres enfants non plus ne sont pas encore morts, mais ne sont plus. Le choc des hurlements de leurs parents, des adultes et la mare de sang et les coups de machettes les ont achevés ! D'autres tueurs prennent plaisir à ne pas tout à fait éteindre leurs victimes pour se payer leur lente agonie. Mon questionneur donne l'ordre d'achever les enfants très vite, ce qui est vite fait avec une atrocité indescriptible, et bien loin de m'avoir oublié, il revient vers moi et hurle :

Dites-nous où se trouve l'argent. Alors qu'il attend que je plonge mes mains dans les poches ou que je leur dise où est caché ce fameux butin, je le fixe dans les yeux et lui dis : Je voulais vous parler. C'est pour cela que j'ai dit que j'avais de l'argent, mais en réalité, je n'en ai pas. Ils hurlent tous en même temps, prêts à me sauter dessus comme pour ne faire de moi qu'une seule bouchée. Animé d'une force qui me paraît étrangère à moi-même, je continue : vous nous avez demandé de nous asseoir et je n'ai pas su vous dire à temps de ne pas tuer un des vôtres, car je suis Hutu. Nous avons le même sang ! (Expression que j'entendais souvent, mais dont je n'avais pas encore la capacité de saisir toute sa signification) Pendant mon discours que je prononce avec beaucoup de pleurs, mais en même temps avec énergie et cohérence, comme si une autre force s'était emparée de moi, les bruits cessent. Personne ne me touche. Au contraire, tous me regardent comme si je disais des choses intéressantes. Mon explication continue de plus belle : comme vous le savez, tout le monde dit que je ressemble beaucoup à ma mère, mais, mon père

est hutu, c'est un des vôtres, même si vous ne le connaissez pas. Il est décédé, lorsque j'avais à peine quatre ans. Nous vivions à Kigali et comme ma mère était restée seule, elle a rejoint ses parents ici à Kibungo. Ici, personne ne connaissait mon père. En parlant, je survis encore quelques secondes, ne sachant trop où cela va nous mener. Je donne des noms différents de ce soi-disant père, incapable de me souvenir du premier nom qui m'était venu à l'esprit.

Heureusement, ils ne s'en rendent pas compte. Le donneur d'ordre pose la question aux exécutants : qui parmi vous connaît son père ? Les voyant hésiter et sachant que personne ne le connaissait, je me dis que ma seule carte à jouer était le joker : parler, parler et continuer à parler avec force et conviction. Mais quelle force pour quelqu'un qui n'a ni mangé ni bu depuis plus de trois jours ? Je n'ai ni faim ni soif. Je joue ma survie. Je parle, donc je survis. Me vient alors à l'esprit, l'idée de donner le nom de Nsengimana, que j'ai aperçu il y a quelques instants, lorsque nous traversions la route. Le temps de ce flash, je prends cet absent à témoin. J'affirme que lui connaissait mon père de son vivant. Nsengimana était en fait le petit frère du mari de l'une de mes tantes. Puisqu'ils le reconnaissent, ils me disent qu'ils lui poseront la question. En attendant, personne n'a touché à un seul de mes cheveux, même si je suis recouvert du sang de ceux dont les corps gisent tout autour de moi. Personne en dehors de moi jusqu'ici, n'a survécu, à l'exception de Liliane, la fille de Papa Léon, qui avait été blessée sur la tête, mais faisait encore quelques mouvements. Elle sera achevée plus tard. Moi-même je suis encore loin d'en sortir vivant, puisque soudain, l'un d'eux dit aux autres : j'ai l'impression

que ce petit nous ment. Je vais l’emmener chez moi à la maison, pour garder un œil sur lui, jusqu’à ce qu’on sache la vérité. Le soir tombe, il fait frais en ce milieu du mois d’avril, les quinze captifs desquels je faisais partie ne sont plus. Moi, je suis emmené par ce monsieur qui a décidé de me prendre chez lui, sans doute pour m’interroger jusqu’à ce qu’il me confronte à ce passant que j’ai pris à témoin. Nous marchons côte à côte, jusqu’à ce que nous arrivions chez lui. À peine entrés, il dit à sa femme : - regarde bien ce garçon et garde un œil sur lui. Il ne doit sortir d’ici sous aucun prétexte. Si cela arrive, sache que tu pars avec lui ! Après sa mise en garde, il sort, me laissant entre les mains de sa compagne. Je suis terrorisé d’être dans la demeure d’un tueur, celui qui vient d’exterminer les miens sous mes yeux. J’y suis pris en otage, séquestré, corps et âme liés. L’esprit dans les ténèbres.

Sa compagne me met en garde à son tour : tu as entendu ? Oui, lui dis-je. Alors, s’il te plaît, ne me crée pas d’ennuis. Sur ce, elle s’en va et revient avec de quoi manger. Cela faisait belle lurette que je n’avais plus mangé ni bu. Curieusement, cela ne semble pas me faire plaisir ni même me soulager. Je suis le geôlier innocent d’un tueur dont les phalanges dégoulinent de sang. Trop de sang vu du haut de mes treize ans. J’imagine ce qu’ils ont été capables de faire à ma mère, à ma petite sœur et à tous les miens. Non, mon cerveau ne l’intègre pas. Je suis plus que troublé. Je suis sans doute devenu fou. Assoiffé et affamé certes, mais sans appétit, sans envie. Aucune. J’avale pourtant ce qu’elle a posé devant moi. À peine ai-je fini, qu’elle me montre où me coucher. J’y vais, mais à peine étendu, ma folie prend le dessus et je n’y ai plus aucun contrôle. Je me vois baigner dans un océan de sang. Sur moi, en moi, tout est

sang ! J'en suis submergé. Je m'y noie et je ne vois personne pour me secourir.

Je crois que je perds connaissance parce que quand je reviens à moi, tout en sueur, la dame qui me tient à l'œil est près de moi. J'ai dû pousser des gémissements, crier ou hurler pour qu'elle se tienne là, alors que je suis censé dormir. Elle a des serviettes mouillées posées sur mon corps chaud puis frais, bizarre. Je n'y comprends pas grand-chose. C'est à peine si je sais où je suis. Je comprendrai plus tard que j'avais piqué une crise grave de traumatisme. Le lendemain matin, Edouard Nsengimana, le passant dont j'avais dit qu'il connaissait mon père arrive, une machette à la main. Il est visiblement pressé de découvrir cet enfant qui prétend que c'est un proche. Sur le qui-vive, à peine est-il entré dans la maisonnée que je m'empresse de lui parler avant même qu'il ait dit un seul mot : ne te fâche pas, je t'en prie. C'est moi qui ai donné ton nom, en affirmant que nous étions de la même famille. Je ne voulais pas te créer de problèmes. C'est vrai, j'ai menti, mais j'avais peur de ce qu'ils allaient me faire. Je t'en supplie ne leur dis pas, mais si je dois mourir alors, tue-moi toi-même. Pas eux ! Nsengimana me regarde, sans rien dire, puis : Allez ! Viens avec moi.

Immédiatement, je lui emboîte le pas. Je préfère être sous ses ordres que ceux de n'importe qui d'autre. Nous marchons côte à côte. Des barrières sont érigées à plusieurs endroits pour ne laisser filer personne. Sous contrôle visuel, nous sommes examinés de plus près au moindre doute. Il y a du sang ci et là, ça pue les cadavres et le sang séché parfois mélangé aux excréments et à la boue, car, on est en pleine saison pluvieuse. Ils n'en ont

cure ! C'est la preuve que "le travail" se passe bien. Avec zèle, dévotion et acharnement. Non, nous ne sommes pas sur terre, moi non plus, je n'y suis plus. C'est l'ombre de moi-même qui marche sans savoir ni où elle va, ni pourquoi, ni rien. Elle avance, cette ombre, en essayant de se fondre à l'individu qui lui a intimé l'ordre de le suivre. Nous sommes à la première barrière de notre marche vers l'inconnu. Eh ! s'exclament certains des gardiens qui nous voient ensemble. C'était donc vrai qu'il est de ta famille ?

Il ne parle pas. Il ne répond pas. Il passe, je passe avec. Devant cette assurance, il paraît évident pour ceux qui nous voient que nous sommes liés. Nous marchons et dépassons une deuxième barrière, avant de continuer, jusqu'à ce que nous arrivions dans une petite maison qui était sienne, mais qui n'était plus son principal domicile. Entrés tous les deux, il me demande de m'asseoir sur le lit. J'obtempère. Machette à la main, le regard froid, il me dit : Je ne suis plus le "Edouard" que tu connais. Tu m'as mis dans le pétrin. Ne surtout pas le laisser parler, je ne peux entendre la suite. Elle n'augure rien de bon. Il faut donc que je parle pour survivre. Je me mets aussitôt à lui répéter ce que je lui avais dit :

Je ne voulais surtout pas te causer d'ennuis. J'ai dit ton nom pour me sauver, j'avais trop peur. Maintenant qu'ils sont convaincus que nous sommes de la même famille, je peux m'en aller. Attendons juste que la nuit tombe, je vais m'en aller. Pas question de sortir d'ici, m'ordonne-t-il. Je t'en prie, laisse-moi monter jusqu'à l'hôpital pour voir ma famille. Ils n'y sont pas. Ils sont morts et tu dois l'accepter. Je le sais, ils ne sont plus ! Tu vas rester ici, j'essayerai de trouver quelques habits pour toi et je verrai

comment tu pourras manger. Tu resteras ici seul, car, moi je vis dans une autre maison.

Tu ne sortiras d'ici la nuit que pour aller manger chez mon voisin ougandais. Je vais lui en parler. Immédiatement après, tu reviens et tu t'enfermes. Personne d'autre ne doit te voir. Il s'en va parler à son voisin, m'enfermant derrière lui. J'attends que la nuit soit tombée pour aller chez le fameux voisin. Ce soir même, je m'y rends et y trouve six personnes toutes grandes et mangeant ensemble sur un plat unique. Je ne m'y retrouve pas. À peine je m'installe qu'il ne reste plus que trois bouchées qu'ils ont fait disparaître en un instant. Il n'y a plus rien pour moi. En plus, j'ai peur d'eux. D'autres soirs où j'y suis venu, il m'est arrivé de manger un peu, parfois pas du tout, comme pour ma première venue. Il ne me sert à rien, me dis-je, de m'exposer ainsi, sans même pouvoir me nourrir à chaque prise de risque. Je décide alors de m'en retourner dans la maisonnette pour m'y enfermer. Il n'y a ni lumière ni aération que je puisse m'autoriser pour éviter un maximum d'attirer l'attention. J'y reste ainsi deux jours avant que la soif et la faim ne me poussent dehors sans autre choix que de retourner chercher de quoi survivre ce jour-là. Le risque de retrouver les chacals chez l'Ougandais m'en éloigne. Je sais que non loin de là vit une femme qui priait avec Maman. Elle n'aurait pas changé, c'est une vraie chrétienne et elle ne saurait ni me priver d'un peu d'eau et d'un repas ni me dénoncer, me dis-je. En y arrivant, je tombe nez à nez avec son garçon de ménage.

Tout étonné de me voir là, subitement, il me demande : Eh ! Que fais-tu là ? J'ai tellement faim, lui dis-je. N'hésitant pas un seul instant il entre dans leur cuisine et me ramène de quoi manger. Il

me prévient tout de même : je ne veux pas que qui que ce soit te voie. Même pas ma patronne. Viens, suis-moi. Il me conduit au WC situé derrière dans la cour. La plupart des toilettes et douches rwandaises étaient construites hors de la maison. Ce sont des maisons de campagne sans eau courante ni électricité. C'est dans l'obscurité de ce WC qu'il m'installe avec mon repas. Pourquoi donc lui, prend pitié de moi ? Pourquoi craint-il que la sœur en Christ de ma mère me voie ?

Aurait-elle basculé aussi comme les autres ? Et pourquoi ce jeune garçon lui, n'a pas basculé ? Pourquoi prend-il le risque de me nourrir, alors qu'il sait pertinemment que s'il était découvert, cela pourrait lui coûter son travail et même plus... sa vie ! Pourquoi lui, fait-il exception à ses risques et périls ? J'ai hâte de manger, vite, de reprendre un peu de forces et de m'enfuir vers ma cabane sans le mettre davantage en danger. Avant que, quelqu'un de la maison n'ait envie de se soulager et ne vienne me découvrir, hurler de toutes ses tripes "cancrelat " et que n'accourent le voisinage et les chacals pour me dépecer. Le drame serait d'autant plus grand que j'aurais mis en danger mon Bon Samaritain. Vite, vite, me remplir la bouche à n'en plus respirer, avaler le plus de bouchées possibles et partir aussi vite ! Notre survie à tous les deux en dépend. Ça y est, c'est fait. En deux temps, trois mouvements, je lui rends la petite assiette et m'enfuis pour aller m'enfermer dans ma cabane. J'avais fini par ouvrir une petite fenêtre pour laisser entrer un peu d'oxygène et regarder le plus discrètement possible, ce qui se passait dehors. À peine ouverte, la petite fenêtre donnait sur une énième barrière et je voyais les fauves découper les gens à la machette comme aucune description ne saurait le raconter. Seuls

celles et ceux qui l'ont vu d'eux-mêmes savent de quoi il s'agit. Et encore, seuls celles et ceux dont les mécanismes de défense n'ont pas enfui les images au fin fond de leur inconscient pour leur permettre d'y survivre. Dans ma cabane, il y a quelques tubercules posés à même le sol. Du manioc et des patates douces dans lesquels je croque crus, lorsque la faim me tenaille et que je ne puis sortir. Il n'y a pas de quoi cuisiner et je n'ai non plus jamais cuisiné. Alors, je me dirige vers la petite fenêtre, de laquelle je regarde ce qui se passe à la barrière. Que vois-je ! Une femme portant le pagne de ma tante, mais pas seulement.

Il y a aussi à côté d'elle celle qui porte celui de ... ma mère ! Ils se sont partagé mes vêtements, et ils ont tiré au sort ma tunique. (Matthieu 27 :35). Qu'est-ce à dire ? Y a-t-il plus grande preuve du décès des miens ? Ce serait donc vrai que Maman, ma petite sœur et ma tante et ses enfants ont été tués ? De la manière que j'ai vue sur d'autres ? Non. Ma petite tête ne l'intègre pas. Mon cœur, non plus. Puis un jour, passe tout près de là, un petit garçon que je connaissais. Il revient de la barrière où il observe les meurtres froids et indescriptibles des adultes, et il était présent à l'endroit où les membres de ma famille avaient été tués. Personne, mieux que lui, ne saurait me dire ce qu'il a vu. Il ne se fait pas prier. Je l'ai à peine sollicité qu'il me déroule tout. Il est le seul avec le gentil garçon de ménage d'il y a quelques jours, à ne pas s'intéresser à mes origines ni à me regarder comme un cancrelat. Il me donne sa version des meurtres des miens. Je suis resté encore quelques jours dans la maisonnette seul, je ne sais trop combien de jours en plus. Les jours se suivent et se ressemblent, j'entends souvent les tueurs dire qu'il ne reste plus de Tutsi à tuer. Je me demande alors ce qu'il adviendra de moi lorsque la vie reprendra son cours

normal et que je serai le seul Tutsi dans la région, comme si j'avais une certaine garantie qu'on ne me tuera pas.

Ils avaient raison en disant qu'il n'y avait plus de Tutsi à tuer, car notre région fut l'une des régions où l'on pouvait compter les survivants sur les doigts de la main. Presque tous les Tutsis de la région s'étaient réfugiés à la Paroisse de Kibungo et au bureau de la commune. Cela avait facilité la tâche des tueurs qui avaient attaqué ces deux endroits par milliers avec l'appui des militaires, encerclant toutes les personnes qui y étaient avant d'y jeter plusieurs grenades et ensuite achever tout le monde avec des machettes et des gourdins. Beaucoup de familles dans la région ont été complètement décimées. Aucun survivant. Les jours se suivront donc avec des tueries ici et là pour quelques Tutsis qu'ils faisaient sortir de leurs cachettes, jusqu'au moment où des coups de feu retentissent et que les tirs sont de plus en plus nourris. Je sors de la maison et j'entends dire dans les alentours que les troupes du Front Patriotique Rwandais ont avancé et qu'elles sont dans nos murs. Nous sommes fin avril 1994. Les miliciens ont pris peur et commencent à fuir, à leur tour. J'entends au loin la ville en panique et je peux observer ce remue-ménage à la barrière. Les gens parlent en criant. Je les vois, sans qu'eux ne puissent me voir. Il fait nuit et c'est la panique partout. J'en apprends davantage lorsque je les entends dire en panique que le FPR s'est déjà emparé des régions de Kabarondo, Kayonza et bien plus. Il se dit aussi que leurs avancées sont spectaculaires de rapidité. Pour prendre un peu d'air et me tenir un tant soit peu informé, je sors les nuits, en évitant les adultes et ne me rapproche que des enfants qui traînent dehors et qui me donnent des bribes d'informations. Eux au moins, sont inoffensifs, me dis-je. Ce soir, je pense

particulièrement à ce cher Nsengimana, en me demandant si lui aussi fuit avec les autres. Est-il déjà parti ou pas encore ? Viendrait-il me chercher ? Mais pourquoi donc me traînerait-il avec lui comme un boulet à ses pieds ?

Quel serait son avantage à m'avoir à ses côtés ? Je ne sais rien de rien. Je prends donc ce que je peux prendre, un peu d'air et j'attends de voir la tournure de ce western qui se déroule devant moi, grandeur nature. Ce petit bout de rien que je suis du haut de mes treize ans, affamé, assoiffé, bientôt la peau sur les os, les cheveux bouclés, sale et ne sachant rien, comme perdu dans la nature, sans boussole, sans lieu où aller sinon ma cachette sombre et froide. La seule chose dont je suis sûr, c'est de n'être sûr de rien ! Pour savoir comment me tenir, je dois aller le voir à sa maison. Vers quatre heures du matin environ, je traverse la fameuse petite forêt où il y a quelques jours nous étions massacrés à coup de machette et, après quelques minutes de marche clandestine, je frappe à sa porte. Il demande à haute voix : C'est qui ? C'est moi, lui dis-je. Piquant une grosse colère, il me hurle : Mais que me veux-tu toi et à cette heure-ci ? Mais pourquoi me crées-tu toujours des problèmes ?

Je suis venu te dire que tout le monde est en fuite. Il n'y a que toi qui dors encore. Le FPR arrive à grands pas ! Alors, là... monsieur se calme. Il se hâte de sortir et me rejoint. Il prend vite son vélo, ferme sa maison et nous partons. Il constate que tout le monde fuit et me dit : tu vois, tout le monde part, il faut que nous partions aussi. Je ne peux pas partir, lui dis-je. Je dois rester caché. Si je pars avec eux, ils vont me tuer.

Tout le monde sait que tu es ici, me répond -il. Si tu restes, ce sera une preuve que tu as menti. Ils sauront que c'est le FPR que tu attends et ils te tueront vite avant de s'enfuir. Il me donne un pague qu'il me demande d'enrouler sur ma tête pour me permettre d'y poser un matelas pour cacher mon visage. Je fais ce qu'il me dit. Nous prenons la route et, je prends soin d'être au milieu de la foule pour passer *incognito* et ne surtout pas susciter le moindre intérêt, la moindre interrogation. Nous sommes en marche. Pour aller vers où ? Y faire quoi ? Combien de temps ? Nous marchons encore et encore sans aucune idée de destination pour ma part. Je m'assure juste de ne pas perdre de vue mon compagnon de route. Mon seul, mon unique, ma boussole, mon protecteur, mon tuteur qui est tout pour moi à ce moment. Nous nous arrêtons parfois à des barrières érigées pour filtrer et garder les Tutsis qu'il faut achever avant que n'arrivent leurs sauveteurs, nos pires ennemis. À certaines barrières, où quasiment chaque visage est scruté, on m'arrête et mon tuteur me défend en disant que je suis son neveu. Parfois, il a du mal à les convaincre, mais jusqu'ici, il y arrive encore, non sans les laisser sur leur faim. Il a pour argument que je ressemble à Ma maman, mais que je suis bien un des leurs. Bien avant l'aube, nous avons marché, marché jusqu'à épuisement le soir, avant de nous poser enfin. Nous nous allongeons à même le sol, en plein air, à la belle étoile. Le sommeil est plus fort que tout. On nous dirait assommés !

Avant le petit matin, à l'aube, la marche vers l'inconnu reprend. À la fin de la journée, nous arrivons dans un petit village frontalier du Burundi. Nous sommes très nombreux, environ une dizaine de familles et sommes reçus par une famille sur place. Nous restons

là. De notre village à celui-ci, nous avons marché une trentaine de kilomètres. Les hommes qui sont avec nous sont presque tous des tueurs ! Leurs conversations dans la nuit tournent autour du nombre de personnes qu'ils ont achevées. Autour du repas qui leur est servi par nos hôtes, chacun se vante du nombre de victimes brandi comme un trophée. Je suis là avec eux et je respire à peine pour me dissimuler malgré le fait que je sois là, au milieu d'eux, sans broncher, entendant sans écouter les chiffres, qui se succèdent comme ceux des traders sur les marchés à la bourse. Puis, chacun raconte sa première fois avec moult détails, puis lui succède un autre et ainsi de suite. Jusqu'au moment où le sujet de conversation principal devient... moi ! Ils se disent convaincus que je suis Tutsi et qu'il faut me tuer. Mais le doute plane encore puisque je suis défendu par mon tuteur. Il ne peut plus se détourner de moi. Ce serait aussi admettre la trahison des siens et cela lui coûterait cher. Jusqu'ici, "ça passe" et nous dormons tous dans la même maison, ne sachant pas ce qui nous attend demain, ni même si je vais survivre à ce doute récurrent qui attise les discussions, arguments contre arguments. Le matin, je me réveille vivant et vais jouer avec les enfants de mon âge, mais un matin, ils me repoussent, me refusant l'entrée de leur cercle de jeu. Ils ont entendu leurs parents dire que je n'étais certainement pas des leurs. Ils m'évitent, me fuient. Arrive le moment où nous devons aller puiser l'eau au bas d'une colline et lorsqu'arrive mon tour de m'approcher de la source, les autres me poussent et m'empêchent de prendre de l'eau comme eux-mêmes le font. Je suis rejeté de tous sauf de mon tuteur.

Mais il n'est pas toujours là pour me défendre. Il se dit sans doute que je ne risque rien avec des gosses. Il ne sait pas que ces tout jeunes gens ont l'esprit pollué par leurs parents. Mais en même temps, s'il me surprotège, il risque d'éveiller davantage les soupçons sur moi et susciter l'effet contraire que celui escompté ! L'équilibre à tenir est extrêmement délicat, mais il faut y parvenir ! Non loin de là se trouve une plantation d'ananas où je me permets de temps à autre d'en déraciner un, de l'éplucher en le fracassant contre une pierre et de le manger. J'y reste aussi longtemps que je peux, pour éviter le monde. Je m'autoprotège avec les moyens de bord et la vie fait le reste. Cependant, les tueurs n'en démordent pas. Je suis et reste le sujet principal des discussions le soir et ils finissent par décider de me tuer, parce que le doute est trop fort et que l'argumentaire de mon protecteur les convainc de moins en moins. Ils sont nombreux contre lui seul et moi, muet, le visage regardant le plus possible vers le bas pour ne pas croiser le regard de l'un d'entre eux. Ma survie ne tient qu'à un fil qui menace de plus en plus de rompre, tellement il est tendu et chaque fois davantage. Je ne connais ni le jour ni l'heure, mais ma fin est imminente. Les soirs sont redoutables. Je vais une fois de plus être confronté à ceux qui ont droit de vie et de mort sur moi. Puis ce soir, ils le disent : Nous devons le tuer. Ils décident que ce sera d'un instant à l'autre.

Quarante de fièvre ! Si un thermomètre était disponible, il exploserait, tellement je suis en feu et grelottant, lorsque les tueurs viennent me chercher, le lendemain. Ils s'arrêtent net devant moi, étonnés de me voir si tremblant et recroquevillé sur moi-même. Je ne mange, ni ne bois, j'en suis incapable tellement la

fièvre est forte ! Personne n'ose me toucher. Aucun médicament, aucun soin, aucun soutien, pas même un mot gentil de qui que ce soit. Je suis seul au monde et si je ne meurs pas de la machette de mes bourreaux, c'est de paludisme que je vais certainement mourir. Mon protecteur est le seul qui m'approche et me demande comment je me sens. Il finit même par m'apporter à boire. J'en ai tellement besoin et je ne peux rien avaler ! Pendant ce temps, un des tueurs dit qu'il connaît un médicament et qu'il pourrait l'essayer sur moi. Dans leur bananeraie, est aussi planté du ... cannabis ! C'est le fameux " médicament " qu'il veut me faire avaler. Une poudre en sort après cueillette et il la mélange à de la bière de banane, dans un énorme gobelet en plastique.

Bois ça et finis tout. N'en laisse pas une goutte, m'ordonne-t-il. Je refuse, mais je n'ai aucune force pour me défendre. Il est debout et entend faire respecter l'ordre qu'il m'intime. J'avale tout, jusqu'à la dernière goutte. À l'instant même, tout commence à tourner et de plus en plus vite, autour de moi. Je vomis abondamment jusqu'à croire que mes viscères aussi vont sortir. Le monde autour de moi tourne encore et encore, je transpire, et je n'ai plus une once de résistance, aucune force, je suis vidé et extrêmement fragilisé, au point de m'endormir quasi subitement. C'est toute la sainte journée que je reste endormi sous un arbre. Le soir, à mon réveil, je me sens mieux et mon protecteur me dit qu'il va aller me chercher des médicaments en pharmacie, si pharmacie il y a, dans ce coin perdu. J'arrive à me tenir debout et à rentrer « à la maison ». Je mange un peu et me recouche pour la nuit. C'est à l'arrière de son vélo que m'installe Edouard le lendemain matin, et nous partons, après qu'il m'ait dit : je ne veux plus que tu restes ici seul,

avec ces gens. Ils veulent absolument te tuer. Alors, chaque fois que je sortirai d'ici, tu devras venir avec moi et me suivre partout. Je dois t'avoir constamment à l'œil. Allons d'abord au centre de santé, pour te chercher des médicaments.

Nous quittons le centre de santé pour ensuite, dit-il, rendre visite à un de ses amis. Nous nous rendons dans un de ces villages frontaliers du Burundi, mais toujours sur le territoire rwandais. En roulant vers ce village, nous devons descendre une pente très raide, avant qu'il ne dévale la pente, je lui demande : puis-je t'aider ? C'est une pratique affectionnée par les garçons de ma génération et qui leur permet de prendre le guidon et de s'amuser un peu. Je lui propose de dévaler la pente seul pour minimiser les risques de tomber et il me l'accorde. Je roule seul et au bout de la piste, je me retrouve nez à nez avec ce village inconnu. Nous sommes en plein génocide contre les Tutsis et les habitants de ce village voient cet intru leur tomber dessus, sans qu'ils ne le connaissent, avec sa maigreur, son teint clair pâle et ses cheveux bouclés. Le prototype même du cafard à écraser. Tout le monde s'est écrié : venez voir cet enfant.

Dans une fraction de seconde, les villageois ont afflué et convergé vers moi, si nombreux, les yeux grands ouverts. On aurait dit, un habitant venant tout droit d'une autre planète et qui aurait échoué devant eux. Très vite, ils m'encerclent et me questionnent : qui es-tu ? Que cherches-tu chez nous ? Avant même que je n'ai daigné répondre, un homme, machette à la main, s'approche et dit : Oh ! C'est le dernier Tutsi que Dieu m'envoie pour que je l'achève ! Ah ! Lui, c'est vraiment pour moi. Et moi de répondre : je ne suis pas Tutsi. Mon Papa est à Kigali et pour preuve, je suis avec mon oncle,

il s'appelle Edouard Nsengimana. Il est où ? Juste derrière, il arrive. Je t'accorde deux minutes, me dit-il. S'il n'arrive pas, je te tue ! Je regarde la pente et supplie le ciel pour qu'il arrive avant la fin des deux minutes, le cœur palpitant, implorant sa silhouette d'apparaître. Il pointe le bout de son nez comme par miracle et la foule le reconnaît immédiatement. Dis donc, c'est vrai que cet enfant est ton neveu ? Oui, en effet, c'est vrai. Ah ! Ok.

Mon meurtrier avorté va me trouver une bouteille de limonade et me la ramène. Tiens, bois. Je finis ma bouteille avant de nous diriger vers la jeune femme qu'allait voir Nsengimana. Nous y passons quelque temps, avant de rebrousser chemin et de rentrer "chez nous". Chez nous, dis-je ? Si seulement je savais ce qui m'y attendait. Non pas une catastrophe, mais quelque chose de l'ordre du cataclysme. Mon tuteur et moi étions attendus de pied ferme par les criminels qui, lorsque nous sommes arrivés, étaient comme des chiens enragés. Ils se sont immédiatement adressés à Edouard : Dis Edouard, tu sais ce qui se dit ici ? Il y aurait des soldats du FPR à la recherche de ton protégé. Ils demandent après le petit Pacifique. Edouard reçoit cela comme un coup de tonnerre ! Il est interloqué ! Ses interlocuteurs lui crient :

On n'a pas cessé de dire que cet enfant était un Tutsi, lui hurlent-ils. Les discussions reprennent, mais cette fois avec une virulence rare. C'est mon heure ! me dis-je sans broncher. Dites-moi par quel miracle je vais échapper à cette bande folle à lier. Je vis mes tout derniers instants, cette fois, c'est la bonne dernière. Toute dernière ! Mon protecteur n'y pourra plus rien. Il n'en viendra pas aux mains avec les siens, pour moi. Quand bien même il le ferait, ils se ligueraient tous contre lui et seraient plus forts que nous.

Aucun scénario possible ne viendra me sauver. Mon moment est enfin arrivé. C'est ma fin. Je ne tiens mon tout dernier sursis que de leurs longues minutes de discussions enflammées où ils craignent n'avoir appris cette nouvelle que tard et que d'une minute à l'autre, à trop me rechercher, mes sauveteurs ne leur tombent dessus. De leurs discussions très nerveuses, deux hypothèses :

Si nous le tuons, ils vont demander où nous l'avons mis. Et si nous ne le gardons avec nous, ils vont nous demander où sont les siens. Nous serons responsables dans tous les cas, disent-ils à haute et menaçante voix. Ils sont si partagés dans de rapides et très nerveuses réflexions qu'ils ne savent que faire à l'instant. Mon sursis est encore de quelques secondes, mais dans un accès de folie, il y en aura au moins un pour me sauter dessus et d'un coup de machette, m'achever. L'heure est grave. Trop grave pour moi ! Plus que quelques millisecondes et je ne serais plus là. Suis-je ? ou ne suis-je déjà plus ? Quelle preuve de vie ai-je ? Je ne sais plus rien. Je suis dans une autre dimension, sans sentiments, sans conscience, mais là, debout attendant ma fin qui se marchande encore pour qu'ils décident à quelle sauce ils préfèrent me manger. Aucune conclusion n'en sort et la nuit avancée nous mène tous à nous coucher. Est-ce que je dors ? Est-ce que j'arrive à trouver le sommeil ? Je ne sais plus. Ce que je constate à ma si grande surprise, c'est que le lendemain matin, je suis encore là.

Edouard ne m'a toujours pas lâché. Nous sortons ensemble pour aller où il veut, mais il ne se sépare de moi, sous aucun prétexte. Je suis à ses ordres et c'est à lui que tient ma survie.

Miracle !

Rencontre de la grâce dans l'action : des mains humaines se tendent, la famille retrouve un souffle, la vie se fraye un passage.

Nous sommes partis depuis un temps et c'est en plein milieu d'après-midi que nous rentrons. Attablés depuis peu, nous mangeons lorsque crie un enfant : Eh ! Là-bas ! Il y a des soldats Tutsi qui arrivent ! Apeurés et à peine veulent-ils s'enfuir, qu'ils se rendent vite compte que cette éventualité n'est plus possible. Nous sommes encerclés. Ils pénètrent vite la maisonnée et tiennent aussitôt à rassurer les gens, visiblement très inquiets. Bonjour. Ne craignez rien, nous ne vous voulons aucun mal. Mais pourquoi avez-vous donc si peur ? Nous sommes vos amis, ne craignez rien.

Si ces paroles sont très surprenantes de leur part, elles ne suffisent pas à rassurer nos hôtes, moi ne sachant plus de quel bord je suis. Il y a si longtemps que je ne suis plus que l'ombre de moi-même et ne sais plus rien de rien. Je regarde les choses être. Des scènes s'impriment dans mon "conscient" ou mon "inconscient". Elles choisissent où se mettre sans me demander mon avis. Cela se fait sans moi. Je ne suis plus acteur depuis quelque temps. Je ne suis plus qu'un spectateur perdu, obéissant aux ordres de qui les donne. Pendant ce temps, nos étranges visiteurs ont demandé s'ils pouvaient se joindre à nous pour partager notre repas fait de bananes grillées et de vin de banane. Pour décriper l'atmosphère, ils ont avalé quelques bouchées. Ernest Mazimpaka, un de mes oncles maternels en faisait partie, et aussitôt, je m'étais entendu dire : n'ayez pas peur, c'est mon oncle, il ne vous fera aucun mal. Je lus la réaction de colère de mes geôliers qui se dirent sans doute

qu'ils avaient eu raison de me suspecter et tort de me laisser en survie, doutant trop de mon identité. À ma simple vue, si sale, la peau sur les os, le visage émacié, les cheveux bouclés qui indiquaient mes si fortes carences en vitamines, oncle Ernest laisse couler de chaudes larmes, incapable de les retenir. Il était choqué de me voir si atteint. J'étais en état de malnutrition avancé :

C'est comme ça que tu es devenu ? me demande-t-il, si peiné ! Il me prend contre lui, si fortement que je sens qu'il ne veut plus me lâcher, malgré ma si répugnante malpropreté. N'aie plus peur, plus personne ne te fera de mal, je suis avec toi, on va s'en aller d'ici. Ne crains rien, mon petit. Il a une envie irréprouvable de savoir comment ça s'est passé pour moi et pour les nôtres. Il voit en même temps que je ne peux pas lui raconter l'histoire en détail devant les bourreaux qui ont les yeux braqués sur nous comme des phares ! Il sait que Nsengimana est mon sauveur et lui demande : tu veux partir avec nous ? Non, lui répond-il. Je ne peux pas laisser les autres. Nous montons la pente qui nous mène à la voiture qui les a conduits jusqu'ici, en ce début du mois de mai. Ils me mènent jusqu'à m'installer dans la voiture où nous restons quelque temps en attendant les autres. Il y a deux voitures puisqu'ils sont près d'une dizaine. Direction : la paroisse catholique, la plus proche. Nous y sommes reçus par un prêtre. Il nous reçoit gentiment et en nous demandant si nous avons faim, il nous invite à gagner le réfectoire où une longue table est déjà dressée remplie de plats si exquis que je me demande si c'est réel ou si ce n'est qu'un rêve qui va vite s'arrêter.

Je n'en crois pas mes yeux. Il y a si longtemps que je n'avais rien vu de pareil. Les odeurs qui s'échappent des plats découverts un à un me donnent le tournis. N'avais-je jamais vu ça de ma vie ? La salive me monte tellement à la bouche que je désespère d'avaler ma première bouchée instantanément, sans devoir me servir. Le temps de mettre quelques cuillères d'un plat à mon assiette, puis d'en piocher un peu dans un autre me paraît une éternité ! Jamais je n'avalerais la première bouchée. Une telle variété de nourriture et de boissons pour quelqu'un qui n'a plus mangé depuis plus de trois mois, c'est juste impossible à croire. Je vis un rêve éveillé. C'est d'autant plus illusoire que je suis le seul assis à cette immense table, à m'y servir, tandis que tous les autres sont installés dans une autre pièce, le salon, séparé du réfectoire par une porte. Ce sont deux pièces différentes. Que fais-je donc à ce boulevard de mets succulents tout seul ? Je pourrai jurer n'avoir jamais autant mangé bon et pourtant je ne puis manger beaucoup, car, mon estomac n'est pas encore prêt après cette longue période de famine ! Comment donc, à quelques tout petits instants près, avant que mes tortionnaires ne me déchiquettent vivant, mon oncle est-il venu jusqu'à moi ? Est-ce vraiment le fruit du plus pur des hasards ou l'aboutissement d'une longue recherche ? Les anges gardiens existeraient-ils pour de vrai ? Mon oncle n'était plus seulement mon oncle, mais mon sauveur, mon héros. Plus tard, je saurais que Mama Mukuru, ma grand-mère serait encore en vie et aurait dit à mon oncle Ernest, arrivé avec un commando du FPR que le petit Pacifique aurait été emmené avec les réfugiés près de la frontière d'avec le Burundi et elle lui aurait demandé de ne plus lui revenir que s'il me ramenait avec lui, chez elle. Tonton Ernest lui aurait promis de tout faire pour y arriver.

Mon oncle avait aussitôt entamé des recherches pour me retrouver. Vivant ou mort, il devait me localiser et informer ma grand-mère. À tant me rechercher, les nouvelles seraient vite parvenues aux oreilles de mes bourreaux qui voulaient en finir avec moi une bonne fois pour toutes. Seulement, ils avaient mis du temps en hésitant et mon sauvetage n'aura tenu qu'à ce fil si ténu ! Après avoir fini de manger, je rejoins mon oncle, ses collègues et le prêtre au salon. Ils parlent de ma famille. Chacun rapporte la version entendue ci-et-là et de ces bribes sort quelque chose qui ressemble à un puzzle incomplet, mais proche d'être réussi, à quelques pièces près. Je suis là, prostré, ne sachant trop comment réagir. J'écoute sans écouter, je suis les morceaux de récit qui sont cohérents ou se contredisent. Je crois suivre, mais je me perds au détour d'un virage. Je n'en sais trop rien. Cela cependant n'est pas nouveau. Je ne sais qu'une seule chose : c'est que je ne sais toujours pas grand-chose, malgré tous ces récits censés me faire "avancer " vers une version unique et authentique. Pourtant, je crois que je sais tout de même une chose avec certitude : ma mère, ma sœur, ma tante et ses enfants sont partis, à jamais. Nul n'a contredit cette version partagée de tous. Le prêtre ou quelqu'un d'autre qui était là relate ce qu'il dit savoir sur la manière dont ma mère a été tuée. Ses propos corroborent les autres. J'apprendrai que toutes les personnes sorties de la cachette de l'hôpital, celui duquel Maman m'avait sommé de partir sans me retourner, ont été acheminées à l'arrière d'une camionnette, comme du bétail et tous conduits sur les lieux où les fosses communes les attendaient. Durant le trajet, ils étaient battus et se tordaient de douleur, sans pouvoir bouger, tellement ils étaient les uns sur les autres. Ces fosses avaient été creusées environ deux semaines plus tôt à l'aide

d'excavatrices d'une entreprise chinoise dans le cadre de la construction de nouveaux locaux de l'Institution médicale.

Maman aurait demandé un moment pour prêcher la parole de Dieu et prier. Cet instant lui aurait été accordé et elle aurait aussitôt parlé d'Amour. Fidèle à sa foi, elle ne s'était pas séparée de sa bible et de son chapelet et personne ne les lui aurait arrachés. C'est grâce à son livre sacré qu'elle aurait pu leur partager la parole de Dieu. Elle leur aurait dit qu'elle savait que la force qui les animait n'était pas d'eux, mais émanait des ténèbres. Elle leur aurait accordé le pardon. Non parce qu'ils l'avaient demandé, mais parce qu'elle estimait que c'est ce qu'il leur fallait de sa part et de celle de toutes les autres victimes. Elle aurait prié Dieu de ne pas retenir ce qu'ils faisaient contre eux. Après sa prière, Maman leur aurait dit qu'elle était prête et qu'ils pouvaient en finir avec elle. Tous les rapporteurs de cette histoire affirmaient que personne n'avait osé la toucher, se renvoyant chacun la responsabilité de lui porter la main, le premier. Personne n'avait osé et cela aurait duré un moment, avant que l'un d'entre eux ne se décide à la pousser vers la fosse, mais sans la frapper ni lui faire toute autre violence que de la repousser sur les autres corps agonisants ou morts, mais dont les peaux étaient encore chaudes. Tous auraient alors été recouverts de terre. Maman venait, disaient-ils, d'être enterrée vivante. Cette version confirmait alors ce que j'avais déjà entendu, sans trop savoir si c'était la "vraie version". Ma petite sœur, Clarisse, mes tantes, mes cousines et cousins, personne n'en parlait. C'est comme s'ils n'avaient pas existé, à l'exception notamment de Raoul mon cousin de moins de 4 ans qui aurait demandé aux tueurs de lui pardonner, indiquant qu'il ne

deviendra jamais plus tutsi. Ils le tueront quand même, le pauvre. Je devais alors, seul, imaginer l'abomination que cela avait été pour maman et ma tante de voir leurs enfants, notamment Benjamin âgé de moins de 3 ans et Bijou de 8 mois, et ma sœur et mes cousins et cousines sauvagement arrachés de leurs bras et tués. Aucun autre être sinon une mère qui a porté son enfant trente-six semaines en son sein ne saurait prétendre le comprendre. Ce n'est pas un déchirement, c'est bien au-delà du nommable. Qu'est-ce que nos mamans ont dû vivre, Bon Dieu !

S'il est une interrogation qui me taraudera la conscience pendant plusieurs années, c'est bien celle-là. Toute ma volonté, mes astuces et la recherche du bon sens au plus profond de mon être restent insuffisantes pour m'éclairer un tant soit peu. Je voudrais tant avoir pu soulager maman, mais je ne le puis pas. Je ne le puis plus. J'ai beau écrire ces lignes pour vous faire partager ce qui m'habitait, mais je n'en transmets que des milli-poussières, invisibles comme des particules fines et pourtant bel et bien là. Vouloir transmettre, partager et ne pas le pouvoir. Les souffrances existent depuis que le monde est monde, et sans vouloir les hiérarchiser, il me semble qu'il y a l'indicible et que lorsqu'on l'a vécu, on en perd toute expression. Dites-moi, mon Dieu : comment répare-t-on cela ? Viendra-t-elle un jour, cette réponse ? Je ne sais même pas si je l'attends. Peut-être seulement que je l'espère. Peut-être... Des mois plus tard, la Bible de Maman a été retrouvée intacte, malgré les pluies, le soleil et les vents. Après tant de temps, cette bible m'a été remise et je la garde jalousement. Le prêtre et les autres personnes présentes continuent leurs récits et discussions et les écoutant attentivement, je peux reconnaître

plusieurs pans de l'histoire qui correspondent presque mot à mot aux récits précédents que j'avais entendus. Les éléments du puzzle s'emboîtent peu à peu et peuvent constituer dans ma tête une image plus ou moins proche de la réalité qui a englouti les êtres les plus chers à mon cœur. Ceux qui sont partis pour je ne sais où. Que peut imaginer un enfant auquel on dit que les profondeurs de la terre ont englouti sa maman vivante ? Comment un esprit préadolescent, qui n'a jamais vu cela même dans le pire des films, peut-il l'imaginer ? Pourtant, dans sa petite tête, involontairement, en mode automatique, les images se percutent, se chevauchent, se font et se défont selon un algorithme jusqu'alors inconnu et que les années ne peuvent guère promettre d'en élucider le mystère.

Le soir est tombé et nous remontons dans les véhicules pour aller à Kibungo. Mon oncle m'a dit que Mama Mukuru, ma Grand-mère était en vie et se trouvait à l'hôpital de Gahini où elle prenait soin de ma tante Béatrice qui elle aussi avait survécu, mais avec des blessures graves, les tueurs lui ayant notamment amputé des orteils. Enfin ! Un peu de baume au cœur. La maman de Maman est là ! Chez elle, je pourrais prendre une bonne respiration et avec elle on pourra construire une nouvelle vie. Dieu ! Existe-t-il, pour un enfant, un bonheur semblable à celui qu'il éprouve près de sa mère ? Peut-être. Mais moi, je n'en vois pas. Je n'en connais aucun. Il est particulier, il est unique. Akabura ntikaboneke ni nyina w'umuntu, (lorsque l'on perd sa mère, on ne la retrouve plus) dit un adage de chez nous. Je suis perdu dans mes pensées alors que le véhicule qui nous transporte avale les kilomètres et me rapproche à grande vitesse de la ville de Kibungo. La nuit est

tombée, le véhicule roule encore. À mes côtés, les militaires qui m'ont sauvé, en début d'après-midi. Des humains sous l'uniforme. Compatissants, mais silencieux. Lançant pourtant des blagues de temps en temps pour briser le silence. Je me sens protégé. Je me sens bien comme je n'aurais pu le rêver, il y a à peine quelques heures, lorsque j'étais promis à une mort imminente.

Je ne sais pas encore que je resterai avec eux à Kibungu, une des toutes premières régions à avoir été libérée des génocidaires. Mon sauvetage par oncle Ernest et l'équipe qui était avec lui se faisait en même temps que le mouvement de libération se poursuivait à grands pas dans tout le reste du pays. Puisqu'ils sont en opération continue et que je n'ai nulle part où aller, je suis invité à vivre avec les militaires à Kibungu jusqu'à nouvel ordre. Arrivés à Kibungu au camp où ils sont positionnés, il m'est proposé de prendre une douche avant de venir saluer les officiers assis autour du feu devant un petit écran de télévision. On me montre où aller prendre la douche. La première depuis des lustres ! La saleté et ces odeurs que je dégage sont impensables pour un être humain. C'est comme si je voulais me nettoyer de cette histoire à laquelle semble m'attacher toute cette crasse que chassent l'eau et le savon. Comme il est si bon et si doux de se doucher ! Le parfum du savon est d'un agréable mémorable. Mon corps ou ce qu'il en reste, je me le frotte et frotte encore à m'en déchirer la peau, comme si je voulais me défaire de cette horreur à tout prix. Je veux que me lâche l'opprobre. Quelque chose en moi refuse qu'il me reste quelque lien qui me rattache à cette folie qui nous a ravagés. Je n'en veux d'aucune manière. Pas même en victime. Dans ma petite tête, le manège des pensées sous forme de questions reste sans

réponses. Il est loin le temps où l'on fredonnait des airs en prenant la douche à l'air libre avec des bassines remplies d'eau. Ces mélodies ont cédé le pas aux tragédies qui se bousculent dans mon esprit si tourmenté.

Nous sommes début mai 1994 et je vais rester avec eux jusqu'en début d'année 1995. J'aide autant que je peux pour ne pas n'être qu'un petit "profiteur" pas très utile. C'est ma façon de dire ma reconnaissance et mon respect pour ce commando qui m'a exfiltré au moment le plus critique de ma captivité. Quelle situation ! Un sauvetage-captivité orchestré par moi-même en sortant de ma bouche cette idée soudaine comme une étoile filante jaillie d'outre-tombe. Qui donc m'avait soufflé : " (...) dis que tu es des leurs, que ton père est loin d'ici, mais que tu es par lui, leur enfant " ? D'où m'était donc sortie l'idée de prendre à témoin Nsengimana que je venais d'apercevoir sur son vélo au moment où on nous conduisait vers l'abattoir ? Comment donc étais-je parvenu à le convaincre de me prendre avec lui au risque de sa propre vie ? Mais pourquoi donc m'avait-il traîné avec lui partout au point de me défendre bec et ongles jusqu'à ne plus vouloir à son tour, se séparer de moi ? Non, cela ne venait pas de moi. Je n'avais plus été en état de réfléchir, lorsque les portes de l'enfer s'étaient grandement ouvertes devant nous. Tous, victimes et bourreaux. Bourreaux et victimes. Le "travail " comme l'appelaient ces esprits habités par le mal absolu s'exécutait en terrain quasi conquis. Mais pas tout à fait, malgré les apparences et l'effroi total ! Alors qui ? Qui avait soufflé à Maman cette idée de m'obliger à sortir et me séparer d'eux avant que les tueurs n'entrent ? Qui était aux commandes de ce commando jusqu'à ce qu'arrivent les militaires

dans ce trou perdu ? Qui tenait la télécommande ? Une chose est sûre et certaine : ni moi, ni mes bourreaux, ni mes sauveteurs. Il y avait plus grand que nous tous.

Plus grand ? Ce “plus grand” s’il l’était vraiment, alors pourquoi les miens auraient-ils été décimés de manière pire que du bétail ? Même le bétail a des défenseurs qui obtiennent peu à peu gain de cause pour le respect de ces êtres vivants et donc sensibles. Les miens ! Découpés à la machette de la pire des manières qui soit. Pour leur faire extrêmement mal. Le plus possible. Pourquoi ? Qu’ont-ils donc fait qui puisse justifier une cruauté indicible ? Détruire un fœtus à la machette, programmer de tuer un nourrisson qui dans certains cas sourit innocemment à son tueur, et ce devant sa mère qui supplie de tout son être l’assassin d’épargner son enfant. Sans le savoir, sans le vouloir, elle décuple le plaisir sadique du démon qui relève sa nuque en la tirant par les cheveux à l’arrière pour l’obliger à regarder son enfant en train d’être déchiqueté, étranglé ou carrément cogné, la tête contre un mur ou un arbre. Cela fût en pleine lumière du jour et fait partie de cette page d’histoire qui est écrite en lettres de sang dans l’histoire de l’humanité ou plutôt de l’inhumanité. Indélébile ! Pour toujours. Le feu de l’action, l’horreur absolue, l’innommable m’avaient anesthésié. En mode “automatique”, quasi hébété, j’étais comme insensibilisé, ne pensant qu’à survivre par n’importe quel moyen. Non pas vivre, mais juste ... survivre. Tout faire pour ! Ce n’est pas un mantra que je répète inlassablement. C’est lui qui se répète en moi.

Il suractive mes sens sans que je le lui demande et constituera l’une des forces qui me permettront de rester debout et de

marcher droit sur cette terre. Celle sous laquelle ma mère a été ensevelie vivante, avec ma tante, ma sœur, mes cousines et cousins. C'est si irréal que je n'en sens pas la souffrance. En tous cas pas consciemment. Je n'ai rien digéré de cette nouvelle réalité. Elle est excessive en tout. Tout est "autre". J'en fais partie sans en faire partie. J'inspire, j'expire, mon cœur bat encore, je bois, je mange, j'apporte mon aide à mes hôtes. Les jours et les nuits se succèdent, les dates sur le calendrier aussi. Telle est ma situation actuelle. Mon oncle et ses frères d'armes se déplacent en fonction de leur agenda militaire qui connaît des modifications selon les exigences et les urgences du moment. Nous quittons Kibungo ensemble, en passant par Kigali Ngali, Mayaga puis vers le sud, nous nous installons à Ruhango, en nous rendant de temps en temps à Kabgayi, puis Nyanza et enfin tout au sud du pays, à Butare. C'est là que nous nous séparons, le temps de quelques missions, mais je reste entre de bonnes mains, sans crainte, mais toujours loin de ceux des miens qui seraient rescapés. Combien seraient-ils ? De qui s'agirait-il en dehors de ma grand-mère et de tante Béatrice ? Je n'en sais rien. Seraient-elles sorties de l'hôpital ou pas encore ? Pas de réponse à ces questions, pour le moment. Pendant ce temps, le périple continue pour nous. Je bouge avec les militaires et cette fois, nous partons pour Kigali, la capitale avant de repartir pour le nord-ouest du pays, à Gisenyi, une région où je ne m'étais jamais rendu. Nous nous installons dans la forêt de Gishwati, non loin du mont Kalisimbi. Je suis un Kadogo, qui signifie en Swahili petit et dans ce cas d'espèce, petit soldat.

Non recruté, mais par la force des choses, vivant avec de vrais soldats en mission de sauvetage du pays. Je ne suis plus le seul

enfant qui soit avec eux, car ils ont pu récupérer d'autres enfants, surtout à Kabgayi, vers le sud du pays. Ils nous disent toujours que notre rêve ne devrait pas être celui de devenir militaire, nous précisant que tout allait bientôt rentrer en l'ordre, que la guerre allait finir et que nous devrions reprendre le chemin de l'école. Nous sommes avec l'unité technique chargée de la réparation et de la remise en état des armes, des radios, des véhicules et autres objets utiles dans leur travail. Ce sont de vrais héros dans leur manière de penser, de parler et d'agir ou de ne pas agir. Je ne sais pas si tous les soldats du monde sont aussi disciplinés, mais ce que j'apprends aux côtés de ceux avec qui j'étais est juste une expérience de vie à vivre. Leur bravoure, n'en parlons pas ! Quelques bribes de leurs conversations me parviennent que je sache les déchiffrer ou non. Une chose est certaine, ce sont des personnes qui vivent dans une autre dimension. Je vois une différence juste extraordinaire d'avec ceux que j'avais connus, avant et qui faisaient peur à tout le monde, surtout à nous les " pourchassés ". Ceux desquels je fais presque partie aujourd'hui sont rassurants, non pas que pour moi, mais aussi pour les populations qu'ils rencontrent. Ils apaisent dans leur seule attitude, sans discrimination aucune, sachant parfaitement que les tueurs sont là sous leurs yeux et que si c'était à refaire, ils referaient ou continueraient "le travail ". Il y en a qui brûlent d'envie de se venger, mais cela leur est strictement interdit ! Ceux qui, malgré cela, succombent à la tentation le paient cher. Cela n'a pour certains rescapés aucun sens, aucune logique, mais c'est ainsi. Un sentiment de frustration inexprimable s'empare de l'esprit de certains rescapés qui n'en comprennent vraiment pas la cohérence, tandis que les bourreaux et les leurs s'enfuient vers

le Zaïre voisin, ou restent dans une peur permanente d'être attaqués à leur tour. Les non-dits s'expriment par un langage corporel qui en dit long sur le sentiment de culpabilité, en attendant fébrilement la suite des événements. D'autres en revanche, disent par leurs regards, "nous les exterminerons jusqu'au dernier quoiqu'il nous en coûte !".

D'autres encore s'expriment carrément et sont parfois surpris dans "leur profession de foi", ou pas. Certains se trahissent sans le vouloir et facilitent ainsi la tâche de ceux qui attendent des signes d'aveux, avant de les embarquer. Quelques mois sont passés et je peux aller voir Mama Mukuru, mes tantes et mes cousins qui sont venus à Kigali. Tante Béa est guérie de ses blessures d'amputation, les retrouvailles se font avec elles et d'autres membres de la famille, rescapés eux aussi par on ne sait quel miracle. Ce fut un moment rempli d'émotions et d'accolades à n'en plus finir. Un moment de retrouvailles avec mes cousins Olivier, Julien, Patrick et le petit garçon David qui m'avaient tant manqué. Ils me parlent de la vie dans les camps de déplacés, je leur fais une petite démonstration du défilé militaire, on se raconte des histoires comme au bon vieux temps, le monde redevient un tout petit peu normal. Lentement. Mama Mukuru m'invitera dans sa chambre dont elle fermera la porte avant de me faire asseoir sur son lit. Elle me demande si je prie toujours et me dit, avec des mots très rassurants, de ne pas m'inquiéter et de ne jamais me sentir comme un orphelin, car ils seront toujours là pour moi. Cette promesse sera bien tenue par elle, et par tante Béa, et plus tard par Mama Trice, l'épouse de mon oncle. Dans les années qui vont suivre, ce seront de vraies mères pour moi, à la place de leur fille, grande

sœur, belle-sœur. Après notre courte discussion pleine de mots d'amour et de conseils de la part de Mama Mukuru, nous voilà de retour au salon où tout le monde est réuni et où les causeries se poursuivent. Chacun a ses expériences, son histoire, son roman, mais l'heure n'est pas encore à la lecture. Le moment est encore celui de la survie. Il faut même survivre aux émotions de retrouvailles inespérées. Ce sont elles qui donnent un espoir qui s'entête et qui répète : "peut-être qu'ils (elles) sont en vie ...". Oui, mais où ?

Jusqu'à quand ? Pourquoi pas ici et maintenant avec les autres ? ". Pas de réponse. Mais un espoir fugace chuchote encore dans l'oreille : "peut-être qu'ils (elles) sont en vie ... ". Peut-être... Mais pour le moment, occupons-nous les uns des autres. Ce n'est déjà pas trop mal ainsi. Nous aurions pu ne jamais plus nous revoir. Alors, profitons. Vivons cet instant ici et maintenant.

Deuxième partie : se reconstruire

Quand la mémoire pèse trop lourd

*Après l'orage, les décombres intérieurs : solitude, peur, amertume.
Mettre des mots sur l'indicible pour retrouver pied.*

Le plus souvent, nous nous focalisons sur l'évènement à l'origine de notre souffrance, sur le moment de la douleur extrême, immédiate. Mais ce moment, qui nous paraît désespérément long, a pourtant une fin. C'est plutôt ce qui vient après l'évènement qui est encore plus difficile et qui met à mal notre volonté à nous en sortir. Les maux multiples connus ou qui se révèlent alors qu'on ne s'en doutait pas, les blessures, les cicatrices, les handicaps, émotionnels et physiques, qui ne s'effacent pas et donc gardent en otage la mémoire, malgré les innombrables efforts fournis pour en sortir, sont une réalité encore plus longue. J'ai suivi attentivement une émission à la télé dans laquelle le docteur Boris Cyrulnick expliquait ce que je viens de décrire, soulignant la différence entre le trauma et le traumatisme. Il précise que le trauma est le coup ou le choc subi alors que le traumatisme est la représentation que l'on se fait de ce coup avec toute la souffrance qui accompagne ce mouvement et notamment les interrogations et angoisses qui vont avec. Il dit aussi que le traumatisme peut être plus douloureux que le trauma. Moi aussi, je croyais voir se clôturer ce sombre chapitre de mon histoire, mais hélas, je ne tarderai pas à me rendre à l'évidence : il est loin d'être refermé comme on le verra dans les chapitres qui suivront. Le génocide commence déjà à se raconter au passé par certains, quoiqu'étant encore très présent dans les esprits de plusieurs d'entre nous, pour ne pas dire de chacun d'entre nous, les rescapés. La vie commence à reprendre difficilement et très lentement son cours. Certaines structures et

institutions sont mises en place les unes après les autres. Les écoles, anciennes comme nouvelles, ne tardent pas aussi à ouvrir leurs portes. La vie reprend le dessus, mais si difficilement ! Le rêve de ma mère était de me voir intégrer le petit séminaire, raison pour laquelle elle tenait à ce que je réussisse cet examen que j'avais passé la veille du génocide perpétré contre les Tutsis.

C'est ainsi qu'accompagné de Mama Mukuru ma nouvelle tutrice, nous allons voir l'Évêque de Kibungu pour mon entrée au petit séminaire de Zaza. Malheureusement, le petit séminaire du diocèse de Kibungu qui se trouve à Zaza est loin d'ouvrir ses portes. En effet, il fut l'un des établissements où plusieurs tutsis s'étaient cachés et ont été presque tous tués et enterrés. Les tueurs avaient en même temps saccagé, brûlé et détruit les différents bâtiments de l'école. Toutefois, l'Eglise trouve rapidement une solution, celle d'envoyer les étudiants du séminaire de Zaza, anciens comme nouveaux, au petit séminaire de Ndera, en attendant que celui de Zaza soit reconstruit. Je fais partie de ces nouveaux élèves admis. Je dois faire mes bagages et me rendre à Ndera où cette nouvelle expérience de vie à l'internat m'attend. J'ai d'ailleurs hâte de voir à quoi elle ressemblera. Mon intégration à l'école est, si l'on se fie aux apparences, facile, mais, en mon for intérieur, la situation est complètement différente. C'est là que commence sans que je ne m'en rende compte, le port d'un masque social que j'allais garder pendant plusieurs années. Et pourquoi donc le port d'un tel masque ? Parce que j'essaie, ou peut-être que je dois m'adapter à l'ambiance qui règne dans ce train que je viens de prendre en marche. Ce monde en mouvement où je dois trouver une place au moment où mon monde à moi s'est arrêté. D'abord,

je me rends compte que ma concentration n'est pas aisée. J'ai beau vouloir travailler assidûment, mais cela ne dépend apparemment plus de ma seule volonté. À presque 14 ans, je dois marcher, parler, m'habiller, agir, bref me comporter comme les autres, c'est-à-dire, les garçons en pleine crise d'adolescence, essayant maladroitement de s'affirmer dans la société, apprenant à boire, séchant les cours, sortant sans permission et s'en vanter. Parfois j'en fais même trop à force de vouloir dissimuler tout signe de tristesse, de chagrin, d'amertume qui viendrait à me trahir. L'un des problèmes graves avec les masques sociaux, c'est que les personnes qui les portent ne se rendent pas compte que ces masques existent et qu'elles les portent. Elles ne parviennent pas à faire la différence entre ce qu'elles font apparaître et leur vraie personnalité. Je faisais tout pour me conformer à l'image que je présentais face aux autres, au point où j'arrivais parfois à me convaincre, inconsciemment je le pense, que j'étais ainsi. Pourtant, ce que j'étais, ce que je ressentais, ce que je traversais n'avait rien à voir avec ce que je faisais apparaître. Je vais essayer de décrire tant bien que mal ce que je ressentais réellement dans les lignes qui suivent.

D'abord, la solitude. Martin Gray disait, dans *Le livre de la vie*, que « l'homme peut être seul au milieu des autres ». Je ne vois aucune meilleure façon de décrire ce que je traverse pendant mes premières années à l'école au lendemain du génocide. Au milieu des autres je suis et je me sens seul, quoique toujours entouré de gens, la journée comme le soir. En classe, au dortoir, au réfectoire, aux terrains de jeux, pendant les sorties, je suis toujours avec les autres. Ensemble on étudie, on discute, on joue, on rit, on mange,

on dort, et pourtant je suis et je me sens toujours seul. Je m'efforce de paraître le garçon le plus cool et sociable possible, parfois j'en fais trop, mais la réalité est toujours là, « la solitude me connaît par mon propre nom », comme chantait le groupe Westlife. Martin Gray poursuit en disant que « celui qui est ouvert au monde, celui qui sait demeurer fraternel, celui qui est solidaire des autres, celui-là, même solitaire, n'est jamais seul ». Malheureusement, je ne connais pas cet illustre personnage à cette époque, je n'ai lu aucun de ses livres, pire encore, les circonstances, le contexte, et mon âge ne me permettent pas de réaliser ce que je traverse ou encore de penser à une solution. La partie "...s'ouvrir aux autres..." est bien loin de figurer sur la liste des choses que je dois faire dans l'immédiat. Comment m'ouvrir ? À qui m'ouvrir ? Pourquoi donc ? Qui pour me comprendre ? Qui pour mériter ma confiance au point de me laisser aller en confidences ? Elles sont trop intimes, ces confidences. Mes questions, mes doutes, mes peurs, et ce défi scolaire à relever chaque matin, ne fût-ce que pour ma mère, je ne m'en sens parfois pas la force. Pourtant, je sais trop bien qu'il n'y a pas de Simon de Cyrène dans les alentours pour m'aider à porter cette croix. J'avance de plus en plus difficilement en raison du poids en moi et sur moi. Je sens parfois que mes genoux se plient et que je vais tomber. Non. Non, me dis-je. Je sais à quel point il serait encore plus difficile de me relever. Il m'en coûterait sans doute bien plus que de rester debout.

Autour de ma personne intérieure, je fais le vide. Personne ne doit l'approcher. Surtout pas les personnes âgées. Ce sont elles qui ont tout provoqué avec une méchanceté inégalée ! Ce sont elles et elles seules, nos bourreaux. Assoiffés de sang même des plus petits que

moi. Ils m'en veulent de je ne sais quoi. Je suis en mode "auto-défense". Quasi isolé, montant ma propre garde de moi-même. Je suis à la fois mon garde du corps et d'esprit. Peut-être qu'il existe dans mon cœur des sièges vides dont les tenants ne peuvent pas être remplacés ou qui ne sont pas encore prêts à accueillir d'autres personnes, peut-être que je me dis au fond de moi-même que personne ne serait en mesure de m'écouter ou de comprendre, peut-être que je crains d'exposer ma vulnérabilité et d'apparaître comme une victime qui veut attirer la compassion et la pitié des autres. Toute cette confusion ne fait que multiplier les cadenas sur les portes de mon cœur. Côté famille, l'ouverture n'est pas aussi facile. Avant et pendant le Génocide, ma mère et moi avions une relation profonde et une communication excellente et fluide. Je lui disais presque tout, même si je lui cachais certaines pensées, comportements et actions liées aux expériences en rapport avec les changements qui s'opèrent en moi, ce qui est normal pour tout garçon de mon âge. Je lui demandais presque tout, elle m'écoutait, expliquait, m'orientait, me rassurait. Et voilà que celle qui me connaissait et me comprenait plus que tout le monde n'est plus là, au moment où j'ai le plus besoin d'elle. Contrairement à certains rescapés, bien que je sois le seul survivant de ma famille immédiate, j'ai de la chance de rester avec des membres de ma famille élargie, dont ma grand-mère, mes tantes, mes oncles, mes cousins et cousines qui sont attentionnés et pleins d'amour. Ma grand-mère me considère désormais comme son fils et fait tout pour que je ne manque de rien, surtout côté matériel. Ma tante maternelle et son mari, un nouveau couple, m'accueillent dans leur maison et je deviens leur premier fils ; elle s'inquiète pour moi, je le vois, jusqu'à ce qu'un jour elle me donne un cahier vierge

et me demande d'écrire tout ce qui ne va pas. Avec mes cousins, l'harmonie est totale, surtout qu'on a grandi ensemble. Malgré cette atmosphère familiale qui, en temps normal, devait être chaleureuse, je me sens quelquefois seul.

Parfois, je me retrouve dans des situations où les gens qui étaient ensemble pendant le Génocide se rappellent les uns aux autres, certains épisodes et incidents qu'ils ont vécus. De telles situations me font étant donné que toutes les personnes avec lesquelles j'ai été pendant le Génocide ont été tuées. Je préfère ne rien dire ou changer carrément de sujet. Ce sentiment de solitude commencera à se dissiper quelques années plus tard, après que j'ai adopté une approche plus positive de la vie, notamment grâce à la prière, aux valeurs que j'ai héritées de ma famille, aux différents livres et à une réflexion profonde sur la manière dont j'ai survécu et pourquoi. En plus de la solitude, j'avais développé un sentiment d'apathie et de détachement émotionnel. La question « à quoi bon ? » que l'on entend souvent de la bouche des personnes qui ont perdu goût aux choses de la vie, à la suite des événements qui ont emporté des êtres qui leur étaient chers, notamment les rescapés du génocide, est l'expression parfaite du sentiment que je porte en moi au lendemain de " ma fin du monde". Si je n'ai jamais prononcé cette phrase, mon comportement et la façon dont je mène ma vie au quotidien en disent assez long.

À titre d'exemple, la réussite à l'école avait été chose facile pour moi tout au long du cycle primaire. En classe je m'asseyais toujours devant, je répondais avec assurance et confiance et j'attendais toujours impatiemment le jour de la proclamation,

sachant que je serais parmi les premiers et que ma mère serait là pour recevoir mon bulletin que je lui remettrais immédiatement avec beaucoup de fierté. Son regard et son sourire faisant apparaître cette belle fierté d'une mère vis-à-vis de son fils était ma plus grande motivation. Je n'étais pas encore en mesure de faire le lien entre ma réussite scolaire et mon avenir. Tout ce qui m'importait, c'était de plaire à ma famille et de la rendre fière, plus particulièrement ma mère. Maintenant qu'un ouragan diabolique avait emporté le centre de ma motivation, je devenais comme un bateau au milieu de l'océan dont le moteur s'arrête net. Je flotte, de temps en temps j'avance dans la direction du vent, mais sans destination précise. J'éprouve un sentiment de vide que je ne peux ni décrire ni expliquer. Plus de motivation, plus d'envie de travailler avec ardeur à l'école, je commence à sécher les cours sans aucune raison valable, je commence à échouer cours après cours, nos éducateurs ne comprennent pas, surtout que certains d'entre eux me connaissaient auparavant, la famille ne comprend pas, moi-même je comprendrai plus tard. Il est des attachements qui sont tellement solides et profonds que lorsqu'une séparation brusque survient, elle laisse derrière un vide très difficile, voire impossible à combler et des dommages quasi irréparables. L'attachement parent-enfant, notamment entre une mère et son fils en fait partie. Pour mon cas, la séparation fut non seulement brusque, mais aussi cruelle et extrêmement douloureuse, avec pour impact, entre autres, la déconnexion émotionnelle. Je n'éprouve plus et ne parviens plus à exprimer certaines émotions, notamment la joie et l'empathie. Est-ce par peur de m'attacher encore ? Est-ce l'un des moyens de faire face à ma douleur ?

Est-ce que ces émotions n'existent plus ? Pour l'instant, je n'en sais rien et de toute évidence, j'ai du mal à me connecter aux autres.

J'ai du mal à m'ouvrir aux autres, j'ai du mal à nouer et à entretenir des relations avec les autres, je sens que je perds le contact avec les autres, j'évite des personnes qui veulent réellement me connaître ou qui font preuve d'empathie envers moi. J'ai une perte apparente d'intérêt pour les activités que j'aimais avant, notamment les études et la prière. Certains événements qui en temps normal donnent chaud au cœur ou devraient faire pleurer ne me font presque rien. Parfois, face à des nouvelles qui devraient déclencher des réponses émotionnelles, notamment la mort d'une personne que l'on connaît bien, je me sens dans un état d'indifférence inquiétant. Il en est de même pour certains événements joyeux. Côté amour, je ne saurais décrire exactement ce que je ressens. J'éprouve un sentiment d'appréciation, de reconnaissance et d'appartenance vis-à-vis de ma famille, notamment ma grand-mère, mes tantes, mes oncles, mes cousins, je me sens poussé et prêt à tout faire pour eux, je veux être là pour eux avec eux, mais ce sentiment d'attachement que j'éprouvais avant n'existe plus.

À l'école, si je passe mon temps avec d'autres, je n'ai pas encore réussi à me faire des amis proches auxquels je peux m'ouvrir. La plupart de mes camarades de classe ont un ami ou des amis proches, moi pas. Je garde mon masque, je suis avec tout le monde, parfois je manifeste certaines émotions à l'extérieur pour paraître comme les autres, mais le vide est là et la déconnexion est réelle. Au nombre de ces sentiments que j'essaie à tout prix de masquer, s'ajoute la peur. Un dimanche après-midi calme et ensoleillé, je marche tout seul au milieu de la rue, non loin de mon école. Tout d'un coup j'aperçois un homme devant moi, torse nu, machette à

la main, qui sans aucun doute sort de ses travaux champêtres. La vue de la machette et le visage de cette personne me ramènent des mois en arrière, au moment de l'horreur. Au lieu de le considérer comme un citoyen lambda qui sort de son champ, je le vois comme un éventuel tueur que je dois fuir le plus rapidement possible. La peur m'envahit, je ne sais plus que faire. On est au milieu d'une rue en pente, il monte et je descends.

Si je retourne en arrière, je ne serai pas en mesure de courir rapidement à la montée donc, je risque de me faire rattraper. Je dois trouver une solution en quelques millisecondes. Je décide de marcher tout droit, calmement vers lui et de courir rapidement, dès que je serai près de lui pour le dépasser avant qu'il ne puisse m'attraper ou que je ne reçoive un coup de machette sur la tête ou sur n'importe quelle autre partie de mon corps. Un plan que j'exécute à la lettre. Je descends calmement et une fois près de lui, je cours rapidement en gardant une grande distance à sa gauche. Je continue pendant au moins deux minutes sans me retourner, jusqu'à ce que je réalise que rien ne s'est passé. Je me retourne, je le vois au même endroit, me regardant avec étonnement. Visiblement, il ne comprend rien de ce qui vient de se passer. Il poursuit ensuite sa route, je poursuis la mienne. Je n'en parle à personne, la vie continue. Des situations comme celle-là ne feront que se multiplier au cours des mois, voire des années qui suivront. La vue d'objets d'usage quotidien comme le couteau, la machette, le sifflet réactive en moi le souvenir des différentes formes de violences dont j'ai été témoin. Le sifflet, par exemple, est un objet ordinaire, utilisé au quotidien lors des matchs ou de différents types de rassemblements. Cet objet, banal pour les autres, me

donne parfois des frissons vu le rôle qu'il a joué pendant le génocide. Comme s'ils s'étaient tous passé le mot, les miliciens interahamwe traquaient les Tutsis à coups de sifflet partout dans le pays. Le son et le bruit de ces coups de sifflet, les cris des tueurs, les pleurs, certaines chansons, toutes ces choses que j'ai entendues pendant les mois de l'enfer sont restées au fond de ma mémoire subconsciente et les peurs qu'elles ont créées en moi sont souvent réactivées par des événements tellement simples que je n'oserais en parler à personne. Un simple coup de sifflet lors d'un match de foot ou lors d'un rassemblement de scouts, et mon cœur s'emballe. Pour dissimuler ce que je ressens à cet instant, je me mets à crier, chanter, danser ou sauter comme les autres, jusqu'à ce que ce sentiment de peur parte tout seul.

Lorsqu'une équipe marque un but lors d'un match et que tout le monde se met à crier, lorsqu'il est l'heure d'aller en classe et que tout le monde se met à courir en se bousculant par peur d'être punis pour le retard, lorsqu'une personne se blesse et que je vois du sang, lorsqu'un objet tombe par terre et fait beaucoup de bruits, j'éprouve toujours un fort sentiment de peur qui n'a rien à voir avec ces événements et situations vécus au quotidien. Je fournis tous les efforts possibles pour dissimuler cette peur intense, j'ajuste mon masque et fais tout pour être comme tout le monde. Je le fais instinctivement. Je ne suis pas en mesure de faire le lien avec l'horreur que j'ai vécue. Pourquoi ? Je n'en sais rien. Peut-être que je n'en réalise pas encore l'importance, peut-être que je n'en ai pas encore la capacité, vu mon âge. Des accès de peur continueront de s'emparer de moi sans crier gare. Je crains que ce passé ne passe pas et qu'à tout moment, nous soyons pris de cours.

Que le spectre de la mort qui rôde encore ne se cache que pour mieux rebondir et nous achever. Et si nous n'étions pas à l'abri comme nous pensons l'être ? Et si quelque chose se tramait à notre insu ? Sinon, pourquoi ressentir une telle pesanteur et tant de peur ? Je n'ai personne à qui en parler. Tout ce tourment est mon secret, précieusement gardé en moi. Je ne laisse rien paraître, mais je vis une véritable nuit de l'âme. Parfois, j'arrive à me reprendre, d'autres fois, c'est hélas plus fort que moi ! En moi, le combat pour tenir debout se fait de plus en plus rude. La douleur prend des proportions plus grandes, parce que je ne peux pas exprimer ce qui me ronge. Je ne vois pas à qui en parler. Chacune, chacun a ses soucis. Les conséquences de l'hécatombe sont d'une telle force qu'en parler devient quasi impossible.

Nous avons tous expérimenté et expérimentons souvent des moments de peur. Un bruit dans le noir, un animal menaçant, un accident de voiture auquel évité de justesse, de fortes turbulences dans l'avion, un film d'horreur, la liste est bien longue. La peur est un sentiment normal et fondamental qu'éprouve l'être humain au même titre que la joie, le plaisir, la colère, etc. Il s'agit d'une émotion normale, essentielle à la survie, qui se dissipe une fois que le danger n'est plus. Toutefois, comme l'indique un médecin à la New York-Presbyterian Hospital dans son article sur le Trouble de stress post-traumatique, lorsque des événements terribles se produisent, la plupart des personnes sont touchées de façon durable. Ce que l'on vient de traverser n'est pas un simple événement de danger de courte durée. Il s'agit de l'une des pires horreurs que le monde ait connues au cours du 20^e siècle. Avant 1994, toutes les familles tutsies vivent déjà dans la peur au

quotidien à cause des menaces, des attaques, des injures, des arrestations, des tortures dont elles étaient victimes depuis 1959. Cette peur, les parents la transmettent bien sûr aux enfants, surtout in utero. Les enfants absorbent les souffrances de leurs parents. Même en grandissant, ils continuent de très bien lire le langage corporel des adultes même quand ils feignent que tout va bien. Notre enfance était déjà imprégnée de peur de façon continue durant les mois qui ont précédé le génocide. Cette peur, qui en temps normal est censée être passagère et de courte durée, commençait déjà à être permanente, du moins pour ce qui me concerne. Puis vint l'horreur ! L'indescriptible, l'innommable ! Cette période si sombre de notre histoire où l'enfer se déchaîna sur notre pays. Dès le premier jour du génocide, jusqu'au jour où je fus retrouvé par les soldats du FPR en passant par tous les événements que j'ai décrits précédemment, j'ai vivoté (c'est par manque d'un autre mot que j'utilise ce verbe) dans une peur terrible à cause de tout ce dont j'ai été témoin au quotidien. La mort de trop de personnes, des Tutsi essentiellement, les pleurs des victimes, la barbarie, les cris des tueurs, le sang partout, les bruits assourdissants des armes à feu, des grenades et des bombardements. Plus encore, le fait de savoir pertinemment que les chances de survie n'existent quasiment pas. Cette émotion de peur terrifiante que j'ai portée en moi pendant des mois a pris le temps de s'installer dans mon système nerveux, et les conséquences ne tarderont pas à se manifester au lendemain du génocide. Sans aucune raison apparente, je me sens souvent inquiet, anxieux, angoissé, et des émotions finiront par déclencher quelques symptômes physiques des années plus tard. Pour le moment je fais de mon mieux pour cacher mes peurs, angoisses et

anxiétés, j'ajuste mon masque, sur lequel il est écrit « TOUT VA BIEN » et la survie continue.

Un autre sentiment dont je commence à être victime sans le savoir est l'amertume. Selon le Dictionnaire Psychomedia, l'amertume est une émotion négative, liée à un sentiment d'injustice, dont la colère et le ressentiment sont des composantes importantes. À la différence du regret, qui se rapproche davantage du blâme envers soi-même, l'amertume est associée à un blâme envers autrui ou autre chose. Le Dictionnaire le Petit Larousse, quant à lui, définit l'amertume comme un ressentiment mêlé de tristesse et de déception. Ces définitions proposées par les deux dictionnaires décrivent parfaitement l'état dans lequel je suis pendant cette période. Je suis triste à cause de tout ce que j'ai vécu et perdu, mais aussi profondément déçu par tous ceux en quoi et en qui j'ai cru. Je suis déçu par les personnes que je connais et croyais proches de ma famille. Je suis déçu par la société, je me sens déçu par l'Église, je me sens déçu par les adultes, par l'humanité en général. Cette déception crée en moi un sentiment d'amertume qui conduira petit à petit à un manque d'intérêt et de respect envers ces différentes entités. Je me rends à l'église un dimanche, j'arrive tôt pour me trouver une place où m'asseoir en attendant que la messe commence. Quelques instants plus tard, l'église est déjà remplie. Plus de places, alors que les gens viennent encore. Derrière moi, j'aperçois, debout à la recherche d'une place, une personne, un homme, qui doit être dans la cinquantaine. Quelques mois auparavant, c'est-à-dire avant le génocide, je me serais levé rapidement et lui aurais cédé ma place. C'est ce qu'on m'a appris. Le respect des adultes, j'y crois. Les adultes représentent pour moi

la sagesse, la connaissance, l'expérience, la force et la protection. Mais maintenant, tout a changé ! Je viens d'être victime et témoin de la barbarie, d'une méchanceté sans nom ! La cruauté venue tout droit des tréfonds de l'enfer, l'indifférence généralisée, l'abandon total à soi-même, sont le fait de ces mêmes adultes. Comme le dit Martin Gray, j'ai vu des animaux à visages d'hommes et de femmes, et c'étaient tous des adultes, à l'exception de quelques enfants qui de temps en temps pouvaient traîner avec eux.

Mes pensées me disent qu'il est hors de question que je cède ma place à cet homme qui appartient à la catégorie des adultes et de surcroît, appartient visiblement à l'ethnie Hutu. Pourtant, j'ai conscience d'être dans la Maison de Dieu, en ce moment précis. Je me dis que les adultes ont trahi ma confiance et mon respect. Dorénavant, je ne les accorderai qu'à ceux qui l'ont mérité, quand bien même il ne s'agirait que d'enfants. L'amertume s'installe petit à petit et je ne réalise pas qu'elle risque de détruire les semences des valeurs que j'ai héritées de ma famille. Je réfléchis toujours sur les atrocités dont nous avons été victimes et dont j'ai été témoin, malgré moi. Je sais qu'il ne s'agit pas d'un accident, je sais que tout a été bien planifié et préparé. J'ai tout vu de mes propres yeux. Des personnes innocentes, traquées et tuées de manière pire que des bêtes. Même les bêtes ne devraient pas être traitées ainsi. Elles font partie du vivant ! Des tueurs assoiffés de sang et tuant sans pitié, de la manière la plus insoutenable qui soit. Ils ont montré à mes yeux d'enfant ce que jamais, ils n'auraient dû voir ! Ni ceux d'un adulte. Ni ceux de quel qu'être vivant qui soit. Toutes ces pensées, toutes ces images, ne font qu'exacerber en moi un sentiment d'amertume. J'en veux aux tueurs qui ont massacré les

miens, j'en veux à leurs familles qui n'ont rien fait pour les en dissuader, j'en veux aux familles hutues qui n'ont pas essayé de cacher quelques personnes, ne fût-ce que des enfants, j'en veux à la communauté internationale qui nous a abandonnés à la merci de ces diables déchaînés. Et que dire des planificateurs et de leurs alliés de pays dits " développés ", au courant de ce qui se tramait et apportant leur soutien direct ou indirect ? Qu'en penser ? Qu'en comprendre ?

Que ce monde est dirigé par l'empire du mal absolu ? Pour quelles raisons des citoyens pour la plupart des paysans d'un petit pays, difficile à repérer sur la mappemonde ont-ils été l'objet d'un tel plan macabre ? Qui en jugera les auteurs ? Qui nous rendra justice ? Heureusement ou malheureusement, rien de ce que je ressens n'est visible à l'extérieur. Je suis devenu expert en matière de port du masque social. À en juger par la façon dont je mène ma vie au quotidien, on dirait que tout va bien. En dépit de cet état dans lequel je me trouve au lendemain du génocide, je décide de m'appliquer autant que je peux, notamment pour ne pas perdre l'héritage de ma mère et pour rendre ma famille fière de moi. Mon esprit ne m'obéit pas comme il devrait, mais je lutte. Je ne me laisse pourtant pas démotiver. Mon travail à l'école et ma réussite ne sont pas négociables. J'en suis très étonné ! C'est un impératif ! Les difficultés de concentration ne l'entendent pas ainsi. Elles persistent malgré mes efforts et toute ma volonté. Quelque chose a été cassé en moi, malgré moi. Gratuitement. Sans que je n'y sois pour quoi que ce soit.

Mes efforts pour ne pas sombrer font que je rentre rarement en relation avec autrui, avant de vite revenir à moi, comme pour que

rien ne s'échappe de moi-même. Tant pis pour les autres ! Je me dois fidélité et protection. L'état d'éveil est quasi permanent. Je vis sur le qui-vive et continue en même temps le combat du "ne rien laisser paraître". Au contraire, faire bonne figure pour ne susciter aucune interrogation autour de moi. Et dans le meilleur des cas, essayer de réussir mes épreuves scolaires, car, les échecs que j'ai accumulés pendant les deux premières années sont inacceptables. Je dois donc réussir. Voilà mon unique but, malgré cette concentration qui me fait faux bond. Peu à peu, des témoignages me parviennent à l'école. J'en entends de mes camarades qui, eux, osent ouvrir la bouche pour raconter. Leurs récits glaçants me viennent comme un secours qui me dit : tu n'es pas le seul. Tu n'es plus si seul. Tel, puis tel autre, ont vécu à leur manière l'innommable. Ils ont aussi perdu les leurs dans des circonstances macabres ! Leurs récits diffèrent les uns des autres, mais ont tous en commun ce drame gigantesque qui nous a à jamais meurtris. Alors, je me méfie moins sans tout de même oser raconter à mon tour. La garde reste montée. Ma protection se veut sans faille. Je ne me raconte donc pas. Je suis prompt à écouter, mais pas à m'exprimer. Désormais, je consens plus aisément à m'approcher de mes camarades, mais d'eux seuls.

Pas question de m'ouvrir aux personnes âgées dont nous sommes les victimes. Même des personnes dites "consacrées au Christ". Certaines d'entre elles ont osé commettre l'irréparable ! Nos modèles, nos références, du haut de leurs titres de Princes de l'Église ont du sang sur les mains. Notre sang à nous, leurs fidèles, leurs brebis. Ce ne sont plus que des brebis qui se sont égarées, mais bien... certains pasteurs ! Des pasteurs de l'Église,

contrairement à leur modèle et Maître Suprême, le Christ, n'ont pas su donner la vie, mais ...l'ont ôtée ! Pas une, ni deux, ni trois. Mais des dizaines, complices du Mal absolu ! Je me demande : où sommes-nous donc ? Sur quelle galaxie ? Dans quel mauvais film ? Par quel adjectif dit-on l'innommable ? Par quel superlatif ? Des récits qui me parviennent pareils à celui dont je serais le probable conteur si je parlais, je ne sais qu'en penser. Je suis perdu ! Cet état d'esprit me fait oublier que certains de ces pasteurs au service du Seigneur ont tout fait pour protéger les brebis qui avaient pris refuge chez eux, certains allant même jusqu'à y perdre la vie. C'est le cas de l'Abbé Bosco Munyaneza, Curé de la paroisse de Mukarange qui dira aux tueurs qui lui demandaient de se séparer des Tutsis : « Je suis un pasteur au milieu de brebis ; si vous voulez me sauver, sauvez-moi avec eux ; si vous voulez les tuer, tuez-moi avec eux », selon les survivants. Beaucoup de prêtres, religieux et pasteurs ont également été assassinés pendant le génocide.

Déboussolé au point de ne plus retrouver le chemin qui mène à Christ malgré le fait que je vais à la messe presque tous les jours. Ce chemin, ni ma tête, ni mon cœur ne le retrouvent. Sans le vouloir, je m'éloigne de Maman, la fervente chrétienne jusqu'à son dernier souffle. Parfois, j'ai envie de demander à Dieu, comment Il a fait pour ne pas compter Maman, sa petite fille et les autres membres de ma famille parmi les survivants, malgré sa dévotion totale. Sa foi, éprouvée dans un moment où elle bénit Son Saint Nom, au point d'implorer Sa Miséricorde alors que tout autre être humain normalement constitué aurait maudit ses bourreaux, n'est toujours pas suffisante pour la faire échapper de ce trou béant où elle est jetée vivante ? J'ai beau vouloir comprendre, je n'y

comprends rien et n'ai plus aucun espoir. Alors à quoi aurait servi sa vie de dévote ? Pas que la sienne, mais celle de toute la famille Gatare. Peut-on périr de la sorte lorsqu'on est si lié à Lui, notre Dieu ? Oui, à ce que je vois... Alors, à quoi bon ? Mais en même temps, cette réponse me vient à l'esprit ; sans aucun doute Dieu était présent avec elle, avec eux jusqu'au bout, car, par la force humaine seule ma mère n'aurait pas pu faire ce qu'elle a fait. Comment fait Maman pour implorer le Pardon de Dieu pour les démons qui vont découper sa fille, sa sœur et les enfants de celle-ci sous ses yeux avant de lui ôter la vie à elle, à son tour ? Qui pour m'expliquer cela ? Les interrogations sans réponse sur les atrocités commises sont extrêmement violentes ! Cela me paraît sans issue ! Je tombe dans un trou sans fond ! Vite sortir de ce tourbillon qui s'accélère avant que je ne perde le contrôle. J'ai peur de ne pas y arriver. Il n'y a plus de vie, depuis bien longtemps, maintenant. C'est la survie qui se joue. Tant bien que mal. Tous les matins, ce qui reste de moi est en classe à faire comme mes copains. Qui dit qu'eux ne font pas comme moi ?

Nous tenons ! Pour combien de temps encore avant de sombrer dans la folie ? Y en a-t-il encore un peu dans la réserve ? Jusqu'à quand ? Stop ! Je m'intime l'ordre de sortir de ce tourbillon avant de perdre définitivement la raison. Je dois garder la tête hors de l'eau. Je dois sauver la face. Nos études se font dans un Petit Séminaire et il est tout à fait dans l'ordre des choses, de mettre un accent particulier sur la vie spirituelle. Oui, pour apprendre Dieu ! Sa Personne est le centre même de notre apprentissage, de notre éducation. Quelle coïncidence avec cette survie qui sans le vouloir, commence à remettre en question Dieu ! Je ne ressens plus la

même envie de Le prier et moins encore d'aller à la messe. Contre mon gré, pourtant, et peut-être contre celui des autres avec lesquels nous sommes en cours, l'Esprit de Dieu plane tout de même dans l'école que ma mère a voulue pour moi, à l'instar d'autres parents pour leurs enfants. On dit que l'éducation y est bien meilleure que dans d'autres types d'écoles. Une bonne part des élèves devrait évoluer vers les ordres religieux. Moi, si cela avait toujours été mon rêve, aujourd'hui, il en est autrement ! Est-ce à cause de la déception née du fait de voir ou d'entendre ce que certains de celles et ceux qui constituaient ces fameux ordres ont fait ou pas fait, alors que leur voix aurait pu sauver nos vies ? (Ils n'ont pas tous été lâches, fort heureusement ! Il y en a bien qui ont été plus qu'héroïques ! De vrais martyrs du Christ !), ou simplement à cause des changements et réalités liés à ma vie personnelle.

Pour le moment je ne saurai pas dire, mais une chose est sûre, je ne ressens plus cette envie comme avant. L'humanité a toujours eu un respect quasi indiscutable pour les femmes et les hommes consacrés au Christ. Ce sont ses représentants sur terre. Ils et elles lui donnent leur propre vie au moment de leur consécration et Lui jurent fidélité solennellement de manière irréversible ! Ils et elles défendent la vie à tout prix et se donnent en martyrs lorsque leur serment est remis en jeu par une situation exceptionnellement grave. Entre frères et sœurs croyants et chrétiens de surcroît, la loi de l'amour est celle sur laquelle se base cette foi. Sur base de quelle idéologie, totalement contraire à celle du Christ, certains de ces consacrés ont-ils pris part à l'irréparable ? Quelle folie a-t-elle permis un tel aveuglement ? Qui sait ? Qui peut fournir une piste

de réflexion, à défaut d'oser une explication rationnelle ? En attendant, je vais souvent à la messe parce que tout le monde doit y aller et parce que quelque chose en moi, certainement les semences jetées en moi par ma mère et les autres membres de ma famille, me pousse à y aller, mais je ne sais plus prier comme avant. Pourquoi ? Comment ? Combien de temps ? Jusqu'où ? Que reste-t-il quand il n'y a plus d'avenir ? C'était donc cela l'apocalypse ? Est-ce la fin des temps ? Mon quotidien est un gros point d'interrogation.

Telle fut ma vie au cours des années qui suivirent le génocide. Une vie caractérisée par le port du masque social cachant la solitude, la peur, la souffrance, le questionnement incessant face à mon passé et mon destin, la déception, le manque d'empathie, l'amertume, le détachement émotionnel, l'angoisse, le stress, l'anxiété, l'incertitude, pour ne citer que ceux-là, que je garde en mon for intérieur et qui me rongent et m'empêchent de nourrir en moi l'espoir d'un meilleur à venir.

L'espérance ne déçoit pas

La pensée se retourne vers le bien : héritage maternel, figures de justes, et ces refusants qui prouvent la possibilité de la bonté humaine.

Fort heureusement, une brèche oh combien inattendue, ne tardera pas à s'ouvrir ! Mystérieusement ! Dieu seul sait comment, mon petit cœur longtemps fermé commence à s'ouvrir peu à peu, comme des volets que l'on tire pour laisser entrer quelques rayons de soleil. J'en suis le premier étonné, lorsque la parole de vie me parle. Je ne m'en croyais plus capable. Je ne puis m'expliquer ce

qui s'est passé ni quand, mais quelque chose que je n'avais plus ressenti et que je ne croyais plus possible au point même de ne plus m'en soucier se produit. Je ne sais pas encore nommer ce sentiment. J'assiste, de plus en plus étonné, à ma propre renaissance, mais toujours sans savoir exactement ce qui s'est passé. Personne n'avait eu de moi cette confiance du désert spirituel qui s'était développé en moi. Je n'ai rien fait de ce constat. J'observais juste ce changement en moi en n'y touchant pas. Ni pour, ni contre. Je ne décide de rien. Je laisse être et j'observe.

Martin Gray disait dans son livre, *Le Livre de la vie*, « la pensée peut être un germe de vie ou de mort. Elle doit être un germe de vie. Il faut se battre avec soi, pousser au-dehors ces pensées noires qui envahissent l'esprit comme un brouillard tenace ». Moi aussi, je devais sortir de ce brouillard tenace. Jusque-là, mes pensées et mes interrogations avaient tourné essentiellement autour de l'horreur dont nous avons été victimes et témoins. D'innombrables atrocités infligées aux nôtres, de la souffrance qu'ils ont subie, bref autour de toutes les mauvaises choses qu'on a traversées et de toutes les choses horribles qui pourraient m'arriver à l'avenir, avec toute la peur, l'inquiétude et l'anxiété qui vont avec. Cette fois-ci, sans fournir beaucoup d'efforts, je commence, curieusement, mais fort heureusement, à avoir des pensées et des interrogations axées sur le bien. Au lieu de passer beaucoup de temps à réfléchir sur les atrocités que les tueurs ont fait subir à ma mère, aux membres de ma famille et autres victimes du génocide ; je commence à m'attarder de plus en plus sur la manière dont elle a vécu sa vie, sur ses actions caritatives, sur son dévouement envers les plus démunis, sur l'atmosphère qui régnait dans notre

famille et surtout sur son comportement pendant les dernières minutes de sa vie, plus particulièrement, ce pardon qu'elle a accordé à ses tueurs avant sa mort. Je pense aussi aux paroles qu'elle ne cessait de répéter : aimer tout le monde sans aucune distinction et sans rien attendre en retour, aider tout le monde, surtout les personnes en difficulté, obéir à Dieu, savoir que Dieu nous aime et est toujours avec nous et parmi nous, même dans les moments difficiles, savoir que les épreuves existent, mais qu'elles sont temporaires. Autant de paroles pleines d'amour, de bons conseils et de bonté. Ces pensées me donnent chaud au cœur et je ne les fuis pas comme celles qui me détruisaient. Je comprendrai plus tard que ce choix d'orienter mes pensées de la sorte a joué un rôle capital dans ma renaissance. Il m'arrive aussi très souvent de penser à la manière dont j'ai survécu, et la personne qui revient souvent dans mes pensées en plus de ma mère, de Tonton Ernest et l'équipe de soldats qui était avec lui, est Nsengimana. Celui qui, poussé entre autres par la compassion, a pris le risque, non seulement de me garder avec lui, mais aussi de me défendre sachant tout le danger auquel il s'exposait. Sur la base de ce qu'il a fait pour moi, il ferait partie de ces personnes appelées « les justes ». Pour citer Sémelin dans son livre « la résistance aux génocides », « Quand la haine et la peur gagnent un pays, que la guerre et le massacre se propagent comme la peste, il en est pourtant toujours quelques-uns, quelques hommes et quelques femmes, qui ne se joignent pas à la meute. Sans mot dire, ils se tiennent de côté. Dans le secret et le risque, ils veulent aider plus que dénoncer, protéger plus que détruire. » C'est ce qu'a fait Nsengimana, pour moi. J'ai des pensées de reconnaissance et d'admiration pour son courage, sa bravoure et sa bonté envers moi.

Je réalise également, grâce aux témoignages et aux différents écrits que chaque partie du pays, et du monde (partout où des actes de génocide, de guerre et de massacres de masses ont eu lieu) a connu de telles personnes. Certains ayant sauvé des centaines, voire des milliers de personnes d'une mort quasi inévitable. Les choix et actes de ces personnes dont le caractère commun est avant tout la perception d'une commune humanité réunissant tous les membres de notre espèce, comme le dit Jacques Lecomte dans son livre *La Bonté humaine*, ont fait que je commence à remettre en question ma déception envers l'être humain. Je pensais souvent aussi à l'acte de John qui avait refusé de faire du mal et choisi d'utiliser le côté plat de la machette par peur d'être considéré comme un lâche ou un traître. Je me suis une fois de plus rendu compte, grâce aux témoignages entendus et à la lecture, que le monde avait connu beaucoup de John pendant les génocides et les guerres. Certains auteurs comme Philippe Breton ou Jacques Lecomte appellent ces personnes « des refusants ». Il s'agit, selon ces auteurs, des personnes qui participent au système meurtrier, soit par obéissance aux autorités ou par peur d'être considérés comme des traîtres, mais qui, au moment où ils doivent tuer ne peuvent accomplir cet acte. Ces personnes seront toujours considérées par les tueurs comme des lâches et des faibles, et par les victimes comme des criminels parce qu'on les voyait dans les groupes des tueurs. On ne saura jamais pourquoi ils ont hésité ou refusé, mais il est fort probable que cela soit lié au fait qu'ils avaient encore du respect pour la vie humaine. Cette catégorie de personnes a également contribué au changement de la mauvaise perception que je commençais à développer vis-à-vis de l'être humain en général.

Une autre histoire qui m’a particulièrement touché pendant cette période et qui a contribué à la restauration de ma vie chrétienne est celle de l’Abbé Jean Bosco Munyaneza. Lui et son collègue, qui était aussi le petit frère de ma mère, l’Abbé Joseph Gatara étaient des modèles pour moi. Je voulais être comme eux lorsque je deviendrais grand. D’où mon rêve de devenir prêtre. Ils étaient jeunes, dynamiques, très sportifs, très proches des gens, pleins de vie et d’amour et très dévoués au service du Seigneur. L’harmonie qui existait entre les deux témoignait d’une fraternité et d’une amitié réelles, profondes et exceptionnelles. Jean Bosco était *Hutu*, Joseph était *Tutsi*, mais leurs identités humaine et spirituelle avaient pris le dessus dans ce pays déchiré par un esprit de division qui ne disait pas son nom. Au moment du génocide, des milliers de Tutsi ont afflué à la paroisse, comme partout ailleurs dans le pays, croyant qu’ils y seraient mieux protégés et que personne n’oserait les tuer dans les locaux de la Maison de Dieu. Les pauvres ne savaient pas encore que les démons qui avaient élu domicile dans les esprits des tueurs n’avaient de respect ni pour l’Église, ni pour Dieu, ni pour l’être humain. Jean Bosco et Joseph feront tout pendant les premiers jours pour prendre soin des réfugiés, notamment en leur offrant de quoi manger et du réconfort spirituel, et en organisant la résistance, car les attaques avaient déjà commencé. Malheureusement, ils ne pourront pas résister longtemps face aux grenades et aux différents types d’armes à feu des militaires et des gendarmes ainsi qu’au nombre très imposant de tueurs civils armés aussi de fusils, de gourdins et de machettes. Avant de procéder à l’assaut final et de commencer à massacrer tous les réfugiés, les tueurs demanderont à l’Abbé Jean Bosco de sortir, lui faisant savoir qu’il est libre de partir parce qu’il est Hutu. Ce dernier refusera de partir, précisant qu’il préfère mourir plutôt que d’abandonner les fidèles que le Seigneur lui a confiés, et il trouvera la mort au cours de ce massacre qui fut aussi

un carnage où périrent la plupart des réfugiés à la paroisse. Le témoignage de Gilbert, un rescapé de ce massacre, nous donne l'image de ce serviteur de Dieu exceptionnel qui resta fidèle à son Maître jusqu'au bout. « L'abbé Munyaneza a donné sa vie pour nous. Il a accepté de mourir pour nous alors qu'il avait tout loisir de nous tourner le dos pour garder la vie sauve.

Il nous a montré une force de cœur exceptionnelle. Il a tout fait pour nous sauver, mais en vain. Plus encore, il ne nous a pas laissés mourir seuls ; il nous a accompagnés jusque dans la mort. Nous prions à son intention et perpétons sa mémoire au même titre que celle de nos propres défunts». Des histoires similaires continuaient d'affluer. Celle de Thérèse Nyirabayovu, 67 ans, sage-femme du secteur Muhima qui arrive à protéger des amis et voisins Tutsi grâce à l'éminente place qu'elle occupe dans sa communauté ; celle de Frodouald Karuhije, maçon Hutu, qui cache et nourrit des habitants des communes de Nyamabuye, Ntongwe et Gitarama, durant plus d'un mois alors que la plupart d'entre eux lui sont inconnus ; ou encore celle de l'Abbé Baudouin Busunyu de la paroisse de Nkanka à Kamembe, Cyangugu, qui aide en secret des Tutsi au mépris des membres de sa famille et en particulier de son père, Michel Busunyu, chef de la milice Interahamwe, et du curé partisan lui aussi des génocidaires. Il offre aux réfugiés un secours pratique. Le célèbre écrivain et survivant du camp nazi d'Auschwitz, *Primo Levi*, disait que c'est à *Lorenzo Perrone* qu'il devait d'être en vie. En effet, Lorenzo, un ouvrier civil italien lui apportait un morceau de pain et le reste de sa ration quotidienne chaque jour, pendant six mois. Primo Levi souligne le fait que Lorenzo ne demandait rien et n'acceptait rien en échange, parce qu'il était bon et simple. Il indique que Lorenzo l'a constamment

rappelé par sa présence, par sa façon si simple et naturelle d'être bon, qu'il existait encore un monde juste, des choses et des êtres restés purs et intègres que ni la corruption ni la barbarie n'avaient contaminés. Des personnes demeurées étrangères à la haine et à la peur ; quelque chose d'indéfinissable, comme une lointaine possibilité de bonté, pour lesquels il valait la peine de survivre. À l'instar de Nelson Mandela qui disait que même aux pires moments de la prison, quand ses camarades et lui étaient à bout, il a toujours aperçu une lueur d'humanité chez un des gardiens, pendant une seconde peut-être, mais que cela suffisait à le rassurer et à lui permettre de continuer.

Les actes d'amour, de bravoure et de bonté dont j'ai été témoin ainsi que tous ces récits, m'ont empêché de sombrer. Ils m'ont remonté à la surface au moment où je risquais de me noyer dans cet océan de haine, d'amertume, d'angoisse, de découragement et de désespoir. J'ai réalisé, pour citer encore Mandela, que la bonté de l'homme est une flamme qu'on peut cacher, mais qu'on ne peut pas éteindre. C'est sans doute de là que, tel un phoenix, je renais de mes cendres. Un sentiment balbutiant d'amour pointe son nez, je ressens petit à petit le besoin d'être à l'écoute des autres et de leur apporter ma modeste assistance, lorsque le besoin se fait sentir.

Comment la vie peut-elle regermer après tout ce que j'ai vécu ? Ai-je droit de sourire à cette vie à laquelle ma petite sœur, Maman et les autres membres de ma famille, mes amis, nos voisins ont été si atrocement arrachés ? Peut-on survivre à cela et oser croire en une vie après ? Cela paraît tout à fait incompatible. Aucune logique ne saurait l'expliquer. Alors, qui est derrière tout cela ? Qui donc a

une réponse à ces questions ? Les miennes et toutes celles d'un pays exsangue, moribond. Qui ? Qui pour prédire l'avenir ? D'avenir, en aurons-nous ? C'est reparti pour un cycle d'interrogations, mais cette fois-ci avec moins d'intensité. Tout tourbillonne dans ma tête et bien souvent, mais pas pendant longtemps comme avant. Il y a maintenant le bouton STOP ! Je sais que c'est grâce à Dieu. Je lui dis : *Merci* avec beaucoup de reconnaissance. Qu'est-ce d'autre sinon une prière, déjà ? Pas celle que l'on dit après s'y être apprêté, mais celle qui jaillit de je ne sais où et semble se dire en nous sans que nous l'ayons préméditée. Désormais, elle jaillit du dedans de moi malgré les questions restées sans réponses. Elles n'ont pas fini de m'assaillir pour autant. La providence veut que lorsque je l'invoque, le manège ralentisse et finisse même par s'arrêter. Les pensées négatives dans ma tête baissent d'intensité, je n'en reviens pas. Je recours alors de plus en plus à Dieu et aux pensées plus positives et parfois, à mon grand étonnement s'en suit un état de quiétude.

Pendant les quelques années qui ont suivi le génocide perpétré contre les Tutsis, toute réflexion, conversation ou information, toute vie socio-politico-économique tournaient autour d'avril à juillet 1994. La réalité s'était figée sur 1994 pour tout notre pays. Dorénavant, il y aura un avant et un après 1994 au Rwanda et c'est parti pour très longtemps, nous en sommes conscients. Dans les rues, les maisons, les bâtiments publics, les transports en commun, les hôpitaux, les stades, les marchés, les écoles et où que vive âme humaine sur les vingt-six mille kilomètres carrés, l'hécatombe planait dans l'atmosphère. Ça sentait le soufre. L'air était très chargé. Dans ma tête, la bousculade continue, mais plus

avec acharnement, d'autant plus que des pensées plus positives envers la vie, envers les autres et envers Dieu commencent à trouver de la place dans cette bousculade. J'en arrive même à me raisonner en me disant : " (...) mon ami, tu dois fuir les mauvaises pensées qui t'assaillent et risquent de t'enfermer dans le piège de tristesse, de haine et d'incompréhension susceptibles de vite te conduire à la folie. Choisis plutôt celles axées sur le bien, l'amour, le courage, la bonté afin de mieux vivre pour soi et pour ceux et celles qui sont partis. (...). Tant pis si les interrogations sans réponses persistent. Moins je m'en occuperai, moins elles s'occuperont de moi. Plus j'entends les gens parler de ma famille et des valeurs qu'ils incarnaient, plus je me rends compte du rôle d'ambassadeur de cette famille que désormais, je dois aussi jouer. Leur nom, celui de ma famille restreinte, il n'y a plus que moi pour le porter. Tous les gens de ma génération sont identifiables en tant que "fils ou fille de ...". La charge des miens, je la porte en portant notre nom. Surtout celui de notre grand-père, connu pour son intégrité, sa piété, son amour, sa bonté, son humanisme et son professionnalisme, entre autres. Je me dis que leur mémoire dépend aussi de ma personne, de mon intégrité. Cet extrait tiré du livre de Martin Gray, *Le Livre de la vie*, fait mieux ressortir cette pensée : « Être fidèle à ceux qui sont morts, ce n'est pas s'enfermer dans la douleur. Il faut continuer de creuser son sillon, droit et profond. Comme ils l'auraient fait eux-mêmes. Comme on l'aurait fait avec eux, pour eux. Être fidèle à ceux qui sont morts, c'est vivre, comme ils auraient vécu, et les faire vivre avec nous, en transmettant leur visage, leur voix, leur message, aux autres. À un fils, à un frère ou à des inconnus, aux autres, quels qu'ils soient ».

Pour moi aussi, c'est l'une des raisons de ma présence dans ce bas monde. Cela prendra le temps que ça prendra, mais ça ira. Je serai digne de cette mission qui fort heureusement commence à faire partie de ces éléments qui contribuent à donner un sens à mon existence. Oui, elle commence à avoir un sens qui me permet maintenant de lever les yeux et de regarder l'avenir avec une lueur d'espoir. Je suis missionné pour vivre certes, bien vivre forcément et aspirer au bien. De le défendre et de tout faire pour qu'il remporte sur le mal ! C'est la seule option possible et c'est elle que j'embrasse. Pendant ce temps je poursuis mes études du cycle secondaire avec cette fois, plus d'enthousiasme et d'application, bien que ma concentration ne soit pas aisée. J'ai beau vouloir travailler assidûment, mais cela ne dépend toujours pas de ma seule volonté. Mes lectures, mes réflexions, les paroles et les actes de Maman et ceux d'autres personnes qui ont marqué l'histoire par leur bonté exceptionnelle, notamment celles mentionnées dans les paragraphes précédents, les prières à l'école, surtout celles que je fais personnellement avant la messe ou seul au dortoir dans le silence, participent lentement mais sûrement à ma rédemption. Pendant les vacances, je rejoins ma nouvelle famille (Tante Béa et Tonton Gérard, son mari) et je commence à ressentir à nouveau mon appartenance à une famille. Ils m'offrent l'amour, les conseils et tout l'accompagnement dont un fils a besoin pendant toute cette période au milieu et à la fin de l'adolescence. Je leur en suis très reconnaissant. Parfois, je passe mes vacances chez Mama Mukuru, ma grand-mère. Elle ne cesse de m'impressionner.

Durant les tout premiers mois après le génocide, nous avons ensemble, ramassé une à une les briques des maisons détruites que nous avons utilisées pour reconstruire celle dans laquelle elle vit maintenant. Mama Mukuru en étonne plus d'un. Son courage et sa détermination à reconstruire sont justes sans précédent. Nous la savions d'un caractère fort et actif, mais tout le monde dans son entourage pensait que la tragédie qui avait emporté les siens aurait eu raison d'elle. Eh bien, non ! Loin de là. C'est même comme si presque rien n'était arrivé. En deux ans, grand-mère avait déjà achevé une des œuvres majeures de la reconstruction en sortant de terre deux grandes maisons prêtes à rouvrir leurs portes, prêtes de nouveau à accueillir. Elle intrigue, elle inspire, elle invite à "faire ", encore et encore. À chaque jour suffit sa peine, mais il faut faire sa part quotidienne sans attendre qui que ce soit pour le faire à notre place. Au-delà de ce qu'il reste de notre cercle familial, tout autour de nous, elle est un modèle de femme forte. Aucune onde négative ne l'atteint ni n'émane d'elle. Inutile de rechercher ce qui pourrait indiquer ou trahir une once de peine de tout ce qu'elle a vécu et qu'elle vit en ces temps d'"après 1994", car on ne peut rien déceler en elle d'abattement, de découragement, de tristesse ni même de mélancolie. Mama Mukuru n'a pas perdu sa foi en Dieu malgré l'inimaginable ! Elle Lui est restée étrangement fidèle. À sa manière. En croyant que « l'impossible » n'est pas de Lui et qu'avec Lui donc, tout est possible ! Elle ne le croit pas seulement, elle le vit ! Grand-mère bluffe tout son entourage et même au-delà, lorsqu'elle prend soin et donne de quoi manger et boire, qu'elle a elle-même cuisiné pour les prisonniers génocidaires. Ou encore, lorsqu'elle se rend à la prison qui détient celui qui, de notre région de Kibungo, à l'est du pays, fut le

principal exécuteur du génocide perpétré contre les Tutsi et le plus grand chef des miliciens. Elle lui rend visite pour lui apporter à manger, lui parler de Dieu et lui accorder son pardon. D'aucuns se demandent si elle sait ce qu'elle fait. Ses actes dépassent l'entendement ! Il ne lui suffit pas de leur apporter des choses, non ! Elle va au-delà et prend le temps d'écouter celles et ceux qui veulent se confier à elle. Pardon ?

Oui, vous avez bien entendu : elle leur accorde du temps pour écouter ceux qui veulent se confier à elle. Elle les écoute comme une mère et même une grand-mère pour les plus jeunes, plus particulièrement ceux qui viennent travailler, dans leurs travaux d'intérêt public, au site mémorial où ils doivent aider à l'exhumation des corps avant l'inhumation de ces derniers en toute dignité. En effet, Mama Mukuru passe beaucoup de temps dans cet endroit et y passe parfois la nuit. Avec elle, nous avons réussi à identifier les corps de tous les membres de notre famille, y compris ceux des enfants. Un processus très difficile, car il y avait plus d'une dizaine de milliers de personnes dans ces fosses communes et toutes les familles s'attelaient à trouver les leurs dans la douleur et les pleurs. Mama Mukuru s'occupait des corps de ses enfants et petits-enfants déjà retrouvés, réconfortait les rescapés qui étaient parfois dans une douleur atroce et une colère terrible et prenait de temps en temps soin de ces prisonniers qui étaient en majorité des génocidaires. Notre région de Kibungo avait entrepris ce processus de retrouver les corps des nôtres ensevelis quatre années auparavant à plusieurs dizaines de mètres sous terre, pour leur offrir une sépulture digne. Dès les premiers mois de 1998, le programme avait commencé. Grand-

mère, Papa Richard et quelques autres personnes avaient installé de petites tentes qu'elles gagnaient tôt, en même temps qu'arrivaient les creuseurs pour assister aux travaux tous les matins durant les longues semaines de recherches. Du début de la journée à la tombée de la nuit, lorsque les corvées s'arrêtaient. Grand-mère guettait les remontées à la surface pour tenter de reconnaître ce qu'il restait d'un tel ou d'une telle de ses proches. Ceux qui nous restaient — quelques proches, familles ou amis — continuaient de nous rendre visite. Mais désormais, ce n'était plus à notre domicile qu'ils venaient, c'était en ces lieux chargés d'absence. Il fallait trouver Mama Mukuru sous sa tente, son nouveau « chez elle ». Fidèle à elle-même, elle faisait à boire et à manger et invitait volontiers ceux qui avaient bêché pour venir au moins se désaltérer. Pourquoi se donnait-elle autant de peine alors que tous les autres manifestaient une hostilité féroce ? Ce phénomène demeurait une énigme pour chacun.

Cet état de fait dura jusqu'au jour de la cérémonie des grandes funérailles proprement dites. Impossible d'inhumer les nôtres un à un. Ils se comptaient par milliers et c'est l'État avec les communautés de rescapés qui avaient initié, organisé et réalisé cet immense travail de mettre chacun dans un cercueil, mais tous dans de mêmes caveaux immenses en raison du très grand nombre de corps, à l'exception de quelques familles, y compris la mienne, qui avaient eu des tombes à part pour les leurs. Ce fut une tâche ardue, mais indispensable à notre survie. Ce fut donc fait en 1998, dans notre région. Tout était bien qui finissait bien. Un chapitre se fermait, un autre s'ouvrait. Pertinemment, nous savions que Mama Mukuru était une personne comme une autre.

Elle avait souffert le martyr, elle avait pleuré tout ce qu'il est possible de pleurer, avait enduré les tortures et les atrocités commises sur les siens. Sans oublier, sans rien renier, sans amnésie traumatique, elle faisait face, marquée à vie, peut-être intérieurement abîmée ! Mais la tête haute. Sans se plaindre. Paisible ! Voilà un adjectif pour la définir en un mot. Il n'y a pas longtemps, je l'ai eue au téléphone. Oublies-tu l'âge que tu as ? Pourquoi te fatigues-tu tant ? Elle rit. Moi, fatiguée ? Je devais aller au bout de ce projet.

Oui, mais ménage-toi. Rassure-toi, je vais très bien, me rétorque-t-elle toujours en riant. À l'autre bout du fil, je secoue la tête de gauche à droite, tellement étonné. Je me demande comment elle fait. Je sais que c'est une femme de grande foi, mais est-ce suffisant pour expliquer une telle énergie, à plus de quatre-vingt-dix ans ? La joie, la bonne humeur, les projets n'auraient-ils donc pas d'âge ? Comment se fait-il que sur la route, je croise des regards éteints à seulement vingt-trois ans et parfois à moins ? Je reste un bon moment à m'interroger. Personne ne la comprend. Ses visites aux prisonniers à la prison centrale et aux prisonniers malades qui sont à l'hôpital ainsi qu'aux autres malades sont régulières. Elle s'y rend seule ou en compagnie de quelques membres de son Église, dans leur programme de visite aux malades, aux nécessiteux et aux prisonniers. Beaucoup de personnes ne comprennent pas ses motivations. Beaucoup dans la région connaissaient son mari, leur médecin du grand hôpital. Sage, à l'écoute et soignant ses patients avec empathie au point que sa renommée avait traversé tout le pays.

La famille Gatara est connue ici, de quasiment tout le monde. Elle a quelque chose de particulièrement digne. Elle est profondément humaine et chrétienne pratiquante. Généreuse aussi. C'est peut-être ce qui explique l'attitude de grand-mère pour nos bourreaux. Peut-être... Personne ne conçoit que cela soit possible. Pourtant, si ! Mama Mukuru, le fait. À l'école, où je termine actuellement mon cycle secondaire au petit séminaire de Zaza, je m'efforce de me convaincre que je suis fort, que je suis « cool » et que je dois avancer. Cette assurance que je me construis, je la projette aussi autour de moi. Mes jeunes camarades commencent à s'intéresser à moi, à me chercher, à m'approcher — et moi, à apprécier ce lien naissant. Certains vont même jusqu'à me faire confiance, se confier à moi. Je ne sais pas encore que cette dynamique va prendre de l'ampleur, et que les circonstances vont se servir de cette nouvelle socialisation pour me confier des responsabilités. Ainsi, dès la quatrième année du secondaire, je deviens capitaine de l'équipe de basketball, puis président du club de dessin.

Mais malgré ces rôles, malgré cette reconnaissance progressive, quelque chose manque encore. Je ne suis pas encore vraiment "connecté". Ces améliorations, je les dois à ma famille. Surtout Tante Béa et Mama Mukuru qui ont toujours été là pour moi. Je leur en suis reconnaissant. Malheureusement, durant cette période, je suis encore de toute évidence en mode "détachement". C'est en repensant à ma vie d'avant 1994, que je m'en rends compte un jour. Cela s'était enfoui de moi sans crier gare. Je ne le sais que maintenant, après réflexion. De façon particulière, les enfants rescapés du génocide ne me laissent pas indifférent. Elles et ils m'interpellent même. Je me sens comme une responsabilité

envers eux, alors que j'en suis un moi-même. La responsabilité m'appelle et je me rends compte que je ne puis faire la sourde oreille. Le besoin d'écouter les autres et de leur offrir mon attention se fait de plus en plus insistant. L'attraction est forte. Céder à l'appel n'est plus qu'une question de secondes. À l'école, la toute première activité du jour est la prière du matin suivie de la messe. Quand j'y vais, j'essaie d'arriver le plus tôt possible dans la chapelle. Il arrive cependant que je n'y aille pas parce que je préfère rester dans le dortoir bien que cela soit strictement interdit. Mais par la grâce de Dieu, la plupart du temps j'arrive à me lever et à aller à Sa rencontre. Seul avec Lui, je médite les paroles de Maman, lorsqu'elle nous apprenait à prier avec nos propres mots, en plus des prières de l'Église telles le Notre Père, le Crédo, le Je vous salue Marie et le Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit.

En sortant de la célébration eucharistique, je suis requinqué, grâce notamment aux enseignements que nous recevons de nos éducateurs, prêtres, sous forme d'homélie, et je peux aller affronter ma journée de cours. Je vais de mieux en mieux, à mon grand étonnement ! Je ne sais pourtant pas à quoi cela tient, mais c'est un fait et je le ressens ainsi. Je sais pertinemment que ma famille m'a voulu dans un séminaire pour que je reçoive la meilleure éducation possible. Peu à peu, je dois me faire à l'évidence : je guéris ! C'est ma nouvelle réalité. Je commence à avoir la certitude que la foi en Dieu, l'héritage de ma famille, l'éducation que je reçois au séminaire, l'orientation de mes pensées et le sens que commence à avoir ma vie y sont pour quelque chose ! Mes petites prières et ma détermination aussi. Je

veux aussi pouvoir consoler un tant soit peu Mama Mukuru, ma grand-mère. Je suis malgré moi, tout ce qu'il lui reste de sa fille, ..., Maman. Qu'à cela ne tienne, elle est toujours debout, forte, vaillante et de fière allure. Elle est notre cheffe de famille et nous sommes très fiers d'elle. Je lui dois de bonnes notes et un comportement irréprochable, auquel je faillis souvent, emporté par de petites folies que connaissent la plupart des adolescents ! Mais cela ne doit pas servir de prétexte. La joie de vivre s'est invitée tout récemment dans ma vie, de manière quelque peu inattendue... Quoi de mieux que de la partager ? Et si c'était cela ma fameuse mission ? Et si c'était de donner ce que j'ai, sans trop savoir d'où ça vient ? Je reçois chaque jour ce " lot de joie " et je crois qu'il y en a un petit bout pour qui veut. Je ne dois surtout pas être avare de mon cadeau. Je reçois gratuitement pour partager gratuitement.

La connexion avec ma famille renaît peu à peu. Les liens se resserrent, lentement mais sûrement. À l'école, comme ailleurs, des amitiés commencent à émerger, timidement d'abord, mais elles sont bien réelles — et c'est déjà bien mieux qu'avant. Autrefois, j'observais les autres tisser des liens d'amitié autour de moi. Les enviais-je ? Peut-être. Je ne faisais pas partie de ce cercle-là ; c'était un monde auquel je n'avais pas accès. Comment faisaient-ils, ceux à qui cela semblait si naturel ? Je n'en avais aucune idée. Et pourtant, sans que je m'y attende, me voilà, moi aussi, en train de nouer des amitiés. Cela me fait du bien, et je sens que les autres me le rendent bien. Aussi étrange que cela puisse paraître, et sans que je sache vraiment pourquoi ni comment, j'ai l'impression de vivre une nouvelle vie. Une résurrection. Ni plus

ni moins. Et j'en suis le premier spectateur. Qu'ai-je fait, ou que n'ai-je pas fait, pour que le cours de mon histoire prenne un tel tournant ? Pas grand-chose, sinon espérer. Jour après jour, je vis. Je travaille pour obtenir les meilleures notes possibles. Je reste disponible pour écouter ceux qui veulent parler ou se confier.

Les récits de Martin Gray et l'optimisme quasi inébranlable qu'il distillent pénètrent en moi et m'orientent telle une boussole. Ils m'entraînent dans une manière de réfléchir et d'aller de l'avant envers et contre tout. Marin Gray a contribué à me transformer en quelqu'un de résolument optimiste et persévérant quoiqu'il m'en coûte ! Je me sens pousser des ailes. Je vais même suivre des formations dans le domaine du counselling. Être utile en ce moment-là est particulièrement gratifiant. On se sait aussi concerné que les autres, mais la vie nous confère une force que nous n'imaginions pas avoir et que nous mettons au service des plus fragiles. Qu'est-ce qui fait que les uns replongent dans la tragédie lors de l'approche et pendant la célébration des nôtres tandis que les autres arrivent à garder la tête hors de l'eau ? Plusieurs facteurs inhérents aux antécédents de chaque personne peuvent l'expliquer, mais il reste toujours une part d'ombre qui reste insaisissable. Par je ne sais quelle formule magique, je suis serein et prêt à venir en aide aux autres sans garantie aucune que pour une raison ou une autre, je ne pourrai basculer à mon tour et être submergé.

Rien n'est cependant jamais tout à fait acquis. Avec les quelques rudiments que nous apprenons, on arrive à être utile, en étant à l'écoute d'une personne traumatisée puis, en réagissant calmement et avec empathie avant de constater à notre grand

étonnement que ça marche. L'intéressé se calme, va mieux et va parfois jusqu'à s'en sortir durablement. Quel est ce pouvoir qu'ont certains qui, sans être ni infirmiers ni médecins, arrivent par leurs gestes et de la bienveillance à apporter du soin en tant de crises ? J'en fais partie et constate que rien n'est plus gratifiant pour un être humain que d'aider son semblable à aller mieux. Sans pouvoir l'expliquer, je me sens reconnaissant après chaque interaction, peut-être plus encore que la personne soignée. Cependant, pour la plupart des personnes, les blessures sont vives et les plaies béantes ! L'indicible de cette tragédie, c'est de continuer à souffrir dans son âme, dans son cœur et dans son corps, comme si le passé ne passait pas et que le présent était si imbibé du passé qu'il est quasi impossible de s'en défaire et d'en sortir. Quel défi ! Qui, quoi pour nous en sortir quand le temps ne semble pas pouvoir avoir raison de la tragédie que certaines personnes revivent au présent ? Que fait-on dans ce cas ? À quoi s'accrocher lorsque tout espoir semble vain ? Ces questions me font beaucoup réfléchir au moyen d'aider durablement les personnes dans le besoin. Ces personnes sont certes les rescapées, mais certains des bourreaux aussi, sans oser le dire publiquement souffrent atrocement. Certaines de leurs victimes les hantent jour et nuit.

Choisir la résilience

Résilience : un choix répété, fait de petits gestes, de discipline intime et de fidélité aux valeurs reçues.

J'ai appris au fil du temps, au travers de mon expérience et de témoignages lus et entendus, que la convalescence, puis la guérison ne sont pas que pour les autres et mon souhait aujourd'hui est de voir chacune et chacun se rendre compte de

cette réalité. Si, peu à peu certains y arrivent, alors d'autres aussi le peuvent. Ceux qui y arrivent sont appelés à tenir la main de ceux qui se trouvent encore au bas de l'échelle. Oui, c'est possible d'aller mieux, d'aller bien et même ... très bien ! Mais, il faut vouloir le croire ! Tout au fond de soi, avec l'aide d'une tierce personne de son choix, aller chercher la force d'y croire. Cela, en revanche, personne ne peut le faire à notre place. Il faut absolument un minimum de volonté personnelle. Ne fût-ce qu'un pas. Celui de la foi, de l'infime volonté grâce à laquelle la providence de Dieu voit notre doigt levé, à défaut d'une main tendue. Elle peut alors la saisir pour apporter son aide, en cheminant avec, jusqu'au relèvement complet de l'être abîmé certes, mais pas anéanti. Je crois qu'il est bien une raison pour laquelle nous sommes encore en vie sur cette terre, malgré tout. C'est d'apporter tout ce que nous pouvons à notre semblable et à la nature pour le mieux-être de chacun et de tous. Puisque nous y sommes alors, soyons-y debout et féconds. Redonnons-nous le soutien indispensable les uns aux autres et vice-versa. Nous en sommes tous les heureux bénéficiaires. Je ne fais pas mine de ne pas voir qu'il existe des forces négatives qui ne jurent que par les ténèbres.

Je suis très bien placé pour ne pas feindre de n'en rien savoir. C'est malgré cette réalité qu'il faut avancer. Elles ont échoué et elles nous trouveront toujours sur leur chemin pour dire le bien, pour être le plus proche possible du "juste pour tous". Tel est le pari que nous devons faire. Celui de la vie. La vie de soi aux côtés d'autres vies qui, comme nous, n'ont pas demandé de venir sur terre. Nous nous y sommes trouvés. Soyons-y donc en bonne intelligence. Si je devais dédier ma vie à une cause, c'est bien à

celle-là, sans nul doute. Cette logique élémentaire de vie que des générations et des générations ont eu tant de mal à faire leur. Loin de me prétendre capable d'y parvenir, je crois en la capacité que nous donne Dieu d'apporter notre pierre à cet édifice d'un monde meilleur, si petite soit-elle. La pierre qu'ont rejetée les bâtisseurs est devenue la pierre angulaire ! La mienne n'est pas rejetée. Elle est accueillie et cela m'encourage à donner davantage de mon temps, de mon énergie pour ce chantier titanesque de la reconstruction. Je veux faire partie de ceux qui y croient, de ceux qui essaient et réessaient encore et encore, jusqu'à épuisement, si besoin est d'en arriver là. Je sais tout de même que notre Père céleste (pour ceux qui croient en Lui) renouvelle toujours nos forces. Existe-t-il plus grande satisfaction que celle de se sentir utile à quelque chose ? Quelque chose de plus grand que soi. Comme une invitation à donner le meilleur de soi pour le meilleur de tous !

Aucun autre héritage matériel n'a été légué à beaucoup d'entre nous, rescapés du génocide, comme à tant d'autres, partout dans le monde, qui ont perdu les leurs dans des tragédies diverses. Pourtant, l'essentiel nous l'avons. Pour moi, je l'ai des miens, de ma mère surtout. Puis de ma grand-mère, de mes oncles et tantes. L'éducation ! Ce bien si précieux, je l'ai hérité d'eux tous et de maman de manière plus particulière. Je me répète ? Oui, je sais. J'ai un cœur. Un cœur de chair par choix. Il aurait pu être de pierre. Mais j'ai fait le choix de l'humanité. Garder la main ouverte pour donner et pour recevoir. S'intéresser de plus en plus à l'interaction. C'est elle qui nous nourrit, c'est elle qui m'a fait survivre, c'est encore elle qui m'accompagnera pour le reste de

mon chemin sur cette terre. Hors de question de passer le temps à pleurer, à regretter, à vouloir ce que nous ne pouvons plus avoir. Nous avons tout de même quelques ressources. Tant pis si elles sont limitées. Pourvu que nous abattions les cartes que nous avons en main. Désormais, nous pouvons décider de regarder en face la réalité et faire tout ce qui est dans le champ du possible pour avancer et faire avancer.

Résilience, dites-vous ? Je n'en sais rien à cette période de ma vie pendant laquelle la renaissance commence. Aucun livre, aucune conférence, aucune discussion parlant de ce concept ne m'est arrivé aux oreilles. Je n'applique aucun concept. Seuls mon cœur et ma raison et quelques conseils des autres me guident. Mon cœur et ma raison sont mes meilleurs conseillers. Je les écoute. Accepter que l'innommable ait eu lieu, mais qu'il fallait malgré cela, avancer. Facile à dire, difficile à faire ? Tout à fait vrai. Mais difficile n'est pas synonyme d'impossible. Ce que je ressens, ce que je vis grâce à l'espoir et à la foi, ne devrait pas être mon exclusivité. Si je parviens à croire qu'il est possible de vivre plutôt que de se contenter de survivre, c'est que c'est humain. Nous n'avons sans doute pas connu les mêmes souffrances et n'avons pas les mêmes aptitudes pour des raisons liées notamment à notre enfance, notre éducation, notre cadre de vie, nos valeurs et donc notre construction psychologique. Cependant, je crois en l'humain et en sa capacité à rebondir, quelles que soient les circonstances de son passé. Si Celui qui donne la vie a voulu que nous ayons encore du temps à passer sur plutôt que sous terre, c'est que nous avons quelque chose à y faire. La vie compte sur nous, je crois, pour nous élever les uns les autres et rendre un tant soit peu meilleur, notre

monde qui en a désespérément besoin. Nous ne devons pas désespérer de la vie. Si elle nous garde son souffle et que nous respirons encore, c'est qu'il y a une bonne raison. Je veux pouvoir partager cette ferme conviction avec tout être humain qui y croit et ensemble, aider qui le veut à adhérer à cette proposition de vie. Y croire, quoi qu'il en coûte et oser demander de l'aide lorsque le poids du quotidien est trop lourd à porter. Être dans cette démarche de l'entraide, d'humanité et donc d'espoir. J'y crois et je m'y consacre.

S'il est vrai que certaines personnes ont pu s'en sortir, d'autres, trop abîmées par le génocide ne l'ont pas pu malgré qu'elles aient échappé à la mort physique. Il y a eu, pour certaines d'entre elles, une sorte de mort psychologique et elles ne sont plus restées que l'ombre d'elles-mêmes. Du côté des bourreaux aussi, certains ne se sont jamais remis de leurs propres actes. Le passé le plus lointain de la personne, fait de tous petits et de grands événements, la façonne continuellement. Ce cheminement conduit celle ou celui qui le vit à s'en tirer ou à s'enfoncer. Les individus restent inégaux sur ce point parce que leurs forces dépendent du socle sur lequel est érigée leur vie depuis ses premiers frémissements. Plus il est fort, plus forte est cette vie et cela vaut pour le contraire aussi. Si vouloir c'est peut-être pouvoir, ce n'est pas une règle sans exceptions ! Être « au fond du trou », comme le dit l'expression, n'est pas synonyme de manque de volonté de se « tirer d'affaire ». Encore faut-il que cette fameuse volonté ait une source. Ce « quelque part » ressemble à une boîte à provisions, patiemment constituée depuis le plus jeune âge, dans laquelle l'intéressé peut puiser, comme dans une boîte à outils, pour affronter les épreuves. Mais lorsque ni outils ni boîte n'existent, parce qu'aucune éducation digne de ce nom n'est venue les

construire dès la tendre enfance, alors tout fait défaut. À moins d'un miracle. Le miracle peut venir du fait de la capacité à comprendre que, même lorsque les circonstances difficiles sont imputables à d'autres, il ne sert à rien de passer tout notre temps à blâmer qui que ce soit, ni les autres, ni nous-mêmes. Trouver en soi, comme par miracle, la capacité de ne blâmer personne. Même pas soi-même. Zéro plainte. Réunir les quelques forces que l'on se sent, pour les mettre au service de sa propre rédemption quand on la veut vraiment. Se dire que puisqu'on est le survivant de ses souffrances, la vie est à portée de mains et aller la chercher. Faire feu de tout bois, pourvu que cela nous fasse avancer vers notre objectif. Se faire aider par les autres est indispensable pour se relever. Seul, c'est extrêmement difficile. C'est quasi impossible dans certains cas. Reconnaître que l'on a besoin de l'aide des autres, c'est déjà faire sa part dans l'effort du relèvement. Se laisser guider sans se renier. Être qui l'on est et tenter d'avancer vers le meilleur de soi.

Il faut y croire et y travailler à son rythme pour que se produise le miracle de la rédemption. J'entends que cela puisse paraître théorique, voire utopique. C'est la condition de la pratique raisonnée avant l'action. L'une précède l'autre. Pour avoir vécu avant, pendant et après le génocide avec grand-mère, je l'ai observée et ai appris à apprécier une résilience extraordinaire. Plusieurs familles de proches lui avaient proposé de l'héberger à Kigali, mais elle préférait retourner chez elle. Elle avait alors dit : - nous allons retourner chez nous et reconstruire notre maison. Ensuite, on y habitera. Qui veut m'aider le fera, pendant que je serai là-bas, chez moi. Je ne puis prétendre savoir ce qui se passait en son for intérieur, mais ce que je pouvais voir était impressionnant. Il faut avoir une sacrée force pour rester debout

lorsqu'on a enduré des épreuves d'une telle intensité et sur une si longue durée. Accepter de revenir sur les lieux de souvenirs insoutenables et y revivre. Se sentir suffisamment d'énergie pour reconstruire sa maison et y habiter encore est rarissime ! Elle en a été capable. Nous avons, Mama Mukuru et moi-même, avant la fin de 1994 commencé à ramasser des briques provenant des maisons détruites et les avons entassées patiemment une à une, jusqu'à en avoir suffisamment pour reconstruire ne fût-ce qu'une et même deux maisons de taille moyenne.

Des camions pour transporter les briques ramassées ont été mis à notre disposition. Une main-d'œuvre a ainsi été offerte à Mama Mukuru par la prison : des prisonniers sont venus aider à la reconstruction des maisons dans des travaux d'intérêt général, la plupart d'entre eux ayant participé à la destruction des maisons pendant le génocide. Mama Mukuru reçoit également une aide matérielle et financière, ce qui accélère la reconstruction et l'achèvement des deux maisons. Elle avait, au préalable, recommandé aux petites mains venues lui offrir leur soutien de ne pas toucher à la fondation initiale : elle tenait à ce que la reconstruction conserve la même base que les maisons saccagées et détruites. Faire est une chose, mais l'attitude dans le « faire » en est une autre. La sienne — oh combien positive ! —, son humeur quasi constante et son sourire aux lèvres restent, à mes yeux, un mystère encore aujourd'hui. Je me rendis compte, à l'issue de la reconstruction de ses deux maisons, qu'il ne s'agissait pas seulement de rebâtir des murs, mais aussi de restaurer notre maison intérieure. Notre for intérieur reprenait vie. Nous nous relevions de plus belle ! Grand-mère approche désormais du siècle

qu'elle atteindra dans une décennie... mais quelle niaque ! Beaucoup de soi, certes, mais aussi de la providence... et, pour qui veut y croire, une relation encore plus profonde et personnelle avec le Christ. Cette force de cœur ne peut venir de l'une ou l'autre de ces composantes seulement : il faut les deux, ensemble, au bon moment. Le résultat est à peine croyable ! Je l'ai vu, je l'ai vécu et, depuis, j'y crois. À tel point que je ressens aujourd'hui le besoin de le partager avec vous. Pour moi, cette combinaison — un véritable « combo gagnant » — tient de la « fiction réelle ». Plus de trente ans plus tard, j'avoue ne pas comprendre... et pourtant, la jument court toujours, et gagne en trot, en plat et en obstacle. Comment fait-elle ? Le sait-elle elle-même ?

Ce scénario en inspire encore d'autres aujourd'hui. C'est l'exemple parfait du miracle que l'on « provoque » — non pas en opposition, mais presque — au miracle spontané, divin. Ce qui est bon et bien vient du Divin, selon ma foi. Et pourtant, la vie veut que nous soyons bien souvent « partie prenante », ne fût-ce que par notre humble acquiescement, loin de toute prétention ou de tout orgueil. C'est, je crois, ce que veut dire Johann Wolfgang von Goethe lorsqu'il affirme que « le miracle est l'enfant chéri de la foi ». Parfois, le miracle surgit contre toute attente. Mais les miracles ne sont pas une règle générale — sinon, ils ne s'appelleraient pas « miracles ». Et parfois, la démonstration nous prend de court : sans que nous ayons eu le temps de lever le petit doigt... paf ! Ce qui devait arriver arrive. La vie plus forte que la mort. Cela peut sembler un slogan, jusqu'au moment où l'on donne la vie. Être mère, être père, cela change nos perspectives. Avec mon épouse, nous l'avons vécu en donnant la vie à nos enfants. Dès la venue de

la première, j'avais su qu'elle était le symbole de la vie qui prend le dessus sur la mort qui avait englouti les miens. Ma fille naissait dans une paix relativement "plus assurée" que la mienne. Elle a été attendue, aimée et protégée depuis les tout premiers instants de sa vie. Moi aussi, j'avais été désiré, tout comme sa mère. Ses frères ou sœurs, naîtraient aussi dans une famille sécurisée et propice à leur épanouissement. Non parce que nous étions tout à fait sécurisés, mais parce que nous aurons choisi de l'être, malgré notre passé trouble et oh combien récent ! J'avais choisi de guérir et je m'y attelai à tout instant ! Je voulais aller bien et vivre enfin ! C'est dans cet état d'esprit que j'avais rencontré la future mère de mes enfants et qu'avec elle, nous avons eu ce beau projet de fonder une famille.

Nous le voulions, nous l'avons fait ! Question de choix, une fois de plus. L'ouverture intentionnelle de mon cœur en dépit des circonstances difficiles du passé qui m'auraient poussé à le fermer m'a permis de vivre pleinement la joie que procure la vie conjugale et celle d'être père.

Espérer contre tout espoir

L'espérance n'est pas naïveté : c'est une stratégie pour la vie, malgré l'absence, malgré le doute.

I have come to realize that... (j'en suis venu à la conclusion que ...) est une phrase que les gens utilisent sur la base d'expériences pénibles vécues. J'en suis venu à la conclusion que la vie était injuste ! Certains des discours de mes sœurs et frères rescapés du génocide, et d'autres personnes ayant un passé douloureux que j'entends dans mon entourage le plus proche, ont tant de mal à se

projeter dans un «à venir » meilleur. Le futur reste hypothétique et il leur est difficile de l'envisager autrement. Quelle grâce d'y parvenir enfin ! Ce choix est une grâce divine que nous devons recevoir avec joie et humilité. Au-delà du cercle des rescapés, j'entends parfois une femme, déçue par son mari, conclure que les hommes sont mauvais. La tendance à la généralisation est insidieuse, pernicieuse à la longue... si aucun sursaut ne vient y mettre un terme. En lisant Martin Gray, ou encore l'histoire de Nelson Mandela, on comprend que, quel que soit le degré de désespoir, il reste possible de rêver à de meilleurs lendemains. Je l'ai compris et je l'ai vécu. Le soleil est bien là. Il brille, mais nous ne nous en rendons pas compte lorsque nos volets restent fermés. Il suffirait pourtant de les entrouvrir, ne serait-ce qu'un peu, pour que les premiers rayons pénètrent. Et plus on les ouvre, plus la lumière et la chaleur affluent. Il s'agit donc de refuser la prison de la peur et du repli sur soi. Un seul pas, et la vie s'occupe du reste. Le génocide perpétré contre les Tutsis au Rwanda, en 1994, fut la pire déferlante que nous ayons connue.

Pourtant, je peux l'affirmer, puisque je l'ai vécu : il est tout à fait possible d'avancer. Seul compte le premier pas. Rester dans sa zone de confort est une tentation que nous connaissons presque tous. Et le péril, jeune, est la pire des vies. J'en sais quelque chose. Je le fuis comme on fuirait une maladie incurable. Non aux ténèbres. Vers où ? Vers la lumière du soleil, vers l'espoir, vers la vie — par la foi en Celui qui en est la source. Maman m'a envoyé dehors, sachant pertinemment que nous ne nous reverrions plus. Heureusement, la santé mentale est aujourd'hui prise de plus en plus au sérieux par l'État rwandais. Les campagnes de

sensibilisation se multiplient et démocratisent peu à peu ces questions, longtemps restées dans l'ombre. Que perdrons-nous à essayer ? N'avons-nous pas survécu à l'apocalypse ? Les nôtres, les plus chers, sont à jamais partis. Qu'est-ce qui pourrait être pire ? La pire de mes peurs avait toujours été la séparation d'avec Maman. Je redoutais cela plus que tout. C'était le pire des drames qui puisse m'arriver. Cela est arrivé. De la pire des manières ! Du haut de mes treize ans, j'ai été marqué. À vie. Même dans le meilleur des scénarios, même par miracle, je ne pouvais envisager de me relever.

C'était perdu pour perdu. Pourtant... Je comprends ceux qui ne se sentent pas prêts et n'imaginent même pas cette possibilité. Je suis passé par là, et rien ne dit que j'en sois totalement sorti. On ne sort pas indemne d'un génocide, que l'on soit victime ou bourreau. C'est possible, qu'il suffise seulement d'y croire. Croire est parfois le fruit d'une décision : décider de croire que ce que l'on ne voit pas, à force de le professer, finira par advenir. Au besoin, en faire un mantra, le répéter à temps et à contretemps. Continuer même sans la moindre lueur d'espoir, comme pour provoquer à tout prix « la chance ». « La foi est une ferme assurance des choses qu'on espère, une démonstration de celles qu'on ne voit pas », lit-on dans les Saintes Écritures. J'ai la foi, je crois en la grâce divine. Croire au bien, même quand tout paraît ténébreux, sauve ! Mais il faut le décider. Dieu dans notre vie n'est pas « donné ». Nous avons notre part à faire, et Lui fait tout le reste. Il faut s'accrocher. Bien fort ! Ne pas lâcher, quelles que soient les tempêtes. C'est de là que des personnes comme vous et moi puisent la sainteté. Souvenez-vous que Maman, face à ses assassins — ceux qui allaient tuer sa petite

filles, ma sœur cadette Clarisse, sa propre sœur, ses six enfants, et les deux enfants du voisin, devant ses yeux — sachant pertinemment qu'elle ne serait pas épargnée non plus, au lieu de maudire, a béni ! Elle a prié et demandé au Père Éternel de pardonner à ses bourreaux, parce qu'« ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient ». Quand elle eut fini de prier, elle était prête à affronter la mort. Qui d'autre peut oser cela, si ce n'est une personne remplie de l'Esprit Saint ? De quel « ailleurs » pourrait venir une telle force ? Si Maman a cru jusqu'au bout, qui suis-je pour ne pas croire à mon tour ?

Croire ! À la fin, on gagne. Il faut cependant tenir fort. Une force exceptionnelle émane de celui ou de celle qui tient dans la durée. C'est elle qui fait que Mama Mukuru, ma grand-mère, ne vieillit pas. À plus de quatre-vingt-dix ans, elle est rayonnante et d'un optimisme rare, trente-deux ans après le génocide. Souvenez-vous qu'après le génocide, elle est allée vers les assassins de ses enfants et petits-enfants pour leur apporter à manger dans le pénitencier où ils étaient enfermés. Un tueur lui a ouvert son cœur, surpris par le pardon qu'elle lui avait accordé, comme ce fut le cas pour nombre d'entre eux.

Troisième partie : choisir la vie

Vivre ensemble, vivre mieux !

Reconstruire le lien : responsabilité, entraide, et exigence éthique dans la cité.

À force de me laisser approcher et de m'approcher des autres, puis d'être tour à tour à l'écoute, de plus en plus d'interactions ont surgi, pour notre plus grand bien réciproque. Nous vivons une époque où tout le monde court et manque de temps pour « l'autre ». Pour certains, la gêne limite, voire empêche, de demander à quelqu'un un peu de son temps. Malgré la fin du génocide depuis déjà trois décennies, ses conséquences restent bien présentes, et pour longtemps encore. Les Rwandais en portent le poids au cœur, et parler leur fait du bien. D'autres, hélas, préfèrent se taire, avec des conséquences désastreuses sur leur santé mentale. Parler est thérapeutique, même quand on croit que rien ne pourrait nous apaiser un tant soit peu. Je l'ai vécu lorsque j'ai pu enfin m'exprimer. Mon cœur lourd me semblait si abîmé que rien ni personne ne pouvait me soulager. J'ai dû apprendre à faire confiance pour m'ouvrir.

De la confiance aux confidences, la question du pardon a surgi : l'impossible pardon, celui qu'on a du mal à accorder quand il nous est demandé, et qu'en aucun cas on ne pourrait envisager sans cette demande. La politique de gestion des conséquences du génocide a proposé aux détenus et aux tueurs réfugiés à l'étranger de faire des aveux sincères, ce qui, pour certains, réduirait de moitié la peine prononcée par la justice. Cette main tendue a été saisie par certains, rejetée par d'autres. La très délicate question du repentir est aussi un moteur essentiel de la Commission de l'Unité et de la Réconciliation. Celle-ci a longtemps travaillé avec victimes et bourreaux pour tenter une approche des deux parties, les inviter à se parler, puis à envisager ensemble le chemin d'une possible cohabitation. Cette initiative a permis une ébauche — et même plus, à force de tenter le tout pour le

tout. Certaines démarches ont abouti au « faire amende honorable » et à une « cohabitation pacifique » sur les collines. D'autres ont encore de longs jours devant elles.

Lorsqu'on tente de sortir d'une situation aussi lourde, comme un génocide, il n'y a pas de baguette magique. C'est un travail de (très) longue haleine. Seule une ferme volonté politique peut embarquer autant de citoyens et citoyennes d'un même pays, divisés par le génocide. Le génocide a engendré des atrocités si inimaginables que les mots peinent à les contenir : des parents livrant leurs enfants aux tueurs, des filleuls massacrés par ceux censés les protéger, des prêtres ou pasteurs livrant leurs fidèles aux bourreaux. L'horreur était telle qu'il semblait irréaliste d'espérer réconciliation. Pourtant, en 1994, c'était la seule voie pour sauver un pays à l'agonie. Trente ans plus tard, le Rwanda a inventé mille manières de survivre et, mieux encore, de renaître. Tout commence avec des individus qui refusent de sombrer. Lorsqu'on réussit à sortir un peu la tête de l'eau, un réflexe naturel pousse à tendre la main à ceux qui se noient encore. C'est ce que je souhaite : que chacun, qui le peut, entraîne d'autres vers l'avant, vers l'avenir, au lieu de rester figé dans le passé. Personne ne nous reprocherait de haïr nos bourreaux ; certains espèrent même nous voir nous consumer dans notre douleur. Leur offrir ce spectacle serait leur donner une victoire qu'ils n'ont pas eue.

Alors, à quoi bon rester prisonnier du chagrin ? La guérison, même lente, est possible. Cela demande entraide, ouverture, et parfois le courage de chercher de l'aide au-delà de son cercle proche. Les structures mises en place — ministère de l'Unité Nationale, Fonds d'Assistance aux Rescapés, programmes sociaux — renforcent nos initiatives personnelles et donnent sens à notre lutte. Aujourd'hui, grâce à cette volonté collective et à une parole plus libre, nous ne survivons plus : nous vivons. Et cette renaissance, je sais qu'elle est à portée de tous ceux qui osent avancer, pas à pas, vers la lumière. Cette ouverture se fait au

fil d'efforts soutenus pour dialoguer et tenter d'exorciser les démons auxquels on fait face. Même les plus réfractaires finissent, un à un, par manifester leur désir de s'exprimer. L'ouverture permet également de se réunir, comme cela a été le cas pour beaucoup d'entre nous, et de créer des groupes de parole. Les réseaux sociaux et les groupes de personnes partageant des intérêts communs jouent et continuent de jouer un rôle de « liant » entre nous.

Peu à peu, les échanges évoluent, passant d'interactions à deux vers des dialogues à plusieurs, impliquant même des organisations étatiques et paraétatiques. Nous nous parlons et nous comprenons de mieux en mieux. Celles et ceux qui, jadis muets, se refermaient sur eux-mêmes, voient désormais les canaux de communication se multiplier, permettant une plus large expression, notamment par le biais de la littérature et des films documentaires. De mon côté, les conversations interpersonnelles entamées sur le sujet de la tragédie convergent tout naturellement vers ma profession de foi. Je n'oublie pas de préciser que, depuis ma rencontre avec Jésus-Christ, Il change tout : ma perspective de vie et de vue en premier, puis tout le reste avec.

Le choix du pardon

Pardonner n'est pas oublier : c'est se libérer du joug de la haine et prolonger l'ultime geste d'une mère qui pardonne à ses bourreaux.

Le pardon divise. Certains l'écartent comme une illusion, d'autres – dont je fais partie – y voient une clé de libération. La rancune ronge lentement, tandis que le pardon allège et ouvre la voie à la vie. Au Rwanda, les bourreaux le savaient : ils jubilaient en laissant les survivants mourir de douleur. Alors, comment pardonner l'impardonnable ? Il n'existe pas de réponse immédiate. Seule la vie, pas à pas, révèle le chemin. Le pardon ne se décrète pas. Il se construit au fil du temps, comme une traversée où chaque étape

compte. Là où le mal abonde, la grâce surabonde. Quand on s'ouvre à la vie, elle répond. Alors naît la résilience, inattendue, mais réelle. Le premier pas consiste à dire : « Je veux m'en sortir. Je crois que la vie m'accompagnera. » Croire, c'est déjà transformer l'avenir. Mes compatriotes portent encore les séquelles du génocide. L'unité nationale a progressé, mais les plaies demeurent. Certains refusent la réalité, d'autres ont eu le courage de reconnaître leur part de responsabilité. Chacun est confronté à ce choix : le bien ou le mal. Pardonner, sans se précipiter, libère avant tout la victime du joug de l'opresseur. C'est un acte de bienveillance envers soi-même et une ouverture pour l'humanité entière.

Ce pardon-là, ma mère l'incarnait. Elle éprouvait de la pitié pour ses bourreaux, convaincue qu'ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient. Elle croyait à la bonté cachée en chacun. Nelson Mandela le rappelait : « Si l'on peut apprendre à haïr, on peut aussi apprendre à aimer. » J'ai vécu cette ambiguïté : un mois durant, j'ai partagé toit et repas avec des tueurs. Ils se vantaient de leurs crimes, mais certains laissaient transparaître une humanité fragile : un éclat de rire, des larmes, un geste d'attention. Preuve que même dans la nuit la plus sombre, une lumière subsiste. Les planificateurs savaient qu'il fallait briser ce lien d'humanité pour rendre l'extermination possible. Les Tutsi furent réduits à des « cafards », des « serpents ». La propagande et l'alcool achevaient de franchir la barrière morale. Comme l'a écrit Jacques Lecomte, *plus on reconnaît l'humanité de l'ennemi, plus il devient difficile de tuer. C'est pourquoi l'inhumanité fut méthodiquement enseignée.* Ma mère distinguait toujours les personnes de leurs actes. Elle savait qu'aimer ses ennemis ne relevait pas de la faiblesse, mais d'une

force ancrée en Dieu. Le pardon ne nie pas la justice, il la rend féconde, seule garante d'une paix durable. Maman Mukuru, survivante, alla pardonner de son plein gré. Elle incarnait l'Évangile : « Aimez vos ennemis » (Matthieu 5 :44). Ma mère priaït face aux bourreaux prêts à massacrer sa petite-fille. Animée par l'Esprit, elle demanda la force de pardonner. Ce moment, à la fois tragique et lumineux, rappelait le Christ en croix : « Père, pardonne-leur » (Luc 23 :34). C'était le strict essentiel : le pardon comme ultime victoire de la vie.

J'ai compris, moi aussi, que je devais pardonner. Pour ma santé, pour revivre, et par fidélité à l'exemple de ma mère. Sans cela, que vaudrait son sacrifice ? Pardonner à ceux qui se vantaient de recommencer paraissait impossible. Pourtant, la force ne venait pas de moi. Il suffisait de vouloir. Le reste, la Vie l'accomplissait. Dans les Écritures et dans les gestes de bonté reçus, j'ai puisé la lumière nécessaire. L'impossible est devenu possible. De cette expérience est née une conviction : l'être humain est à la fois fragile et fort, capable du pire comme du meilleur. Reconnaître cette dualité ouvre à la tolérance. Le pardon en découle, comme une évidence. Se libérer du ressentiment, c'est se libérer soi-même, et par ricochet libérer aussi les autres de nos chaînes intérieures. J'ai vécu le génocide. J'ai perdu les miens de la pire des manières. Comment décrire l'indicible ? En l'écrivant, pour prévenir. Car l'inimaginable peut advenir. Mais au cœur du gouffre, il reste toujours un choix : celui du bien ou du mal, du pardon ou de la haine. C'est ce choix qui détermine l'avenir, la mémoire et la paix.

Le bien, plus fort que le mal

Face à la barbarie, la contre-preuve : l'acte bon, même minuscule, déploie une force durable.

Les armes les plus efficaces pour le combat en faveur de la paix sont l'amour, la bonté, la patience, la douceur et le pardon. On ne peut pas combattre le mal avec les armes du mal. Emmanuel Lafont, curé de Soweto, disait qu'on ne combat pas le mal par le mal, car cela ne fait qu'aggraver la situation. Il faut briser cette chaîne infernale. Mon combat à moi est dirigé contre le mal. Mon rêve est de voir son camp perdre, de voir le plus grand nombre d'individus abandonner les armes — c'est-à-dire la haine, la méchanceté, la violence, le crime — pour adopter celles du bien déjà mentionnées. Certes, le recours à la force protectrice peut parfois s'avérer nécessaire pour contrer ou mettre fin à l'imposition de la violence, mais cela doit rester un dernier recours, toujours dans le strict respect de la vie et de la dignité humaines. Il faut tout faire pour éviter de tomber dans cette zone grise où la force peut devenir violence.

Mon vœu le plus cher est de voir les peuples vivre en paix et les responsables politiques investir dans ce qui rend le dialogue possible. J'ai toujours été frappé de constater à quel point la violence peut déshumaniser : jusque dans la façon de regarder la mort de l'adversaire. Pourtant, même celui qui a commis l'irréparable reste un être humain : il a une histoire, des proches, des enfants, des parents. Refuser de se réjouir de la souffrance d'un autre camp, ce n'est pas excuser le crime ; c'est empêcher le mal de s'installer aussi en nous. La dignité humaine doit aller

jusqu'aux ennemis, parce que c'est précisément là que se joue la différence entre la justice et la vengeance.

Ceux qui font du mal ont souvent été façonnés par un environnement, des blessures, des systèmes qui les dépassent. Le comprendre n'empêche pas de combattre l'injustice ; cela évite de haïr aveuglément. Chaque acte de bonté, même discret, est une victoire sur l'obscurité. À force de constance, cette pratique devient un style de vie et un modèle contagieux : elle donne envie d'en faire de même.

Quand la paix intérieure devient le centre, elle irradie autour de nous. Rendre le mal pour le mal est spontané ; répondre autrement demande un apprentissage. On peut choisir l'arrêt de l'escalade : ne pas renvoyer la violence, ou, pour les plus aguerris, répondre par le bien. Ce choix ne nie pas la douleur ; il empêche qu'elle devienne notre maître.

Les armes du bien, qu'on y croie ou non, celles qui, quel que soit le temps que cela prenne, sont les plus à même de combattre efficacement le mal. Ce n'est peut-être pas une vérité scientifique, mais elle s'en rapproche au vu des innombrables expériences qui jalonnent l'histoire des relations humaines. Dans ses carnets, Emil Cioran a bien raison lorsqu'il affirme : « S'armer de patience, combien l'expression est juste ! La patience est effectivement une arme, et qui s'en munit, rien ne saurait l'abattre. C'est la vertu qui nous fait le plus défaut. Sans elle, on est automatiquement livré au caprice ou au désespoir. » Les circonstances douloureuses induisent un changement quasi inévitable, d'autant plus que la souffrance est grande. Il y a danger. La tentation est forte pour chacun de puiser ce qu'il y a de pire chez l'autre et de perdre le

meilleur de lui-même. À ce moment précis, le mal l'emporte. Il jette une telle ombre sur le bien dont plus personne, ou presque, ne saurait imaginer la moindre parcelle de bonté. C'est diabolique. Lorsque le tunnel est bouché, ne laissant poindre aucune possibilité de lumière, c'est le pire du pire. Seule l'éducation, du plus tôt possible jusqu'au plus tard possible, peut conduire l'être humain à fuir les ténèbres et à se diriger vers la lumière. Apprendre le bien sans relâche, en le pratiquant soi-même, sans se laisser séduire par la tentation du « plus facile » (faire à sa tête).

J'ai appris à chercher des modèles : dans mon entourage, dans l'histoire, parfois dans les médias, et à laisser l'exemple faire son œuvre. Le mal m'a dépouillé des miens ; je veux pourtant le combattre sans recourir à ses armes. Pardonner, c'est précisément cela : refuser de rendre le mal par le mal, se libérer pour aller de l'avant, et garder ouverte la possibilité qu'un cœur change de camp.

Chacun avance à son rythme, sans précipitation. À chaque jour suffit son effort, un pas de plus à ceux déjà fournis. C'est l'ensemble de ces petits pas qui, à un moment donné, déverrouillent ce que l'on croyait à jamais bloqué. Comme par miracle. À la seule différence que l'on y est pour quelque chose. On fait le choix de croire en « l'impossible » pour qu'il n'ait plus, à son tour, d'autre choix que de devenir possible. C'est cela que j'ai expérimenté et qu'il serait égoïste de garder pour mon seul « moi-même ». Le bonheur vrai n'est-il pas la seule chose qui se multiplie lorsqu'elle est partagée ? J'en fais l'expérience ici, avec vous.

Avancer avec confiance

La confiance se pratique : dans les études, le travail sur soi, et la foi qui soutient la marche.

Tout dépend de notre confiance en la vie. Cette confiance, maman l'a expérimentée. Souvenez-vous : elle a prié pour ses bourreaux, avant de les laisser la recouvrir de terre vivante. La dignité des Rwandais, c'est cela : résister encore et encore, le plus longtemps possible, jusqu'à ce que la victoire s'en suive. Une victoire sur les circonstances, à force de volonté et de foi. D'entraide aussi, car on ne peut aller loin sans les autres. Tout espoir tient compte de « l'autre », du prochain, du semblable. Personnellement, pour célébrer la mémoire des miens — ma mère, par exemple — j'aime la faire connaître, dire qui elle était : sa profonde bonté manifestée dans son altruisme, son exceptionnelle capacité d'écoute, sa foi en Jésus-Christ, telle que je n'en avais jamais vu de pareille.

Quand bien même l'homme et les circonstances les plus difficiles de la vie parviendraient à vous faire si mal qu'ils tuent votre corps — à l'instar de ce qui s'est passé au Rwanda — ils n'auront aucun accès à votre âme, à votre esprit ! Mon histoire, et celles de tant d'autres personnes ayant vécu l'innommable — Arménienne, Juive ou Rwandaise — vous sont racontées non pas pour décrire l'inhumanité de certains humains, mais pour affirmer que ce ne sont pas eux qui ont le dernier mot sur nos vies. Cela n'appartient qu'au Créateur suprême qui sait mieux que quiconque nous donner la force d'affronter le mal, mais surtout de regarder l'avenir avec espoir. C'est exactement ce qu'Il a fait avec ma mère. Elle est partie, devant tous, de la manière la plus atroce qui soit, mais en même temps avec une confiance et une sérénité que seul

le Maître de la Vie peut conférer. Rien d'autre ne saurait expliquer la lucidité, le calme et la confiance de Maman au moment le plus tragique de sa vie terrestre.

Voilà pourquoi Maman et toute personne en communion avec la Vie sont immortelles. Même si papa est parti trop tôt et que Maman, avec sa famille d'origine, m'a élevé sans lui, j'ai tenu bon grâce à ce fondamental essentiel. Avancer ne signifie en aucun cas oublier. Au contraire, je crois qu'il faut raconter notre histoire, témoigner pour que le monde sache ce qui s'est passé à la toute fin du XX^e siècle au Rwanda. Il y a autant d'histoires singulières que de victimes et de bourreaux. Aucune ne ressemble à une autre, et toutes font partie de ce Génocide, si douloureux, dont les conséquences inimaginables s'étaleront sur plusieurs décennies.

Si nous sommes rescapés, survivants, si nous sommes encore vivants malgré tout ce que nous avons traversé — un génocide ou toute autre situation tragique — c'est pour nous laisser vivre, et non pour parachever l'œuvre de nos bourreaux ou de ceux qui nous ont fait du mal. Ma grâce est venue de ce petit mot puissant, le tout dernier que ma mère m'a dit : « Sors d'ici et va ! » « Va », m'a-t-elle répété. Maman l'avait su d'instinct ou par révélation. Trois décennies plus tard, la vie a germé. Maman, qui n'avait que ma petite sœur Clarisse et moi, a désormais des petits-enfants, une belle-fille et... moi ! Toujours en vie ! Plus vivant qu'avant. Heureux, pleins de vie, nous lui survivons. Regarder devant soi. Décider d'écrire son avenir tel que nous le voulons, en intégrant certes nos réalités, mais sans jamais nous empêcher de rêver de la vie que nous choisissons de vivre. C'est notre part. Il faut la prendre et en tirer le meilleur que nous pouvons. Il n'y a pas de

limites, sauf celles que nous nous imposons, consciemment ou non.

Il ne s'agit pas de culpabiliser qui que ce soit, mais simplement de dire et redire que rien n'est jamais fermé, même au plus obscur de la nuit. Tout, malgré les apparences, reste ouvert. C'est en le croyant que nous l'expérimentons. Pas par soi-même, lorsque l'on est au plus bas, mais avec l'aide de Dieu qui se manifeste précisément lorsque « nos souffrances » semblent avoir le dernier mot. De quelle manière ? De mille et une façons ! Il y a toujours une main tendue, même quand nous ne voyons ni personne ni rien. Oui, puisque je vous le dis : la vie est ainsi faite que, même à la dernière milliseconde avant que nous ne trépassions, une issue heureuse pour nous est encore et toujours possible. Tout dépend de notre confiance en la vie. Cette confiance, Maman l'a expérimentée. Souvenez-vous : elle a prié pour ses bourreaux, avant de les laisser la recouvrir de terre vivante. Dites-moi : d'où pouvait-elle tenir une telle force et un tel calme, décrits comme « venus d'ailleurs » face à ses bourreaux ? Ces chacals à visage d'homme, comme l'aurait dit Martin Gray. Qu'est-ce qui peut expliquer une telle sérénité (oui, je dis bien sérénité), si ce n'est une foi éprouvée de la manière la plus absolue qui soit ?

Victimes, il y en a de plus en plus qui refusent désormais d'être ainsi « définies ». Depuis juillet 1994, quelques-uns, puis d'autres encore, au fil des décennies, se sont volontairement extirpés de cet ensemble de personnes qui, meurtries au plus profond de leur être, avaient toutes les raisons de sombrer dans le désespoir le plus noir, mais... ils ont choisi. La dignité des Rwandais, c'est cela : résister encore et encore, le plus longtemps possible, jusqu'à ce

que la victoire s'en suive. Une victoire sur les circonstances, à force de volonté et de foi. D'entraide aussi, car on ne peut aller loin sans les autres. Tout espoir tient compte de « l'autre », du prochain, du semblable. C'est un leurre de penser une seule seconde que notre bonheur est possible sans celui de « l'autre ». La nature est ainsi faite : pas de place pour l'égoïsme ni pour le « moi, je... ». C'est ensemble que nous avançons. Avancer sans oublier, en honorant la mémoire des nôtres. Offrir une sépulture digne à celles et ceux dont les corps — ou ce qu'il en reste — sont progressivement retrouvés. Agir, en faisant ce que l'on peut, en orientant nos actions pour nous soulager peu à peu.

Le faire en pleurant à chaudes larmes, en pensant toujours à celle ou celui que nous n'arrivons pas à laisser partir, en racontant à l'oral ou à l'écrit qui est la personne que l'on pleure encore sans pouvoir passer à autre chose. Aller en psychothérapie, s'exprimer, se faire aider à extirper le poison de la peine et même de la haine. S'accrocher à Christ pour ceux qui croient. Puis respirer et continuer à marcher. Croire qu'il existe des crépuscules plus beaux que des aurores, comme disait Martin Gray. Espérer qu'après l'orage vient le beau temps, même quand on ne sait pas combien de temps durera l'orage. Pleurer un bon coup, c'est salutaire, excellent pour la santé. Pleurer souvent aussi, quand le besoin irréprensible s'en fait sentir. Ne surtout pas rester à terre une fois que l'on peut se relever. Ne guère céder à cette tentation d'un abattement à vie.

J'en connais qui sont restés au fond du trou du désespoir, où la haine les a précipités de 1959 à 1994, et même au-delà. Ces personnes se sont installées dans leur malheur, sans espérer en

sortir. Rien de pire pour miner sa santé mentale et physique, en mourant à petit feu. C'est là l'objectif des bourreaux, encore aujourd'hui. Ils ont fait en sorte que nos peines perdurent au-delà de leurs crimes. Inconsciemment, involontairement, mais sûrement, nous jouerions à leur jeu — ou plutôt au jeu du mal, car eux n'en sont que des instruments. Voilà pourquoi nous devrions nous faire aider par une personne de confiance lorsque, seul, nous n'y arrivons pas : un membre de la famille qui nous reste, un professionnel de la santé mentale, un accompagnateur spirituel, ou toute autre personne, activité ou moyen susceptibles de nous accompagner sur le chemin de la « guérison ». Sinon, pourquoi serions-nous restés ? Pourquoi aurions-nous voulu survivre ? Pour prolonger notre propre souffrance ou pour nous en libérer ? Il y a bien une raison pour laquelle nous avons échappé à notre traque systématique ! Laquelle, sinon pour une vie meilleure et prospère ?

Seul, je le redis, c'est difficile, voire inenvisageable. Mais avec de l'aide, l'impossible rédemption devient fort possible. Il y a juste ce pas à faire : le pas de la foi en la vie, malgré tout. C'est sans doute de ma mère et des autres membres de ma famille que je tiens ma foi, que je l'ai et que je continue de l'exercer. C'est encore cette foi qui me conduit vers vous. Je suis là pour témoigner et dire que tout est possible, quoi qu'il nous arrive. Tant que nous croyons, nous vivons ! Même enterré vivant vous vivez encore et toujours.

Après l'obtention de mon diplôme de licence, je m'installerai à Arusha en Tanzanie chez mon oncle pour un stage au Tribunal pénal international pour le Rwanda. Mon oncle Papa John et son épouse Maman Trice qui sont aussi des serviteurs de Dieu

deviennent mes autres nouveaux parents, et de surcroît, mes parents spirituels. La connexion sera rapide et fluide, car, je pense, notre relation se développe en cette belle période où mon cœur a commencé à s'ouvrir et à développer des points de connexion par lesquels des liens émotionnels peuvent facilement se tisser. L'apport de cette nouvelle famille qui m'accueille à bras ouverts et dont je deviens membre sera inestimable sur le plan spirituel, familial, social, émotionnel et professionnel et je leur en serai toujours reconnaissant. Après d'eux, j'ai appris énormément en matière de croissance spirituelle, de vie de couple, d'organisation, d'humilité, de générosité et d'assiduité au travail. Au bout de quelques mois, je devais interrompre mon stage pour poursuivre mes études, cette fois, au Cameroun grâce au soutien de ma nouvelle famille. De mon premier jour dans ce nouveau pays jusqu'au jour où je l'ai quitté quatre ans plus tard, au terme de mes études, j'ai toujours été impressionné par la chaleur de l'accueil.

L'hospitalité, la fraternité et l'amitié des Camerounais, dans ma famille d'accueil comme parmi mes camarades de classe, restent gravées dans mon esprit. Malgré les milliers de kilomètres qui séparent le Cameroun du Rwanda, et malgré les différences culturelles, je me sentais chez moi. Mon expérience au Cameroun n'a fait que confirmer la perception positive que je commençais à avoir de l'être humain. Nous sommes des êtres de relation, et notre bonheur dépend largement de la manière dont nous vivons et entretenons nos interactions avec les autres. Après le Cameroun, je me suis lancé sur le marché du travail, d'abord en indépendant entre la Tanzanie, le Kenya, l'Ouganda et le Rwanda. Puis, j'ai rejoint l'institution internationale pour laquelle je travaille jusqu'à aujourd'hui. Genèse 2 :18 : L'Éternel Dieu dit : « Il

n'est pas bon que l'homme soit seul ; je lui ferai une aide semblable à lui. » Celle qui est semblable à moi, je la rencontre en 2014 et elle devient très rapidement mon âme sœur. J'avais connu quelques relations amoureuses auparavant, avec d'ailleurs des personnes merveilleuses, mais je n'avais réussi à m'attacher entièrement à aucune. Pourtant, on s'aimait réellement, car, je pense, mon cœur était encore sur le chemin de la guérison. Pour l'élue de mon cœur, ce sera différent. Il y a une harmonie évidente qui se transforme vite en attachement qui vire à la passion. La véritable amitié qui nous lie baigne dans une fluidité parfaite. Une année et demie plus tard, nous nous dirons oui devant Dieu, nos familles et nos amis. Depuis, elle est restée ma meilleure amie et notre amour grandit tous les jours.

De notre union naîtra d'abord Liora, notre première, en 2017, puis Malika, notre deuxième fille, près de trois années après l'aînée et enfin notre garçon Ishami, né en 2025. L'arrivée de chacun d'eux fut un immense bonheur pour nous : une vraie renaissance de la vie, un triomphe de la vie sur la mort. Quelle joie d'avoir encore une fois, des personnes avec lesquelles je partage le même ADN. Des enfants qui ont les mêmes traits que les miens disparus. En les regardant grandir, je me sens à la fois rempli de joie et conscient d'une responsabilité : leur transmettre les valeurs reçues, et croire qu'elles pourront grandir dans un monde où le bien, l'amour, la paix, le respect de la vie et de la dignité humaines règnent.

Se libérer du poids du passé

Accueillir la mémoire sans s'y perdre : reconnaître, réparer, transmettre.

Aujourd'hui, et sans doute pour longtemps encore, je travaille à ne pas vivre dans le passé. Quelques pensées rebelles essaient parfois de me faire la guerre, voulant à tout prix m'y conduire et m'y cacher, notamment dans quelques cauchemars qui s'invitent de temps à autre dans mon sommeil. Mais, une fois mes esprits repris, toutes ces pensées disparaissent d'un coup, d'autant plus qu'elles ont aujourd'hui du mal à trouver de la place. Les pensées que je cultive, positives et porteuses d'un avenir meilleur, occupent déjà tout l'espace. Il faut choisir d'être ancré dans le présent, avec l'espoir d'un avenir radieux. C'est ainsi que l'on devient vainqueur, en fin de compte. La foi en Dieu, l'espoir, les pensées positives sont comme une corde solide à laquelle nous devons nous accrocher pour continuer d'avancer lorsque les vagues du questionnement et de la douleur deviennent fortes, lorsque le manque des nôtres se fait très présent. Cela nous permet de poursuivre notre chemin vers notre destinée, d'accomplir nos tâches, de continuer ce qui donne du sens à notre vie, de profiter du bonheur que nous offrent notre famille et notre entourage. Bien sûr, il y a des vides que l'on ressent, des pensées qui surgissent de temps en temps. On apprend à vivre avec elles, en sachant qu'elles finiront par disparaître. Dieu est maître dans l'art de combler les vides. J'en suis témoin.

Vivre avec, facile ? Pas forcément. Mais lorsque nous savons ce que nous voulons, nous faisons ou devons faire en sorte que cela arrive. Il faut veiller à ce qu'aucun parasite ne se mette en travers

de notre quête d'une vie apaisée. Des parasites, il y en a de nombreux. Mais ils rebroussement chemin lorsqu'ils se rendent compte que nous regardons droit devant, sans leur accorder la moindre importance. C'est le choix que j'ai fait, et j'en attends le meilleur. Je ne l'attends plus vraiment, puisqu'il est déjà là ! Une fois ce choix fait, il faut alors travailler à pérenniser cette paix, une paix au-delà de notre entendement. C'est le jardin dont nous devons prendre le plus soin. De lui découle tout le reste autour de nous : pour moi, c'est l'équilibre de ma nouvelle petite famille, la joie de ma grand-mère, de mes familles adoptives, de mes tantes et oncles, et ma vie socioprofessionnelle. L'expérience est juste magique ! Prendre soin de soi en premier, en étant reconnaissant pour toutes les bénédictions que nous accorde notre Créateur, profiter des petits et grands bonheurs que la vie donne gratuitement, puis se mettre au service des autres. Quelle richesse ! Savoir profiter de chaque jour que Dieu fait, et en jouir. Peu important un mal de dos, une rage de dents, le temps qu'il fait dehors, un bébé qui ne fait pas ses nuits ou une surcharge de travail. On apprend que tout est passager, et que plus on remet entre les mains de Dieu les réalités que nous ne pouvons changer, moins elles sont douloureuses. C'est aussi simple que cela.

L'apprentissage a commencé lorsqu'un matin, je décidai de ne voir que l'agréable du réveil, sans y mêler ni la veille ni le lendemain. Ni même les heures à venir de cette journée qui vient de commencer. Juste le moment présent. C'est-à-dire être reconnaissant et remercier Dieu pour le don de la vie, la lumière du soleil, l'air que nous respirons, la nature qui nous entoure, sans trop se soucier de la suite. En tenant certes compte d'un planning de la journée, mais en confiant l'avenir à Dieu et en accueillant

chaque instant comme un don de Sa providence. Ce faisant, j'apprenais à me contenter de vivre au mieux le présent, libre de toutes les chaînes du passé et sans trop m'inquiéter pour le lendemain. Y parvenir, c'est dire adieu à l'anxiété et aux angoisses. Certes, c'est un long apprentissage, pas évident du tout. C'est même un exercice des plus incertains. Mais tous ceux qui s'y sont prêtés savent que cela en vaut la peine. Chaque mois d'avril est une invitation au souvenir des nôtres au Rwanda et dans de plus en plus de pays à travers le monde. Plusieurs d'entre nous traversent des moments aussi utiles que difficiles. Inconsolables, plusieurs le sont encore trois décennies plus tard. Cela est tout à fait compréhensible, notamment au regard de ces corps ensevelis depuis toutes ces années qui continuent de sortir de terre, alors que de nombreux autres restent introuvables à ce jour. Certaines personnes présentes au moment des faits refusent de révéler ce qu'elles savent, alors que si elles parlaient enfin, les rescapés pourraient offrir à leurs proches des sépultures dignes et en être considérablement soulagés. Mais l'omerta imposée par ces témoins volontairement muets n'arrange rien, bien au contraire. Plusieurs personnes parmi les rescapés ou les descendants de victimes qui n'ont pas connu les leurs vivent extrêmement mal cet « inconnu ». Il y a de quoi devenir fou !

Fort heureusement, de plus en plus de structures de santé mentale soutiennent et encadrent les plus fragiles d'entre nous depuis la première année de commémoration. Les psychologues et psychiatres rwandais, et d'ailleurs, sont de plus en plus nombreux, pour le plus grand bien du pays. Personnellement, je négocie avec moi-même, en me disant que, parmi les miens, avec ma mère en tête, je veux retenir tout le bien. À force de ne vouloir voir ma mère

que dans ses actions positives, j'en suis venu à formaliser ma mémoire et son souvenir comme une pensée heureuse, voire... joyeuse ! Le refus catégorique de s'enliser dans la souffrance liée à la perte des nôtres et cette paix intérieure acquise au travers de la foi en Dieu finissent par prendre le dessus sur toute peine liée à eux et aux bourreaux. Personnellement, aujourd'hui, je ne nourris aucune haine envers ces derniers. Je les plains même parfois. J'estime que ce sont eux les plus malheureux. Ils portent, pour la plupart, en silence, un poids trop lourd pour leurs frêles épaules d'humains ayant commis l'irréparable. Je n'aimerais pas du tout être à leur place. Si la position de « victime » est extrêmement douloureuse, comment qualifier celle de « criminel contre l'humanité » ou de « génocidaire » ? Je n'ose l'imaginer. Je ne l'envisage pas. Qu'y aurait-il de pire ?

D'un point de vue très personnel, je m'estime en grâce. Ce n'est pas par fausse modestie ni parce que je suis chrétien, mais parce que je me rends compte à quel point mes grands-parents et mes parents nous ont préparés à être de vrais « hommes », filles et garçons intrinsèquement humains. Avec certes les défauts et les carences inhérents à tout individu, mais tout de même Humains ! Pas bestiaux, pas « abîmés » par un formatage idéologique du genre néo-nazi, distillé de la plus tendre enfance à l'âge adulte. Je remercie le Ciel pour ce bel héritage reçu de nos aïeux : le respect de la vie et de la dignité de l'humain. La crainte révérencielle du Sacré ! Celle qui détermine les lignes à ne pas dépasser, plusieurs garde-fous avant la ligne rouge du caractère sacré du don de la vie. Seul Celui qui la donne peut la reprendre. Il ne la reprend même pas, il la transforme en lui conférant une dimension d'éternité. Oui, je le crois. Cela me fait aimer la vie. Les nôtres, nous les reverrons,

j'en suis convaincu. En attendant, nous devons leur rester fidèles en aimant celles et ceux que la vie nous offre encore aujourd'hui. Pour moi, ce sont grand-mère, les mères et pères merveilleux que Dieu m'a donnés, mon épouse et mes enfants et ce qu'il reste de la famille élargie. Toutes les rencontres que je fais me nourrissent et élargissent cette famille, pour les plus intéressantes d'entre elles. Elle n'est plus seulement une affaire de lien de sang, elle est devenue celle des liens du cœur. Toute personne que je rencontre est mon, ma semblable. Loin du cliché, c'est ma réalité. J'y ai longuement travaillé et aujourd'hui, à force de le croire, j'y arrive. Chaque jour que Dieu fait, je l'en remercie.

Être fidèle à la mémoire des nôtres, c'est aussi tenter de parachever une œuvre commencée, mais stoppée net par leurs assassinats. J'essaie, autant que je peux, de poursuivre ce que ma mère faisait particulièrement pour les personnes dans le besoin : une écoute attentive sans jugement, une main secourable, une aide financière, une présence active. Je le fais certes en mon nom, mais toujours avec une pensée pour Maman, mes nouveaux parents, grand-mère et grand-père. C'est ma façon de lutter en faveur de la vie. La mienne et celle de mes semblables. Voilà ce qui s'est avéré être le sens de ma vie. C'est de là que vient ma survie, je le crois. J'essaie d'en faire le but principal que je poursuis dans mon existence : perpétuer la mémoire des nôtres en transmettant leurs valeurs, leurs actions et leur message aux autres. Marcher droit devant, servir, lutter en faveur du bien, pour la vie. Tout ce qui donne du sens à notre existence doit être considéré comme l'élément principal constitutif de notre bonheur. Ce mieux-être, nous croyons souvent qu'il se trouve ailleurs, loin de nous, voire qu'il est inaccessible, alors qu'il peut être trouvé dans ce qui nous

entoure au quotidien. Faire en sorte que notre famille, notre conjoint, nos amis, nos collègues, nos voisins, nos connaissances faites au gré de nos rencontres, et chaque interaction intéressante soient notre lot de joie quotidienne. Donner et recevoir de quoi aimer vivre. Découvrir que notre joie ne s'en est pas allée avec ceux qui sont partis, puisque la mort du corps n'est pas une fin en soi. En attendant le grand miracle de nos retrouvailles, apprendre à vivre cette somme de « petits miracles » du quotidien et s'en émerveiller comme de petits enfants.

Les efforts ne s'arrêtent pas là. Il faut encore éviter le piège de la stigmatisation d'une catégorie de personnes parce qu'une, deux, trois, dix, cent, mille d'entre elles ont gravement fauté. L'âpreté de ce combat est particulière. Ne pas juger, ne pas mettre tout le monde dans le même sac, ne pas jeter l'eau du bain avec le bébé : c'est un défi des plus coûteux ! Voir une personne issue de la communauté de ses agresseurs, sans même que cet individu y soit mêlé, et l'associer au mal que l'on reproche n'est pas juste. La faute n'incombe qu'à celui ou celle qui l'a commise. La fille, le fils, l'épouse, l'ami d'un criminel n'est pas d'office « criminel ». L'individu a droit au bénéfice du doute et, quand bien même il serait associé à un acte délictueux, il bénéficie de la présomption d'innocence, jusqu'à preuve du contraire. Je suis conscient que ce discours ne soit pas « audible » par beaucoup de victimes tutsies ou de membres issus des familles de victimes, lorsqu'elles sont face à une personne hutue. Je sais, pour l'avoir expérimenté plusieurs fois, que le simple nom « hutu », la simple vue d'une personne hutue par certains Tutsi, et vice versa, a été (et restera) longtemps source de crispation, et parfois de rejet d'office et catégorique. Beaucoup de membres de l'armée du Front patriotique rwandais, dont des Tutsis, avaient toutes les raisons

de vouloir se venger de ceux qui avaient exterminé les leurs dans des conditions indescriptibles. Alors que le monde entier attendait de voir ce plat mangé froid, c'est tout le contraire qui s'est produit. Le mot d'ordre était : non à la vengeance ! Et ceux qui s'y adonnaient étaient sévèrement punis ! Tout le monde est pris de court. Sur ce point précis, le Rwanda a fait preuve d'une vision politique tout à fait inattendue. La grâce exceptionnelle et extraordinaire d'initier la politique d'Unité et Réconciliation semble utopique au début, mais fait ses preuves aujourd'hui !

Que le nouveau leadership, avec un gouvernement inclusif de toutes origines, sans tenir compte de l'appartenance à une ethnie, ait intégré chacune et chacun, y compris des pro-génocide contre les Tutsi, mais « repentis », est plus qu'une prouesse. C'est une vision qui ratisse large et donne à ce pays, le Rwanda, une opportunité inouïe d'oser réinventer une vie ensemble, avec toutes les catégories ethniques, sociales, tous sexes compris, de toutes croyances et obédiences religieuses. Certes, nous n'avancons pas tous à la même vitesse. Cela n'échappe à personne. Ce qui est important, c'est d'avoir foi en notre potentiel et de faire un pas dans la bonne direction, puis un autre, selon nos capacités personnelles. Voir autour de soi des projets qui aboutissent et changent la vie des gens nous incite, consciemment ou non, à oser franchir le pas. On se dit : puisque je vois des réussites, pourquoi pas moi ? Elles proviennent parfois de personnes qui étaient tombées plus bas que nous. Leur relèvement est si spectaculaire que l'on finit par croire (puisque l'on le voit) que la renaissance est réellement possible. C'est ainsi que je me suis relevé, et que j'incite qui veut à voir cette réalité et à la faire sienne. Suis-je pour autant parfaitement guéri ? Non. Mais je sais que je suis bien avancé dans

mon cheminement. À partir du moment où l'on décide d'y mettre toute sa volonté, on ne tarde pas à réaliser qu'il y a au moins beaucoup de « mieux ». J'aimerais tellement apporter un peu de mon expérience pour en faire profiter un maximum de personnes qui se sentent si mal qu'elles ne croient quasiment plus à la moindre chance de retournement de situation. Oui, le changement est possible, même au plus noir de la nuit, puisque je vous le dis.

Ce n'est pas par ouï-dire que je l'ai su, je l'ai appris en le vivant, dans l'horreur la plus absolue ! Et lorsqu'on parvient à s'en sortir, comme dans mon cas, le désir le plus ardent que l'on puisse avoir, face à la tristesse infinie qui habite les visages et les corps autour de moi, ces cœurs serrés à en mourir, est d'apporter, autant que l'on pourra, un peu de son espoir et de son espérance.

Ce que l'on reçoit et ce que l'on donne

Don et contre-don : gratitude active envers celles et ceux qui ont porté, relais passé aux suivants.

Les mots ne sauraient être assez forts pour exprimer le rôle ô combien important de notre héritage familial dans notre vision de la vie. Très tôt, depuis le sein de ma mère, l'amour et le respect d'autrui ont été le fondement même de toute relation. Toute notre éducation s'est construite sur ces valeurs. C'est le socle même sur lequel elle est bâtie. J'en récolte aujourd'hui les fruits, et ils sont si nombreux que le partage peut se faire tout naturellement. On vit pour partager quelque chose avec quelqu'un, sinon on vit pour soi-même, sachant tout de même que nous ne pouvons partager que ce qui nous a été donné ou légué. Si seulement les parents

pouvaient amener au monde de nouveaux êtres en toute âme et conscience, et qu'une fois sur terre, ils les biberonnaient à l'amour ! Encore faudrait-il qu'eux-mêmes l'aient été. Je sais que cela peut paraître idéaliste, utopiste, et bien loin de la réalité. Néanmoins, c'est possible, puisque j'ai bénéficié de cet amour et que j'essaie de faire de même pour mes enfants. Je ne dis pas que c'est de tout repos ni que cela arrive en croisant les bras. Non, loin de là. Il y a bien du travail et beaucoup de volonté. Il faut donc le vouloir du plus profond de soi pour le voir advenir.

Voir jusqu'où la cruauté (in)humaine peut aller, lorsqu'on a vécu ce que nous avons vécu au Rwanda, donne parfois le vertige. Devant ce gouffre, un choix demeure : s'y engloutir, ou croire que l'on peut en sortir, et faire un pas. L'espérance n'est pas un déni ; elle est une décision. À force de petits pas, on finit par entrevoir une issue et, surtout, par redevenir acteur de sa vie. C'est ainsi que je comprends la grâce : une main tendue, offerte à tous, que chacun est libre d'attraper.

De ma petite expérience, c'est lorsque je suis allé vers les autres, quand j'ai su m'ouvrir à eux, quand j'ai appris à ouvrir mes bras, à reconnaître ceux qui s'ouvraient pour moi, et quand j'ai décidé de fonder une nouvelle famille, que j'ai dû apprendre à donner sans rien attendre en retour. J'ai appris à ne plus réclamer d'amour de quiconque, mais à devenir un « donneur » plutôt qu'un « receveur ». Je ne dois pas nécessairement attendre la compréhension ni l'anticipation de mes besoins que ma mère et ma famille savaient si bien me manifester. Mon tour de donner est là, implacable devant moi. Je ne peux m'en détourner, je me laisse guider par la vie. Elle m'envoie qui elle veut, je reçois qui elle m'envoie sans

broncher. J'en suis même venu à considérer que toute rencontre est voulue par Dieu et que je n'ai qu'à ouvrir grand les bras pour accueillir. Depuis, les surprises agréables ne cessent de se multiplier.

La paix arrive !

La paix extérieure appelle une paix intérieure : les deux se construisent, patiemment.

Sur le chemin de ma rédemption, j'avais beaucoup lu. De Martin Gray à Nelson Mandela, de Boris Cyrulnik à Jacques Lecomte, tous des auteurs et des ouvrages riches d'enseignements, sans oublier bien sûr ce grand livre qu'est la Bible ! Aujourd'hui encore, je continue à beaucoup lire sur le développement personnel et je participe avec plaisir à toute discussion qui va dans le sens d'une certaine élévation. Ce qui enrichit l'âme et l'esprit m'attire... Dès mon réveil, mon premier réflexe est d'inviter Dieu dans ma journée, même si parfois je suis tenté de vérifier s'il n'y a pas un message urgent qui m'attend sur mon téléphone. Il est écrit dans la Bible que lorsque les prémices sont saintes, le reste l'est aussi. L'attitude que nous adoptons le matin détermine la tonalité de notre journée. Nous devons cultiver jalousement notre joie dès le lever, comme on protège son jardin le plus précieux ! Il faut se convaincre que tout ira bien, et qu'aucun grain de sable — ni un, ni deux, ni même trois — ne pourra nous détourner de notre objectif. Notre équilibre en dépend !

Nous pouvons nous promettre que personne ne saura nous sortir de notre trajectoire par des paroles blessantes. Nous savons tous combien le moindre écart de langage peut déstabiliser le commun

des mortels. C'est naturel. Pourtant, il est possible de changer cette « normalité ». J'en suis témoin. Il est possible de choisir de réagir calmement face à ce qui ressemble à une offense ou une provocation. Si la personne a raison, mais s'exprime avec agressivité, on peut toujours choisir de tirer une leçon de ce qu'elle dit, même si la forme n'est pas belle. Si au contraire notre interlocuteur a tort, on peut choisir de ne pas l'écouter. L'action d'autrui lui appartient, nous n'y pouvons rien. En revanche, la nôtre, nous la dirigeons selon notre compréhension. Cela voudrait-il dire que l'on devient insensible ? Non. Toute offense nous laisserait-elle intacts ? Bien sûr que non. Serions-nous donc un peu affectés ? Évidemment...

J'ai vu des conflits de couple et d'amitié se nourrir d'un même mécanisme : l'ego s'installe, et l'on ne s'attarde plus que sur « ce qui ne va pas ». Un simple exercice peut pourtant déplacer le regard : chacun relève, à tour de rôle, ce qu'il reconnaît de bon en l'autre. Quand l'attention revient au bien, le dialogue redevient possible ; quand elle se fixe sur l'offense, la spirale s'emballe. Il faut du temps pour désamorcer, mais on peut apprendre.

En Côte d'Ivoire où je vis avec ma famille, on entend souvent dire : « Prête-moi ton palabre ». Dans l'élan, certains veulent intervenir « comme il se doit », en se faisant « secouriste » de l'offensé. Autrement dit : laisse-moi répondre à ta place, parce que je suis prêt à entrer dans le conflit. Cette expression m'amuse et m'enseigne : elle montre combien la provocation attire, et combien il est précieux, parfois, de ne pas s'y laisser prendre.

Il n'est pas question pour lui de répondre par l'invective, quel que soit le ton agressif de son interlocuteur. Ce dernier s'attend

d'office à une réaction de colère, mais c'est tout le contraire qu'il reçoit, à sa grande surprise. Notre maîtrise appelle forcément celle de la personne en face. Tôt ou tard, notre interlocuteur baissera d'un ton, et peut-être même redescendra complètement. Si ce n'est pas le cas, on peut choisir de garder le silence et la bienveillance, jusqu'à ce que le dialogue devienne possible. Parfois, aucun échange ne semble possible malgré toutes ces stratégies d'évitement. Le silence est alors de mise. Et s'il faut impérativement apporter une réponse, cela se fera par une action concrète, sans prise de parole. La réponse à apporter est adaptable aux circonstances.

Au travail, les tensions arrivent vite : un ton sec, un mail « accusateur », une remarque qui tombe mal. Un jour, au bureau, une collègue s'étonnait : — comment certaines personnes font-elles pour être bien avec tout le monde ? Je lui ai répondu simplement : — ça apporte quoi de s'énervier ? La colère nous retient prisonniers alors que l'autre continue sa journée. On n'éteint pas un feu en ajoutant du feu.

Je souhaitais surtout qu'elle voie l'auteur de ces messages comme un être en souffrance, maladroit dans sa manière de s'exprimer. « Ce sont des gens à plaindre, et non à en vouloir », lui disais-je. À mesure que l'on apprend cette lecture, la tempérance grandit et les situations se dénouent plus souvent.

Des êtres en relation

L'humain par l'humain : nous nous reconstruisons dans des relations justes, exigeantes et bienveillantes.

Vouloir s'en sortir et bien vivre... Qui ne le veut pas ? Qui se lève le matin en décidant de tout faire pour passer la pire journée possible, suivie d'une nuit pleine de cauchemars ? Personne. En revanche, il nous arrive souvent — très souvent — de nous lever avec en tête un autre objectif : régler son compte à celui qui, selon nous, « l'a bien mérité ». Nous élaborons nos plans pour qu'il « en ait pour son grade », sans faute. Et, le moment venu, nous lui déversons notre boue. Il l'a mérité, n'est-ce pas ? Gare à lui s'il réplique ou recommence : la réaction pourrait être encore plus violente. À quelques exceptions près, certains parmi nous choisissent, pour diverses raisons, de ne réagir qu'après une récidive... ou de se calmer et de passer à autre chose. Cette énergie préservée se révèle souvent bien plus utile lorsqu'elle est investie dans des tâches réellement bénéfiques — pour soi et pour les autres.

Un jour vient où l'on s'aperçoit que notre manière de penser, de parler, d'agir, de réagir ou même de ne pas agir, a été profondément transformée par la somme de nos petits efforts quotidiens. Et, entre-temps, nous sommes devenus de meilleures personnes. Ce n'est qu'une fois de « l'autre côté » que l'on peut mesurer le chemin parcouru... et l'abîme dans lequel nous avions si longtemps pataugé. Alors, on comprend plus facilement celui qui se débat encore dans cette boue. On évite de lui asséner un jugement qui ne ferait que l'enfoncer davantage. Ce parcours, aussi tourmenté soit-il — et dont on ne sort peut-être jamais tout à fait —, nous ouvre les yeux sur la condition humaine, et sur la compassion, la compréhension et la tolérance que nous devrions offrir à nos semblables. Il n'est pas nécessaire d'être « religieux » ni même « croyant » pour traiter l'autre comme nous aimerions

être traités. Cela relève du simple bon sens. Dans ses Règles d'or pour la vie quotidienne, Omraam Mikhaël Aïvanhov écrit : « Laissez tout le monde tranquille, occupez-vous seulement de vous améliorer vous-même. Seul votre exemple montrera aux autres qu'ils se trompent ou qu'ils se conduisent mal. Oui, votre exemple. C'est en travaillant sur soi-même que l'on travaille sur les autres : ils s'aperçoivent que vous possédez des qualités qu'ils n'ont pas et, parce qu'ils désirent les posséder eux-mêmes, ils sont poussés à vous imiter et à s'améliorer. » Il est des hommes et des femmes habités par une lumière intérieure dont les faisceaux nous atteignent, nous touchent et nous éclairent — parfois pour un instant, parfois pour toute une vie. Martin Gray fait partie de ceux-là. Son exemple de vie a profondément inspiré la mienne, comme celle de bien d'autres. Avant de lire *Au Nom de Tous les Miens*, puis *Le Livre de la vie* et *La vie renaîtra de la nuit*, je n'avais pas imaginé qu'un être humain puisse endurer autant de souffrance. Plutôt que d'en mourir, il en a vécu... et il a permis à d'autres, dont moi, de vivre aussi. Dieu sait l'hommage que je lui rends ici. Que Son âme repose en paix ! Chacun de ses mots, pour dire l'indicible, mais aussi la beauté de la vie, ses hauts et ses bas, a contribué à me construire. Ses écrits ont nourri mon âme et m'ont accompagné dans le cheminement dont vous connaissez maintenant quelques étapes. Il a transmis, et son message, je le crois, est allé bien au-delà de ses propres espérances : que la vie l'emporte toujours, quoi qu'il en coûte !

Mais avant cela, Dieu sait ce qu'il a enduré... Comme si, pour accomplir sa mission sur terre, il avait dû traverser l'innommable pour, à son tour, nommer ce que d'autres n'auraient jamais su exprimer. Ses mots étaient ceux de quelqu'un qui avait vécu dans

sa chair et au plus profond de son être le pire que la vie terrestre puisse infliger. Puisque la vie sur terre se déroule côte à côte avec le bien et le mal, chacun de nous est confronté à un choix : – céder à la facilité et laisser le mal gagner du terrain en le perpétuant ; – ou s’engager sur la voie du bien, en fournissant les efforts nécessaires pour qu’il triomphe de la folie humaine. La liberté de chacun est ainsi mise à l’épreuve. Que nous le voulions ou non, nous y répondons d’une manière ou d’une autre. Or, bien souvent, nous avons été éduqués dans la restriction du « ne pas faire » plutôt que dans l’encouragement à « faire ». Ainsi grandit-on dans la peur de « mal faire » plus que dans la joie de « bien faire ». Et si vous y réfléchissez, tout — ou presque — part de la parole. Qu’il s’agisse de restreindre ou d’inviter, l’une et l’autre se formulent presque toujours sous forme d’un impératif exprimé par des mots. L’éducation de base, dès le plus jeune âge, se fait par la parole, même envers le nourrisson qui n’est pas censé comprendre ce qu’on lui dit. L’usage de la parole est inévitable, sauf cas de handicap, et même alors, elle reste souvent présente sous une forme ou une autre. C’est dire la place centrale de la parole dans la communication humaine, aux côtés de toutes les formes non verbales.

Le pouvoir de la parole

Nommer, témoigner, dire vrai : la parole guérit quand elle s’adosse au courage et à l’écoute.

La parole ouvre ou ferme les portes. L’intonation, le choix des mots, le non-verbal : tout compte. Nous captons bien plus que nous ne le croyons, et nous réagissons parfois avant même de réfléchir. C’est là que l’intelligence émotionnelle intervient :

trouver un équilibre entre soi et l'autre, sans renoncer à la vérité, pour préserver la relation. La décision initiale est personnelle, mais le chemin se parcourt ensemble.

J'ai pu l'observer chez les rescapés du génocide perpétré contre les Tutsis en 1994. D'abord sidérés, chacun s'était instinctivement replié sur soi, sans l'avoir choisi. Puis les circonstances ont évolué, obligeant un isolé à s'approcher d'un autre, jusqu'à ce que naissent des regroupements. En s'unissant, ils ont mis en commun leurs forces résiduelles, se sont soutenus et ont retrouvé un élan vers la prospérité. Mais ce redressement avait un préalable : regarder la réalité en face. Dans les juridictions populaires Gacaca, il fallait nommer les choses : le crime était un « crime », la victime une « victime », le bourreau un « bourreau ». Sans cette reconnaissance claire, aucune réconciliation véritable ni unité durable n'étaient possibles. Ce n'est qu'à ce prix que la cohabitation a pu être reconstruite — malgré les incompréhensions qui persistent encore, des décennies plus tard. Car, enfin, comment cohabiter à plusieurs milliards sur la seule planète que nous partageons ? Et si tout commençait par la cellule familiale ? Si le plus grand soin devait s'y cultiver, pour ensuite s'étendre, étape par étape, à des cercles toujours plus larges ? Si l'école prenait le relais des familles, dès que les enfants, devenus élèves, entraient dans son espace ? Si la cohabitation pacifique entre humains devenait une matière à part entière, aussi importante que les sciences ou les lettres ? Si l'éducation au vivre-ensemble devenait une priorité d'État, sortant enfin des discours pour intégrer de vrais programmes de développement citoyen à l'échelle d'un pays, et humaine à l'échelle du monde ? Et si, enfin, les leçons de l'histoire

– génocides, guerres mondiales, conflits interminables – servaient réellement de garde-fou pour les dirigeants d’aujourd’hui ?

Nous avons tous les outils en main. Et pourtant, nous échouons. Pourquoi ? Parce que c’est toujours « la faute de l’autre ». Rarement la nôtre. Presque jamais, à nos propres yeux. Il faut souvent qu’on nous le fasse remarquer – parfois avec insistance – pour que nous acceptions enfin de voir ce que tout le monde voit... sauf nous. Le changement ? Bien sûr que nous le voulons ! Nous l’appelons même de tous nos vœux... jusqu’au moment où nous découvrons que la ligne de départ est tracée sur nous-mêmes, individuellement. Et là... on baisse d’un ton, voire deux. On milite moins. On réalise que ce n’est pas aussi simple qu’on l’imaginait. Pourtant, notre rôle est essentiel. Nous devons choisir : soit prendre notre part de responsabilité, soit renoncer à exiger quoi que ce soit de qui que ce soit. Notre premier partenaire est notre conscience. Notre second, notre volonté. Puis vient l’action. Comme le disait Walt Disney : « Si nous pouvons le rêver, nous pouvons le faire. » Et Nelson Mandela le confirmait : « Cela semble impossible, jusqu’à ce que ce soit fait. » Même maître Yoda nous avertit : « N’essaie pas. Fais-le ou ne le fais pas. »

Pourtant, cet exercice devient bien plus ardu pour ceux qui ont subi une douleur infligée non par les aléas de la vie, mais par la volonté d’autrui de leur nuire. Accepter et dépasser une telle injustice n’est possible que pour quelques êtres d’une résilience exceptionnelle. Et pourtant, ces personnes sont comme vous et moi — à une différence près : elles ont décidé, avec une détermination inébranlable, de s’en sortir. Leurs circonstances, aussi dures soient-elles, ne peuvent ébranler leur volonté

farouche. C'est comme si elles se répétaient sans cesse la phrase de Stephen Covey : « Je ne suis pas un produit de mes circonstances. Je suis le produit de mes décisions. » Elles choisissent de déposer les armes pointées contre les auteurs de leur malheur. Elles réorientent toute leur énergie vers un objectif clair : se vouloir du bien, se faire du bien. Car c'est la condition sine qua non pour en faire aux autres. On ne peut offrir ce que l'on ne possède pas. Alors elles cultivent d'abord leur propre champ, pour ensuite partager leurs fruits autour d'elles, pour le plus grand bien de tous.

Le bonheur dans la compassion et l'altruisme

Le bonheur s'éprouve en se donnant : la compassion comme chemin, l'altruisme comme horizon.

Il existe une expérience capable de procurer la plus profonde des satisfactions : celle de sentir que nous avons accompli une action qui dépasse notre personne, une action qui a réellement servi à quelqu'un d'autre. Pour ma part, je ressens une joie bien plus intense à donner qu'à recevoir. Cela peut sembler une belle formule, mais c'est une vérité que je vis chaque jour. Offrir quelques minutes de son temps pour rendre un service, même minime en apparence, mais qui allume un vrai sourire chez celui qui le reçoit, procure une gratitude intérieure difficile à égaler. Et quand on le découvre, on recommence... puis on ne peut plus s'en passer. La joie que l'on déclenche chez l'autre grandit sous nos yeux et nous revient amplifiée. C'est nous qui en sortons le plus riche. Presque égoïste, d'une certaine façon... mais dans le meilleur sens du terme.

Ce don de soi, même dans les plus petites choses, construit en nous un bonheur solide, une joie qui dure. Si je devais recommander une expérience à vivre — et à faire vivre aux siens —, ce serait celle-ci. L'interdépendance humaine demande simplement un ajustement : prendre l'initiative d'aider, de soutenir, d'offrir une épaule... avant d'attendre que l'attention vienne vers nous. Et ce qui nous revient en retour a le pouvoir de transformer notre vie. J'ai toujours vu ma mère aider. Toujours. Comme si elle était née pour ça. Sans même y réfléchir, j'ai fini par suivre son exemple, à ma manière et à mon rythme. Pour moi, il est devenu naturel de rendre visite à quelqu'un qui ne va pas bien, de lui donner un peu d'attention. Oui, cela demande du temps, de l'énergie, parfois un peu d'argent. Mais il en faut peu : juste une disponibilité d'esprit... et le reste suit presque tout seul. Il s'agit simplement de faire ce qui peut soulager quelqu'un, avec ce que l'on a. Et il y a toujours, dans notre entourage proche, quelqu'un qui en a besoin. Encore faut-il vouloir le voir. Car on ne voit vraiment que ce que l'on décide de voir. Là est le véritable enjeu.

Comme le disait la Reine Elizabeth II : si nous ne pouvons pas mettre fin aux guerres et aux injustices, l'impact cumulatif de milliers de petits actes de bonté peut être bien plus grand et bénéfique que nous ne pourrions l'imaginer. J'ai vu cette vérité de mes propres yeux : la joie d'une mère, les larmes aux yeux, recevant des vivres alors qu'elle croyait ses enfants condamnés à mourir de faim ; des enfants d'orphelinats, ayant tout perdu, sautant de joie en découvrant des jouets ou du matériel d'usage personnel ; des personnes gravement blessées lors du génocide recevant gratuitement soins et médicaments. Et tout cela grâce à une personne, parfois à des milliers de kilomètres, qui avait décidé

de poser un simple geste — souvent jugé insignifiant par celle-ci, mais salvateur pour ceux qui en bénéficient. Aujourd'hui encore, si nous portons un regard attentif sur les victimes des conflits qui secouent le monde, un simple geste de notre part peut changer la vie d'une personne, voire d'une famille entière. J'en suis témoin, j'en ai bénéficié : je sais de quoi je parle. Notre monde devient de plus en plus égocentrique, et l'un des premiers fruits de cet égocentrisme est l'indifférence. « Moi d'abord » : moi, ma famille, ma tribu, mon ethnie, ma religion, ma communauté, mes sentiments, ma douleur, mon peuple, ma culture... Les autres et ce qui leur arrive passent au second plan, voire n'existent pas.

L'indifférence est un seuil dangereux : quand on ne se soucie plus d'autrui, on peut facilement le blesser et franchir la ligne entre le bien et le mal. Les politiques publiques comptent, mais nos petits actes quotidiens comptent aussi. Quand Mère Teresa a sauvé le bébé Emmanuel Leclercq, abandonné dans une poubelle en Inde, elle ne savait pas qu'il allait devenir ce grand philosophe et conférencier dont l'impact en matière de résilience ne saurait être mesuré. Quand Lorenzo Perrone apportait chaque jour à manger à Primo Levi, il ne savait pas qu'il aidait un futur écrivain, qui marquera l'histoire par ses œuvres. Et lorsque Marguerite Farges a sauvé un enfant juif, elle ne savait pas qu'il deviendrait le grand écrivain et Médecin Psychanalyste, psychiatre et neurologue, Boris Cyrulnik, considéré comme l'inventeur du concept de résilience (renaître de sa souffrance) et comme l'un des pères de la théorie de l'attachement et de la sécurisation affective. Ces gestes, souvent anonymes, dépassent le temps et inspirent encore.

Il suffit que chacun décide d'allumer sa petite bougie, et lorsque toutes ces bougies se rejoignent, elles créent une lumière remarquable, capable d'éclairer les endroits les plus sombres. La synergie née de la multiplication de ces gestes peut transformer le monde qui nous entoure. J'y crois profondément. Aleta Clark, fondatrice de l'initiative HugsNoSlugs aux États-Unis, a lancé un mouvement pour aider les autres. Elle savait qu'elle ne pourrait pas mettre fin à la violence armée, mais était convaincue qu'elle pouvait utiliser sa vie pour améliorer celle des autres. Son mouvement repose uniquement sur l'amour inconditionnel. Aleta a commencé par fabriquer des t-shirts qu'elle vendait pour soutenir sa communauté. Elle a ensuite organisé une collecte d'eau pour Flint, dans le Michigan, et a récolté 17 836 bouteilles, qu'elle a elle-même transportées et distribuées dans toute la ville jusqu'à épuisement des stocks. Elle est également connue pour ses visites quotidiennes aux sans-abris pendant la période de COVID, distribuant nourriture et soutien. Bon nombre des grandes ONG que nous connaissons aujourd'hui — et dont beaucoup d'entre nous, au Rwanda et ailleurs, avons bénéficié dans les moments les plus difficiles — sont nées d'une idée ou d'un geste d'une personne au cœur altruiste, prête à agir comme Aleta. « Il ne peut y avoir de plus grand don que celui de donner son temps et son énergie pour aider les autres sans rien attendre en retour », disait Nelson Mandela.

Lorsque nous réalisons que nous appartenons tous à la même famille, l'espèce humaine, et que nous sommes des êtres de relation, tendre la main à ceux qui sont dans le besoin devient naturel. Chaque fois que nous faisons du bien à notre semblable, nous faisons du bien à nous-mêmes. Martin Gray rappelait

qu'aider les autres est la meilleure façon de s'aider soi-même. Le grand psychiatre rwandais Naasson Munyandamutsa, qui a accompagné les survivants de traumatismes graves après le génocide, soulignait que l'aide apportée aux autres est thérapeutique : « Une source non alimentée ne peut donner d'eau. » Il expliquait : « Si je tiens debout aujourd'hui, malgré mes faiblesses et mes imperfections, c'est parce que je reçois constamment des gens qui viennent vers moi. » Il apprenait autant de ceux qu'il aidait que de ceux qui l'entouraient, constatant que le génocide n'avait pas réussi à tuer l'espoir, car les survivants ont tenu bon et ont accueilli cet espoir. Par son cœur altruiste, il s'efforçait toujours d'accueillir la souffrance des autres. Son plus grand rêve ? Que les enfants du Rwanda découvrent que la diversité est une valeur inestimable, et qu'un univers où la vie et l'amour ont leur place soit possible. Dans une société où vie et amour sont respectés, la haine peut surgir, mais elle sera mise en échec. J'ai l'espoir que ce rêve se réalisera, non seulement au Rwanda, mais partout en Afrique et dans le monde. Durant les années qui ont suivi le génocide, de nombreux survivants portaient en eux une douleur indescriptible. Chacun essayait de suivre le cours normal de la vie quotidienne — aller au travail, participer aux activités sociales et familiales — mais la souffrance qu'ils tentaient souvent de dissimuler était si intense qu'elle finissait par se manifester, parfois de manière soudaine et terrifiante, surtout lors des commémorations d'avril. En effet, pendant les commémorations, certains tombent en syncope, d'autres pleurent, d'autres restent muets : le corps se souvient.

Le psychiatre Naasson Munyandamutsa rappelait, dans un entretien avec RFI, que dans une société où le silence a été imposé

par la mort et la terreur, les gens ne sont pas prêts à parler. Ces crises sont des appels à l'aide. Un regard, une écoute, une accolade peuvent parfois permettre à la parole de sortir, et à l'espoir de se relever.

Se relever à travers l'Histoire récente du pays

Se relever individuellement et collectivement, inscrire sa trajectoire dans un pays qui se reconstruit.

L'hécatombe qui a frappé notre pays a des conséquences inimaginables, tellement profondes qu'elles en deviennent presque indescriptibles. Pourtant, malgré cette tragédie, il reste une voie, une issue unique et précieuse, semblable à celles évoquées dans les Saintes Écritures : la réconciliation. Oui, ni plus ni moins que ce projet colossal et quasi irréalisable. Pourtant, si nous voulons nous en sortir et éviter de nous enliser dans une spirale de revanche stérile et interminable, il faut croire en la réconciliation, la vouloir, la travailler et la consolider. Quel labeur ! Quelle sagesse faut-il pour emprunter cette voie si étroite et exigeante ! À l'intérieur comme à l'extérieur de nos vingt-six mille kilomètres carrés, beaucoup n'y croient pas. Pire encore, certains mettent tout en œuvre pour entraver les efforts d'une nation qui tente de se relever. Le combat est rude, âpre, et souvent paraît perdu d'avance aux yeux de ceux qui, malgré leur scepticisme ou leur opposition, observent la mise en place d'approches nouvelles et inédites après un génocide. Aujourd'hui encore, le rêve d'un Rwanda unifié continue de progresser, lentement mais sûrement. Personne ne s'attend à des résultats immédiats, mais la réalité — incontestable pour quiconque y prête attention — est que ce pays, bien qu'encore loin du niveau qu'il souhaite pour ses citoyens en matière d'unité, est incontestablement plus avancé que le point de

départ de si triste mémoire. Chaque jour compte, et les Mille Collines en sont la preuve.

Les observateurs internationaux peinent parfois à saisir cette réalité. Lorsque la volonté politique réelle s'allie à l'engagement actif du peuple — ce qui est extrêmement rare, je le reconnais —, les progrès deviennent plus éloquents que n'importe quel discours. C'est, à mon sens, ce qui justifie l'expression du « miracle rwandais ». Il est bien réel, j'en suis témoin. Et il y a bien d'autres exemples. Chacun joue sa partition au mieux, et la musique qui en ressort est l'harmonie de tous ces efforts collectifs. Attention, je ne prétends pas à une image parfaite. Loin de là. Je souhaite simplement rendre hommage à cette réalité, telle qu'elle se présente aujourd'hui. Que d'efforts, que de compromis, que de volonté politique ! Que de projets qui se réalisent dans une Afrique souvent réduite à des clichés sombres, les uns plus pessimistes que les autres ! Oui, toutes ces initiatives rwandaises peuvent et doivent produire des résultats tangibles et profitables à tous, malgré les critiques incessantes et les imperfections inévitables. Un pays déjà confronté à d'énormes défis parvient pourtant à appliquer ses principes de manière cohérente – une approche encore rare sur le continent. Et cela, alors même que toutes les conditions historiques, économiques et sociales semblaient rendre le relèvement presque impossible. Des Mille Collines, que cela plaise ou non, ont émergé mille solutions ; et les résultats sont là, implacables. Ils ne font pas l'unanimité, mais l'essentiel demeure : le Rwanda poursuit son chemin, porté par la volonté de son peuple de se relever, de vivre ensemble et de construire son avenir. Le peuple rwandais doit rester debout pour sa survie, et

rien ni personne ne peut l'en empêcher. Voilà ce que la volonté farouche et tenace accomplit lorsqu'elle est vraie.

Il a fallu faire un choix entre la vengeance, qui aurait pu sembler légitime pour les survivants – et qui aurait entraîné le cercle vicieux attendu par beaucoup – et un regard résolument tourné vers un avenir commun, centré sur la reconstruction de ce qui avait été détruit. C'est une question de choix : crier vengeance et plonger dans un cycle sans fin, ou prendre sur soi, un choix rarissime, mais ô combien salutaire ! Ce choix clair, qui coûte extrêmement cher sous tous ses aspects, est particulièrement douloureux. Pourtant, c'est celui qu'ont fait, en pleine conscience et de manière calculée, les Rwandais, afin de répondre aux questions existentielles de tous les peuples des Mille Collines, de la diaspora et des pays voisins. La pilule est amère, mais elle doit être avalée : c'est la seule issue. Alors que tout ou presque était à reconstruire, le courage politique a été pris, et tous les autres aspects – économiques, sociaux et culturels – ont suivi. Sans relâche. Puis... Des résultats ! C'est la seule conséquence possible de toutes ces combinaisons d'efforts, tenus à bout de bras et de nerfs quasi d'acier pour y parvenir ! Coûte que coûte ! Y arriver ! Tous ensemble ! Lorsque ce credo anime tout un pays et se manifeste dans le quotidien de chacun, il faut avoir de bonnes raisons pour ne pas l'exiger de soi-même. Pour ma part, je choisis de l'adopter ! Cette nouvelle exigence envers moi-même s'accorde parfaitement avec ma philosophie de vie et, carrément, mon nouveau mode de vie. Adopté ! Foi en la vie, malgré tout. Et Dieu sait combien je souhaite ce sursaut pour tous les miens, sans exception.

Après 1994, la reconstruction a ressemblé à une marche dans un tunnel : certains avançaient, d'autres restaient figés par l'innommable. Le Rwanda a surpris par une volonté et une vision : convaincre le peuple qu'une renaissance était possible, puis l'ancrer dans des actes concrets. Quand les résultats deviennent visibles dans le quotidien, ils emportent l'adhésion bien plus sûrement que les discours. C'est cette dynamique, exigeante et imparfaite, qui a rendu la marche vers la vie crédible.

La place de la foi

La foi comme colonne vertébrale : ni fuite ni dogme, une force de vie qui soutient le pardon et l'action.

S'il y a un élément qui revient le plus souvent dans toutes les parties de ce livre, c'est la foi en Dieu. La foi a été la pierre angulaire de notre éducation familiale. Les valeurs d'amour, de respect et de compassion étaient profondément ancrées dans les enseignements que nous avons reçus. Les moments difficiles que nous avons traversés nous ont confrontés à des questions susceptibles de mettre notre foi à l'épreuve, du moins en ce qui me concerne. Heureusement, je ne l'ai pas complètement perdue. La foi et l'espoir m'ont permis de rester debout pendant les jours sombres et les nuits d'angoisse. Le chemin de la résilience ne peut être dissocié de la foi : elle a toujours été le pilier qui m'a permis non seulement de tenir, mais aussi d'avancer. Le pardon et sa pratique sont également indissociables de la foi. En percevant le pardon comme un reflet de l'amour de Dieu, il devient plus facile de se libérer de ses rancunes et de ses douleurs.

Je peux aujourd'hui témoigner que la foi a été le fil d'Ariane de ma vie, de l'éducation familiale à la reconstruction après la souffrance. Elle a été et restera non seulement un réconfort, mais aussi le sens profond de mon existence sur terre. Grâce à elle, j'ai pu voir au-delà des défis immédiats et marcher avec confiance vers l'avenir. La foi en Dieu, souvent perçue comme une source inébranlable de soutien et de guidance pour les croyants, a le pouvoir de rendre présentes et possibles les choses que l'on espère. Elle joue un rôle central dans le développement de la résilience, le maintien de l'espoir et l'expression de la compassion. J'en suis témoin. J'ai appris que la foi peut transformer la douleur et la souffrance en opportunités de croissance personnelle. La foi nous assure que, même dans les épreuves les plus difficiles, un plan plus vaste existe. Cette perspective aide à relativiser les difficultés et à les affronter avec courage. En croyant que chaque épreuve nous offre une leçon et peut nous rendre plus forts, nous puisons dans nos forces intérieures pour persévérer. Comme le dit la Bible : « L'affliction produit la persévérance, la persévérance produit le caractère éprouvé, et le caractère éprouvé produit l'espérance » (Romains 5 :3-4). À l'instar de l'espoir, la foi nous permet de voir au-delà des difficultés présentes et de croire en un avenir meilleur. La foi nous guide également vers des comportements empreints de compassion et d'amour envers autrui. Cette dimension éthique se manifeste dans nos choix, nos actions et nos comportements quotidiens. Elle nous encourage à nous engager dans des initiatives caritatives et sociales. Ainsi, la compassion devient une expression tangible de la foi, transformant la spiritualité en un véritable vecteur de changement positif et visible dans le monde.

En portant un regard rétrospectif, je peux affirmer sans le moindre doute que la foi constitue un pilier de résilience, une source d'espoir et un moteur de compassion. En affrontant les épreuves avec conviction, en nourrissant un espoir persistant et en agissant avec bienveillance, on découvre une direction et une force capables de transcender les difficultés immédiates, tout en enrichissant à la fois notre vie et celle des autres.

Conclusion

Écrire ce livre, c'était revenir au bord du gouffre pour mieux regarder la vie. J'y ai retrouvé la main de Maman, sa douceur intrépide, et ce souffle de foi qui ne s'éteint pas. Si ces pages ont une raison d'être, c'est pour dire qu'au cœur même de l'horreur, une dignité demeure : celle d'aimer, de pardonner, de tendre la main. Rien n'efface l'irréparable. Mais la mémoire, lorsqu'elle s'adosse à la vérité et au soin des vivants, devient une force qui relève.

Je n'idéalise pas le chemin : la peur, l'amertume et le silence m'ont longtemps habité. Pourtant, la bonté obstinée de quelques-uns, la fraternité reçue et le choix renouvelé de la confiance ont desserré l'étau. La foi n'est pas une échappatoire ; elle est cette respiration qui permet d'avancer, pas à pas, en faisant de la justice et de la compassion des actes quotidiens.

À vous qui refermez ce livre, je confie un vœu simple : ne laissez jamais le mal dire le dernier mot. Transmission, vigilance, gestes de solidarité, paroles justes — voilà notre réponse. Qu'ensemble

nous fassions grandir un monde où la bonté n'est ni naïveté ni faiblesse, mais courage lucide.

Annexes documentaires

Annexe 1 - Le génocide des Tutsi du Rwanda (1994) dans une perspective historique

Cette annexe propose une mise en perspective historique du génocide des Tutsis de 1994. Elle vise à donner au lecteur les principaux repères nécessaires pour situer un témoignage individuel dans une histoire collective faite de ruptures, de continuités et de choix politiques. Rien, dans ce qui suit, ne prétend remplacer l'expérience vécue ni l'exigeante précision du souvenir. Le but est plutôt d'éclairer le décor historique - la longue durée des catégories sociales, l'évolution de l'État, la guerre civile, la radicalisation et les mécanismes concrets de l'entreprise d'extermination - afin que la parole du rescapé soit entendue à la fois dans sa singularité et dans sa vérité historique.

Le génocide de 1994 n'est pas une explosion spontanée de haine 'ancestrale'. Les travaux d'historiens, de politistes et d'enquêteurs convergent pour montrer qu'il s'agit d'un crime de masse organisé, mis en œuvre en un temps très court par des réseaux mobilisant des institutions (administration, forces de sécurité), des milices, des médias de propagande et des relais locaux. Pour comprendre comment une telle entreprise a pu être déclenchée et conduite avec une brutalité d'une rapidité exceptionnelle, il faut remonter à la manière dont l'État rwandais s'est construit, comment des identités ont été figées et instrumentalisées, et comment la guerre du début des années 1990 a servi de cadre à un basculement vers une logique d'extermination.

Dans le Rwanda précolonial, des appartenances sociales existaient, mais elles ne correspondaient pas mécaniquement à des 'races' fixes. La colonisation transforme progressivement ces différences en catégories administratives, en leur attribuant une signification essentialisée et hiérarchisée. Sous la période allemande, puis surtout sous l'administration belge, l'idée d'une distinction 'ethnique' stable est consolidée par des recensements, des politiques d'éducation et de recrutement, et par une bureaucratie qui fait des catégories un outil de gouvernement. Les cartes d'identité et les classifications officielles installent une vision du social qui se présentera ensuite comme une évidence. Cette rigidification n'explique pas à elle seule le génocide, mais elle fournit une grammaire politique durable : l'appartenance devient un marqueur officiel, susceptible d'être utilisé pour inclure, exclure, distribuer des avantages, ou désigner des ennemis.

Les années qui précèdent l'indépendance (1962) et les premières décennies postcoloniales sont marquées par des crises et des violences, notamment autour de la 'révolution sociale' de 1959 et de ses suites. Des Tutsis sont tués, d'autres prennent la route de l'exil. La question du retour et de la citoyenneté devient un enjeu structurel. La présence d'importantes communautés de réfugiés tutsis dans les pays voisins nourrit, de part et d'autre, des récits antagonistes : pour les uns, l'exil est la preuve d'une injustice historique ; pour d'autres, il devient un argument pour justifier la fermeture politique et la peur d'une revanche. Dans les années 1960 et 1970, de nouveaux épisodes de violence et d'exclusion renforcent la fracture. La mémoire des persécutions, la peur, les

pertes et les humiliations s'accumulent, et les lignes de solidarité se réorganisent dans un espace régional instable.

À partir de 1973, le régime du président Juvénal Habyarimana consolide un État autoritaire et centralisé. Les catégories d'appartenance restent présentes dans les pratiques administratives et, pour une part, dans l'accès à certaines ressources. Le pays fait aussi face à de fortes pressions démographiques, à des tensions foncières et, dans les années 1980, à des difficultés économiques accrues. Au début des années 1990, la conjoncture change : sous l'effet de la fin de la guerre froide, des injonctions à l'ouverture politique apparaissent, et le multipartisme est autorisé. Cette transition, loin d'apaiser, intensifie souvent la concurrence pour le pouvoir. Les entrepreneurs politiques les plus radicaux disposent alors d'un registre efficace : présenter l'adversaire comme une menace existentielle, et mobiliser la population au nom de la sécurité, de l'identité et de la survie.

Le 1er octobre 1990, le Front patriotique rwandais (FPR), composé en grande partie de réfugiés tutsis et de leurs alliés, lance une offensive depuis l'Ouganda. La guerre civile commence. Dès que la guerre s'installe, l'État se militarise, les discours se durcissent, et la propagande cherche à confondre l'ennemi extérieur et un ennemi intérieur. Dans ce cadre, la figure du 'Tutsi' peut être construite comme un suspect permanent : on l'accuse d'être complice, infiltré, ou porteur d'un projet de domination. L'enjeu n'est pas seulement idéologique ; il sert à justifier des politiques répressives, à éliminer des opposants politiques et à consolider des positions dans l'appareil d'État.

En 1993, les Accords d'Arusha prévoient un partage du pouvoir entre le gouvernement et le FPR, ainsi qu'une intégration militaire. Sur le papier, ces accords tracent un chemin vers la fin de la guerre. Dans les faits, ils accélèrent la radicalisation de certaines factions, qui voient dans toute concession une menace directe pour leurs privilèges, leurs réseaux et leur impunité. Les mois qui suivent montrent une dynamique de préparation : multiplication de discours de haine, entraînement et armement de milices, constitution de réseaux locaux, et construction d'un imaginaire d'urgence où 'frapper en premier' serait une nécessité. Des médias de propagande participent à la déshumanisation, au signalement et à la légitimation de la violence.

Le 6 avril 1994, l'avion transportant le président Habyarimana est abattu à l'approche de Kigali. Cet attentat, dont la responsabilité a fait l'objet de controverses et d'enquêtes, sert de point de bascule immédiat. Dès le lendemain, des assassinats ciblent des personnalités politiques et des voix modérées. Très vite, les massacres de masse visent les Tutsis en tant que groupe. La vitesse de diffusion des ordres, la coordination de barrages, l'utilisation de listes, la mobilisation des administrations locales et des milices indiquent que l'on ne se trouve pas devant une simple 'éruption' de violence, mais devant l'activation d'une machine déjà en place.

L'entreprise génocidaire fonctionne par une combinaison de commandement, d'incitation et de contrainte. Au niveau local, des responsables administratifs jouent un rôle central : ils convoquent, ordonnent, répartissent les tâches, ou - à l'inverse - peuvent parfois retarder, protéger, ou sauver, au prix d'un risque

immense. Des barrages routiers permettent de contrôler les déplacements, de vérifier les identités et de traquer. Des lieux qui, dans d'autres contextes, seraient des refuges (églises, écoles, stades, bâtiments publics) deviennent souvent des pièges mortels. Les massacres sont commis avec des armes à feu, mais aussi avec des armes blanches ; ils impliquent une violence de proximité, qui marque durablement les corps, les mémoires et le tissu social.

Il faut aussi rappeler que la mise à mort de masse n'a pas la même forme partout. Les recherches montrent des variations locales : ici, des autorités poussent à une vitesse maximale ; là, elles hésitent, négocient, ou tentent de protéger avant d'être renversées ; ailleurs, des habitants refusent, cachent, organisent des fuites, ou paient de leur vie des gestes de solidarité. Ces différences n'annulent pas la dimension organisée du crime : elles montrent, au contraire, comment une politique d'extermination se déploie au contact de situations concrètes, par la pression, la peur, les intérêts, la propagande, mais aussi par des choix individuels. Pour le lecteur d'un témoignage, cette réalité est importante : elle aide à comprendre à la fois la puissance de la contrainte et la possibilité, rare, mais réelle, de résister.

Un autre élément de contexte concerne les médias et les dispositifs de mobilisation. Des journaux et surtout certaines radios ont joué un rôle d'incitation, de diffusion de mots d'ordre et parfois de repérage des victimes. La propagande n'explique pas tout, mais elle contribue à rendre pensable l'inacceptable : elle déshumanise, elle transforme l'assassinat en devoir, elle fabrique une urgence imaginaire où l'on prétend se défendre en attaquant. Cette parole publique, répétée, a pu renforcer l'isolement des

cibles et normaliser la violence dans des espaces où la pression du groupe et la peur de la sanction rendaient la dissidence dangereuse.

Les historiens soulignent également l'importance des facteurs matériels et politiques : l'accès à la terre, la pauvreté, les clientélismes, la discipline administrative, et la capacité d'un État à ordonner et à surveiller. Rien de tout cela ne transforme mécaniquement une société en société génocidaire, mais l'ensemble dessine un contexte où les entrepreneurs de violence disposent de leviers puissants. Pour comprendre 1994, il faut donc tenir ensemble plusieurs niveaux d'explication : la longue durée coloniale et postcoloniale, la guerre et la radicalisation, les intérêts et les peurs, les appareils et les réseaux, et enfin les trajectoires locales où s'entremêlent contrainte et initiative.

Dans le même temps, la communauté internationale échoue à empêcher ou à stopper les massacres. Des informations existent, des alertes circulent, mais les décisions tardent, les mandats sont limités, et l'interprétation de la crise (guerre civile, violences 'interethniques', ou génocide) pèse sur les réponses. Le Rwanda devient ainsi un cas d'école des limites de la prévention des atrocités de masse : l'écart entre savoir et agir, entre responsabilité proclamée et action effective. Cette dimension internationale ne doit pas détourner l'attention des responsabilités premières - celles des organisateurs et des exécutants - mais elle fait partie du contexte qui a rendu l'entreprise possible.

Au niveau des sciences sociales, le Rwanda a aussi conduit à affiner des notions souvent utilisées trop vite. On distingue, par exemple, la peur réelle et la peur fabriquée, la contrainte et l'adhésion, l'opportunisme et l'endoctrinement. Les travaux consacrés aux auteurs montrent que l'entrée dans la violence peut passer par des injonctions hiérarchiques, mais aussi par des logiques de voisinage, d'économie du pillage, de règlements de comptes ou de recherche de protection. Ces dimensions n'excusent rien : elles décrivent les mécanismes concrets par lesquels une politique criminelle se diffuse, se banalise et finit par englober des communautés entières. Comprendre ces mécanismes permet aussi de mieux entendre, dans un témoignage, ce qui relève de la surprise, de la sidération, des rumeurs, des menaces, et de l'effondrement brutal des repères.

Le génocide rwandais ne peut pas non plus être isolé du contexte régional des Grands Lacs. Les circulations de réfugiés, les interventions transfrontalières, la fragilité des États voisins et les mémoires de violences antérieures forment un arrière-plan qui pèse sur les décisions et sur les trajectoires individuelles. Après 1994, les déplacements massifs et les conflits qui s'ensuivent dans la région contribuent à brouiller les récits et à alimenter des confusions. Pour un lecteur, il est utile de garder deux idées ensemble : d'une part, la spécificité de l'entreprise d'extermination visant les Tutsis en 1994 ; d'autre part, la persistance de violences politiques et militaires dans la région, qui produisent d'autres victimes et d'autres mémoires, sans que cela change la nature du crime commis au Rwanda au printemps 1994.

Enfin, les mots comptent. Dire 'génocide des Tutsis' n'est pas une préférence terminologique, mais une précision historique : elle

désigne le groupe visé comme tel et rappelle l'intention de destruction. Cette précision est d'autant plus importante que, très tôt, des stratégies de brouillage ont existé : minimisation, inversion des rôles, relativisation ou mise en équivalence. L'annexe qui précède ne prétend pas clore ces débats, mais elle invite à une lecture exigeante : distinguer les niveaux de violence, identifier les responsables, situer les temporalités, et s'appuyer sur des sources vérifiables. C'est à cette condition que le témoignage d'un rescapé peut être reçu dans toute sa dignité, comme une parole de vérité et comme une trace pour l'histoire.

L'après-1994 pose des questions immenses : comment rendre justice après un crime de masse, comment reconstruire un État et une société, comment permettre le deuil et la sécurité des survivants, comment faire place à la vérité sans la figer en instrument. Sur le plan judiciaire, le Tribunal pénal international pour le Rwanda (TPIR/ICTR) établit une jurisprudence importante et documente des faits, même si son action est discutée pour sa lenteur et ses limites. Au niveau national, le Rwanda combine tribunaux classiques et juridictions gacaca pour traiter un nombre considérable de dossiers, dans un effort sans précédent, lui aussi traversé de tensions entre vérité, procédure, réconciliation et pouvoir. Certains jugements du TPIR ont, en outre, contribué à préciser le droit international en qualifiant notamment certaines violences sexuelles comme actes pouvant relever du génocide.

Pour un lecteur qui aborde un témoignage de rescapé, la question n'est pas seulement 'que s'est-il passé ?', mais aussi 'comment le dire et comment l'entendre ?' Le génocide produit une rupture

dans le langage : il met à l'épreuve les mots, les chronologies et les cadres habituels. Les récits de survivants portent souvent une précision des sensations, des lieux, des gestes, et une dislocation du temps. L'histoire, de son côté, cherche à établir des enchaînements, des responsabilités et des structures. Les deux démarches ne s'opposent pas : elles se complètent. L'expérience individuelle restitue l'épaisseur humaine de l'événement ; l'enquête historique permet de comprendre pourquoi et comment une société a pu être entraînée dans une entreprise d'extermination, et quelles forces ont rendu cela possible.

Les lignes qui précèdent s'appuient sur des sources de natures différentes, croisées de manière critique. Les archives et jugements du TPIR offrent des éléments factuels, des témoignages et des analyses judiciaires sur la planification, les chaînes de commandement et les modes opératoires. Les documents et rapports des Nations Unies (Conseil de sécurité, évaluations de missions, analyses post-crise) permettent de saisir la réponse internationale, ses limites et ses hésitations. Les rapports d'organisations de défense des droits humains, au premier rang desquels Human Rights Watch et la FIDH, fournissent des enquêtes détaillées reposant sur de nombreux entretiens et sur des recoupements de terrain. Enfin, la recherche universitaire (histoire, science politique, sociologie) propose des cadres d'analyse sur la construction de l'État, l'ethnisation, la dynamique de guerre, la mobilisation des auteurs et les usages de la mémoire.

Dans le cadre d'un livre fondé sur un témoignage, il est essentiel de nommer clairement les repères : on parle du génocide des

Tutsis, commis au Rwanda en 1994. Cette précision n'est pas une formule ; elle est une exigence de vérité. Elle n'ignore pas que des Hutus ont été tués parce qu'ils refusaient de participer, parce qu'ils protégeaient, ou parce qu'ils étaient des opposants politiques. Elle n'ignore pas non plus la complexité de la région et les violences qui ont suivi. Mais elle affirme le coeur historique de l'événement : une entreprise d'extermination visant les Tutsis en tant que groupe, organisée et mise en oeuvre avec l'appui d'appareils et de réseaux. C'est à partir de cette clarification que la lecture du témoignage peut se faire avec justice, sans confusion et sans relativisation.

Bibliographie de référence (sélection courte): Alison Des Forges, *Leave None to Tell the Story: Genocide in Rwanda*, Human Rights Watch/FIDH; Gérard Prunier, *The Rwanda Crisis: History of a Genocide*; Mahmood Mamdani, *When Victims Become Killers: Colonialism, Nativism, and the Genocide in Rwanda*; Scott Straus, *The Order of Genocide: Race, Power, and War in Rwanda*; Linda Melvern, *A People Betrayed*; René Lemarchand, *Rwanda and Burundi (et autres travaux sur les Grands Lacs)*; Jean Hatzfeld, *Dans le nu de la vie et Une saison de machettes (récits à croiser avec les archives)*.

Sources documentaires principales : ressources du Tribunal pénal international pour le Rwanda (ICTR/TPIR), rapports et documents des Nations Unies (dont les évaluations relatives à la mission UNAMIR), et rapports d'enquête de Human Rights Watch et de la FIDH, utilisés en appui de la recherche historique et pour la vérification des faits.

Annexe 2 - Les étapes ayant conduit au génocide à la lumière de l'échelle de Stanton

Cette annexe propose une lecture du génocide des Tutsis au Rwanda (1994) à partir de la grille d'analyse communément associée aux travaux de Gregory H. Stanton, juriste américain et spécialiste de la prévention des atrocités de masse. Stanton a contribué à populariser une approche en « étapes » décrivant des mécanismes récurrents observés dans divers contextes génocidaires. L'objectif n'est pas d'imposer une chronologie mécanique, comme si l'histoire suivait un scénario unique et inévitable, mais d'identifier des processus sociaux et politiques qui, lorsqu'ils se renforcent mutuellement, augmentent fortement le risque de basculement vers la violence de masse. Cette grille est aujourd'hui souvent présentée sous la forme de « dix étapes » (ou stades) qui permettent d'ordonner des signes précurseurs, de repérer des points d'alerte et, surtout, de rappeler qu'une prévention efficace dépend d'actions précoces. Dans cette perspective, la "progression" vers le crime n'est pas seulement militaire : elle est aussi administrative, idéologique, médiatique et sociale.

Appliquée au Rwanda, cette approche aide à articuler, dans un récit cohérent, des faits largement documentés : héritages politiques, construction et durcissement des identités, pratiques discriminatoires, propagande, constitution de réseaux de violence, préparation logistique, déclenchement des massacres, puis tentatives de justification ou d'effacement. Le génocide des

Tutsis de 1994 s'est déroulé sur une période d'environ cent jours et a entraîné la mort de l'ordre de 800 000 personnes, principalement des Tutsis, ainsi que de Hutus opposés au projet génocidaire. La dynamique génocidaire ne surgit pas "de nulle part" : elle se rend possible lorsque des catégories sociales sont rigidifiées, qu'un groupe est désigné comme problème collectif, que les institutions et une partie de la société sont mobilisées, et que la violence devient pensable, puis acceptable, puis ordonnée.

Dans le modèle de Stanton, la première étape est souvent décrite comme une **classification** : une société distingue des groupes, en soulignant leurs différences et en les rendant politiquement significatives. Au Rwanda, des catégories telles que "Hutu", "Tutsi" et "Twa" ont été progressivement durcies au fil du temps et ont fini par fonctionner comme des marqueurs identitaires auxquels on a attaché des droits, des soupçons ou des privilèges. Ce durcissement est renforcé lorsque l'État et l'administration utilisent ces catégories pour gérer la population. La deuxième étape, la **symbolisation**, intervient lorsque des signes, des étiquettes ou des pratiques institutionnelles matérialisent la séparation : documents, mentions officielles, stéréotypes martelés, récits qui "expliquent" l'histoire par l'appartenance à un groupe. Dans une logique de prévention, ces premières étapes ne suffisent évidemment pas à prédire un génocide, mais elles créent un terrain où la polarisation devient plus facile et où le passage à des politiques d'exclusion se justifie davantage.

La troisième étape, la **discrimination**, correspond à la traduction du clivage en inégalités concrètes : accès différencié à l'éducation, à l'emploi, aux fonctions publiques, aux opportunités

économiques ou à la protection de l'État. Le basculement décisif se produit quand les individus cessent d'être considérés d'abord comme des citoyens ou des voisins, et deviennent prioritairement des membres d'une catégorie suspecte. La quatrième étape, la **déshumanisation**, franchit un seuil moral : le groupe visé est présenté comme inférieur, dangereux, parasite ou intrinsèquement menaçant. La déshumanisation permet de désactiver les freins moraux ordinaires en transformant le meurtre en "nécessité", voire en "hygiène" politique. Dans le contexte rwandais, la propagande et certains discours extrémistes ont contribué à ancrer l'idée que les Tutsis constituaient un danger collectif, et que la violence pouvait être présentée comme défensive, préventive ou "patriotique".

Les étapes suivantes concernent la mise en capacité de violence. La cinquième étape, l'**organisation**, souligne que les génocides exigent des structures, des ressources et des relais : chaînes de commandement, entraînement, armes, logistique, contrôle territorial, capacités de mobilisation. Dans le Rwanda de l'époque, des acteurs politiques, militaires et paramilitaires, ainsi que des réseaux locaux d'encadrement, ont joué un rôle dans la diffusion d'ordres, l'activation de milices, l'implantation de dispositifs de contrôle et la coordination à différentes échelles (nationale, préfectorale, communale, de quartier). La sixième étape, la **polarisation**, décrit l'intensification du clivage par la propagande, l'intimidation et l'élimination des voix modérées, ainsi que par des événements politiques instrumentalisés pour radicaliser les positions. La polarisation fonctionne comme une machine à produire de l'irréconciliable : elle transforme tout compromis en

trahison, et tout désaccord en preuve d'appartenance au camp ennemi.

La septième étape, la **préparation**, renvoie à la planification concrète de la violence : constitution de listes, repérage des personnes, consignes, distribution d'armes, préparation des barrages, scénarios de "réaction", entraînement des exécutants, dispositifs pour entraîner ou contraindre des civils à participer. Dans une logique génocidaire, la préparation n'est pas seulement matérielle ; elle est aussi narrative : elle fabrique un récit qui rend l'acte "nécessaire" ou "inévitabile", au moins pour une partie de la population. La huitième étape, la **persécution**, est celle où les victimes sont ciblées de façon systématique et où leur vulnérabilité est activement produite : isolement, menaces, attaques localisées, rafles, déplacements forcés, contrôles d'identité, pressions et humiliations. Les barrages routiers, les contrôles et la recherche de personnes à partir de repérages constituent, dans de nombreux génocides, des indicateurs de la bascule vers un tri léthal : il ne s'agit plus de violence diffuse, mais de violence organisée autour d'une identité.

La neuvième étape, l'**extermination** (terme utilisé par Stanton pour désigner l'acte génocidaire lui-même), correspond au déclenchement et à l'exécution de la mise à mort de masse. Après l'attentat du 6 avril 1994 contre l'avion du président Juvénal Habyarimana, les massacres se déploient rapidement et avec une ampleur extrême. Ils combinent l'action de forces armées, de milices et de civils mobilisés ou contraints. Les tueries ont lieu dans les collines, aux barrages, lors d'attaques de quartiers, ainsi que dans des lieux où des personnes cherchent refuge (églises,

bâtiments publics, stades, écoles). Le caractère génocidaire se reconnaît notamment au ciblage fondé sur l'identité, à la répétition des méthodes, à l'extension territoriale et à l'articulation entre incitation, contrôle et exécution.

La dixième étape, le **déni**, est structurelle : elle intervient pendant et après les faits, sous des formes diverses. Elle peut consister à nier l'intention, à minimiser l'ampleur, à brouiller les responsabilités, à détruire des preuves, à intimider des témoins, à réécrire l'histoire ou à inverser les rôles victimes-bourreaux. Le déni peut aussi prendre des formes "politiquement présentables", en diluant le génocide dans une explication générale ("guerre civile", "violences réciproques indistinctes") qui évite de nommer l'intention d'extermination d'un groupe en tant que tel. Dans le cas du Rwanda, l'établissement des faits et des responsabilités a reposé, entre autres, sur le travail de justice (notamment internationale), sur la collecte de témoignages, sur les archives, et sur une production historiographique abondante. La reconnaissance du génocide, la préservation des preuves et la lutte contre la falsification constituent des enjeux durables, au-delà de l'année 1994.

Cette grille d'analyse n'a pas vocation à remplacer l'histoire détaillée du Rwanda, ni à réduire des trajectoires individuelles à des catégories. Elle a toutefois une valeur pédagogique forte : elle rappelle que les signes précurseurs sont repérables et que la prévention dépend de décisions prises tôt. Dans l'esprit des travaux de Stanton, les leviers de prévention comprennent notamment la protection des droits et des institutions, la lutte contre la propagande et l'incitation à la haine, la protection des

personnes menacées, le soutien à des médias responsables, la sanction rapide des violences, la neutralisation des milices et l'isolement politique des entrepreneurs de haine. Plus les étapes avancent, plus l'intervention devient difficile et coûteuse, et plus la fenêtre d'action se referme. En ce sens, l'étude du génocide des Tutsis éclaire, tragiquement, la manière dont des dynamiques politiques, sociales et administratives peuvent converger vers l'extermination lorsque les contre-pouvoirs sont affaiblis, que la propagande se banalise et que l'organisation de la violence progresse sans frein.

Cette annexe s'appuie sur le document fourni sur des ressources de prévention liées à la présentation des "dix étapes" (notamment Genocide Watch), sur des ressources de référence des Nations Unies consacrées au génocide contre les Tutsis, sur des éléments publics relatifs au Tribunal pénal international pour le Rwanda (jurisprudence, dont l'arrêt/affaire Akayesu, souvent mobilisée pour la qualification juridique du génocide et des violences sexuelles), ainsi que sur des travaux d'historiens, de journalistes et d'organisations de défense des droits humains (dont Human Rights Watch) repris dans la bibliographie ci-dessous.

Alison Des Forges, *Aucun témoin ne doit survivre : Le génocide au Rwanda*, Karthala.

Jean Hatzfeld, *Une saison de machettes*, Seuil.

Philip Gourevitch, *Nous avons le plaisir de vous informer que demain nous serons tués avec nos familles*, Denoël.

Linda Melvern, *Conspiracy to Murder : The Rwandan Genocide*, Verso.

Roméo Dallaire, *J'ai serré la main du diable*, Libre Expression.

Scott Straus, *The Order of Genocide : Race, Power, and War in Rwanda*, Cornell University Press.

Annexe 3 – l’universalité de la résilience

Le mot « résilience » est devenu familier, parfois galvaudé. Pourtant, derrière l’étiquette, il y a d’abord une expérience humaine fondamentale : celle de tenir debout quand l’existence se brise, puis d’apprendre à marcher dans l’après. Dans le témoignage qui sert ici de point d’appui, Pacifique Kayihura raconte comment, enfant, il voit « le monde chavirer » en avril 1994, au cœur du génocide perpétré contre les Tutsis. Le récit passe des gestes ordinaires de l’enfance à l’orage de l’histoire, puis à ce long travail du lendemain où, selon ses mots, “la libération ouvre celle du lendemain : solitude, cauchemars, colère muette, cette ‘vie d’après’ où l’on avance masqué pour ne pas sombrer”.

C’est précisément dans cette articulation entre l’événement extrême et la durée de l’après que se loge l’universalité de la résilience. Car si les contextes diffèrent – génocide, camps de concentration, Shoah, abus sexuels graves, violences intrafamiliales, catastrophes, guerre –, les dynamiques intérieures et relationnelles se répondent : effroi, dissociation, perte de sens, honte ou culpabilité, hypervigilance, mais aussi surgissements de solidarité, micro-choix répétés, réorganisation de la mémoire, reconquête progressive du corps, et reconstruction du lien. À partir d’une histoire singulière, on peut ainsi comprendre un mouvement anthropologique : la capacité, jamais garantie, de transformer une atteinte en trajectoire de vie.

Les chercheurs en psychologie du développement et en psychopathologie du trauma insistent sur un point majeur : la

résilience n'est pas un trait fixe, mais un processus. Ann Masten parle d'une "magie ordinaire" (ordinary magic) : des mécanismes d'adaptation communs – attachement, régulation émotionnelle, soutien social, sentiment d'efficacité – qui, dans certaines conditions, permettent de traverser l'adversité. De son côté, Boris Cyrulnik a popularisé en francophonie l'idée que l'on se reconstruit rarement seul : la présence de "tuteurs de résilience" (des personnes, des institutions, des récits, parfois une foi) vient offrir un appui quand la psyché chancelle. Or le témoignage de Pacifique Kayihura est traversé par ces appuis : la figure maternelle, la solidarité de proches, la protection d'un voisin, la persévérance d'un oncle, et la chaîne de petits gestes qui, mis bout à bout, font basculer le destin.

Mais la résilience ne se réduit pas à des facteurs protecteurs. Elle oblige à regarder la violence en face. Dans une scène de traque, l'auteur décrit l'enfermement nocturne, les enfants "mal à l'aise du fait de ne pas pouvoir jouer", la maison "d'office ciblée", et l'épuisement qui empêche de dormir ; puis, au matin, "les aboiements de chiens, le bruit des armes à feu, les explosions, les cris et les hurlements" qui montent de partout. Cette description rappelle ce que Judith Herman a mis en évidence à propos du trauma : l'événement violent n'est pas seulement un souvenir, c'est une atteinte aux systèmes de sécurité, de confiance et de sens. Quand la terreur s'installe, l'organisme apprend à survivre, souvent au prix d'une hypervigilance durable et d'une dissociation – comme si l'esprit devait se séparer du corps pour traverser l'insupportable.

L'auteur le formule lui-même avec une lucidité poignante : "notre esprit est dissocié de notre corps" lorsque les coups s'abattent et que la foule se masse, comme au bord d'une route, à applaudir la souffrance. Ce mécanisme n'est pas propre au Rwanda. Les survivants des camps nazis ont décrit, eux aussi, ce dédoublement : Primo Levi parle d'une vie réduite à l'essentiel, où la perception se rétrécit et où la pensée s'organise autour du pain, du froid, de la peur. Beaucoup de rescapés de la Shoah rapportent des sensations de « dépersonnalisation » ou d'irréalité, réactions humaines à une inhumanité radicale. Dans le même ordre d'idées, les victimes d'abus sexuels graves, en particulier lorsqu'ils commencent dans l'enfance, décrivent souvent un "partir ailleurs" psychique au moment des faits : le corps est présent, mais la conscience se met à distance, pour survivre. Le langage change, les affects se figent, et l'histoire devient indicible.

Comprendre cette universalité ne veut pas dire confondre les situations. L'histoire de la Shoah, celle des camps, celle des violences sexuelles ont leurs singularités, leurs cadres, leurs conséquences collectives. L'universalité se situe ailleurs : dans le fait que, partout, la violence extrême fracture la continuité biographique. Le temps se coupe en deux : un "avant" et un "après". Le témoin le dit du Rwanda : "il y aura un avant et un après 1994" et le pays lui-même semble figé sur l'année du cataclysme. Cette structure temporelle se retrouve chez de nombreux rescapés de génocides, mais aussi chez des personnes agressées sexuellement : l'événement devient une date intérieure, un repère qui envahit l'imaginaire, les relations, et parfois le corps.

Dans cette longue « vie d'après », les auteurs du trauma distinguent souvent le choc initial et ses répliques. Le témoignage cite explicitement Boris Cyrulnik, qui différencie le « trauma » (le coup) et le « traumatisme » (la représentation du coup, avec ses angoisses et ses interrogations) et souligne que le second peut être plus douloureux que le premier. Cette distinction éclaire l'expérience des survivants des camps et de la Shoah : beaucoup ont raconté que la libération n'était pas la fin, mais le début d'une autre épreuve – celle du retour, du deuil, des cauchemars, de la solitude, du sentiment d'incompréhension. De même, les victimes d'abus sexuels graves rapportent souvent que le moment de la violence, aussi terrible soit-il, n'épuise pas l'histoire : viennent ensuite la honte, le silence, la peur du jugement, et parfois l'impossibilité de dire.

Que fait alors la résilience ? Elle ne nie pas. Elle n'efface pas l'irréparable. Elle apprend à composer avec ce qui demeure. C'est ce que Viktor Frankl, rescapé des camps, a formulé avec une force durable : l'être humain peut être privé de tout, sauf d'une liberté ultime – celle de son attitude face aux circonstances. Frankl ne décrit pas un héroïsme permanent ; il reconnaît la faim, l'humiliation, le désespoir. Mais il montre comment un sens, même fragile, peut empêcher l'effondrement total. Dans le témoignage rwandais, cette liberté prend la forme d'un choix répété : "Résilience : un choix répété, fait de petits gestes, de discipline intime et de fidélité aux valeurs reçues". La formule rejoint, par-delà les cultures, une intuition commune : on se relève rarement d'un seul coup, mais par une suite de microdécisions, parfois minuscules, qui réouvrent l'avenir.

Ces microdécisions, toutefois, ne sont possibles que si un minimum de sécurité revient. Judith Herman décrit, dans le traitement des traumatismes, trois grands temps : restaurer la sécurité, faire mémoire (de manière tolérable), et reconnecter la personne à la vie, aux autres, à ses projets. Le témoignage illustre ces étapes de façon incarnée. Il y a d'abord la survie, puis la lente reprise de la vie sociale – l'école, le séminaire, les institutions qui se remettent en place – et, en parallèle, l'apparition d'un "masque social" porté "pendant plusieurs années" pour s'adapter à un monde "pris à la volée", comme si la vie continuait alors que le monde intérieur s'est arrêté. Cette stratégie de masque n'est pas un mensonge moral : c'est souvent une tactique de protection, fréquente après des violences extrêmes ou sexuelles, quand la parole mettrait en danger, ou quand l'entourage n'est pas en mesure d'entendre.

Les travaux de Bessel van der Kolk insistent, eux, sur la dimension corporelle : « le corps garde la trace ». Quand le trauma s'inscrit dans le système nerveux, la mémoire n'est pas seulement narrative ; elle est sensorielle, émotionnelle, somatique. Les flashbacks, les sursauts, les troubles du sommeil, l'irritabilité ou l'engourdissement affectif ne relèvent pas d'un manque de volonté : ils traduisent une alarme biologique qui refuse de s'éteindre. Le témoin évoque explicitement cette lutte intérieure, cette "bousculade" mentale qui se calme parfois, comme si un bouton STOP pouvait être trouvé, et il relie ce ralentissement à une prière qui « jaillit du dedans ». Qu'on partage ou non le cadre religieux, l'observation est précieuse : nombre de survivants rapportent que certaines pratiques – prière, méditation, rituels, écriture,

musique, marche – offrent une régulation qui redonne du souffle au corps et de la forme à l'esprit.

La dimension relationnelle est tout aussi universelle. George Bonanno a montré, sur de larges cohortes, que beaucoup de personnes exposées à des pertes ou à des traumatismes ne développent pas nécessairement de troubles chroniques : il existe des trajectoires de résilience relativement stables, et d'autres, plus chaotiques, faites d'allers-retours. Le témoignage dit bien cette fragilité : « Rien n'est cependant jamais tout à fait acquis ». Ce qui maintient, souvent, ce sont les liens : une écoute, un adulte fiable, un ami, une institution, un collectif. L'auteur raconte qu'avec « quelques rudiments » on peut déjà être utile : écouter une personne traumatisée, répondre avec empathie, constater que « ça marche » et que l'autre « va parfois jusqu'à s'en sortir durablement ». Cette scène rejoint un acquis majeur : aider guérit parfois celui qui aide, en restaurant l'efficacité et en sortant la personne de la passivité imposée par la violence.

C'est ici qu'apparaît une autre forme d'universalité : la résilience n'est pas seulement une réparation individuelle, elle a une dimension éthique. Dans le témoignage, la mère incarne une dignité qui « ne pouvait jamais être anéantie » et dont le sommet est un pardon offert face aux assassins. Un tel geste ne se décrète pas, ne s'exige pas, ne se moralise pas. Mais il révèle une possibilité humaine : répondre à la violence sans se laisser entièrement définir par elle. Dans l'histoire de la Shoah, certains rescapés ont insisté sur des gestes comparables – non pas le pardon au sens strict, mais le refus d'une haine qui colonise toute l'existence. Primo Levi évoque, par exemple, les “justes” et les

aides minuscules qui maintenaient une étincelle d'humanité ; Frankl parle de ceux qui partageaient un morceau de pain. Le témoin rwandais, lui, souligne la « bonté obstinée » de quelques-uns et l'importance des « petits actes de bonté ».

Cette insistance sur les petits actes est décisive pour comprendre la résilience des victimes d'abus sexuels graves. Dans ces histoires, la violence attaque souvent le cœur du lien : le corps, la confiance, la parole. La reconstruction passe alors par des gestes concrets qui reconstituent la sécurité : un thérapeute fiable, un cadre judiciaire protecteur, une communauté qui croit la victime, et des routines de soin. Judith Herman a montré combien la reconnaissance sociale compte : sans elle, le survivant porte seul une réalité qui le dépasse. De manière analogue, les sociétés qui sortent d'un génocide ont besoin d'institutions, de rituels de mémoire, et d'espaces où la vérité peut être dite. Le témoin évoque la nécessité de « vérité » et de « soin des vivants » pour que la mémoire devienne « une force qui relève ».

La résilience, pourtant, ne consiste pas à « aller mieux » au sens d'oublier. Elle consiste à intégrer. Le témoignage montre comment la mémoire peut se transformer : « retenir tout le bien » de la mère, jusqu'à faire de son souvenir « une pensée heureuse, voire... joyeuse », sans nier la perte ni la violence. Cette transformation ressemble à ce que Cyrulnik décrit lorsqu'il parle de la « métamorphose » du récit : ce qui a été vécu ne change pas, mais la place qu'on lui donne dans l'histoire personnelle peut évoluer. Chez des rescapés de camps, on retrouve cette même alchimie : certains ont choisi l'écriture (Levi), d'autres l'engagement, d'autres la transmission familiale ; beaucoup ont alterné silence et parole, parfois sur des décennies. Chez les victimes d'abus sexuels,

la mise en mots arrive souvent tard, mais elle peut ouvrir un espace de liberté – non pas parce que le passé disparaît, mais parce qu’il cesse de gouverner chaque instant.

À ce stade, l’universalité de la résilience apparaît comme une triangulation : (1) des mécanismes psychobiologiques communs face au danger (peur, dissociation, hypervigilance), (2) des ressources relationnelles et symboliques qui réouvrent un horizon (attachement, soutien, foi ou valeurs, institutions), et (3) une réécriture progressive du sens (une narration qui permet d’habiter l’après). Dans le témoignage, les trois dimensions s’enchevêtrent : l’auteur décrit l’effroi, puis la reprise, puis un travail de discernement – apprendre à “voir” ce qu’on décide de voir, refuser l’indifférence, et devenir à son tour un acteur de reconstruction.

Il faut enfin rappeler une prudence : parler d’universalité ne doit jamais devenir une injonction. La résilience n’est ni un devoir, ni une compétition. Comme le montre Bonanno, les trajectoires sont diverses ; comme le rappelle Herman, la sécurité et la reconnaissance sont indispensables ; comme l’enseigne van der Kolk, le corps a son propre rythme. On peut rester fragile longtemps, rechuter, se taire, et pourtant avancer. Pacifique Kayihura écrit : “difficile n’est pas synonyme d’impossible”. Cette phrase n’est pas un slogan ; elle est une observation patiente : l’impossible d’hier peut devenir le possible de demain, à condition que des mains se tendent, que la justice fasse son œuvre, et que la personne retrouve une part de pouvoir sur sa vie.

Dans un monde marqué par des violences anciennes et nouvelles, cette leçon importe. Les survivants des camps, les rescapés de la

Shoah, les victimes d'abus sexuels graves, les rescapés de génocides et de guerres, ne partagent pas une seule histoire ; ils partagent une même question : comment vivre après l'insoutenable ? Le témoignage rwandais propose une boussole : "choisir la dignité, refuser la haine, cultiver la compassion, travailler à la vérité et à la paix". On peut l'entendre comme une éthique de la résilience : non pas effacer le mal, mais lui refuser le dernier mot. Et, dans le même mouvement, reconnaître que ce refus n'est jamais solitaire : il se construit dans des liens, des institutions, des récits transmis, et, parfois, dans ce souffle intérieur – prière, conviction ou simple désir de vivre – qui rend à nouveau possible l'aujourd'hui.

Quelques ouvrages de référence:

BONANNO, George A., *The Other Side of Sadness: What the New Science of Bereavement Tells Us About Life After Loss*, Basic Books, 2009.

CYRULNIK, Boris, *Un merveilleux malheur*, Odile Jacob, 1999.

CYRULNIK, Boris, *Les Vilains Petits Canards*, Odile Jacob, 2001.

Table des matières

Remerciements.....	3
Avant-propos.....	4
Introduction	14
Première partie : survivre	16
Dans le jardin de l'enfance	18
Brouillard avant la bascule.....	22
Les portes se ferment	26
A voix basse, le monde se rétrécit	30
Va dehors. L'arrachement	42
Miracle !.....	69
Deuxième partie : se reconstruire	83
Quand la mémoire pèse trop lourd	85
L'espérance ne déçoit pas	104
Choisir la résilience	122
Espérer contre tout espoir.....	130
Troisième partie : choisir la vie.....	135
Vivre ensemble, vivre mieux !	137
Le choix du pardon.....	139
Le bien, plus fort que le mal	142
Avancer avec confiance	145
Se libérer du poids du passé	152

Ce que l'on reçoit et ce que l'on donne	159
La paix arrive !	161
Des êtres en relation	163
Le pouvoir de la parole	166
Le bonheur dans la compassion et l'altruisme	169
Se relever à travers l'Histoire récente du pays.....	174
La place de la foi	177
Conclusion	179
Annexes documentaires	181
Annexe 1 - Le génocide des Tutsi du Rwanda (1994) dans une perspective historique	183
Annexe 2 - Les étapes ayant conduit au génocide à la lumière de l'échelle de Stanton	193
Annexe 3 – l'universalité de la résilience	201

« Foi en la Vie – Malgré tout » retrace le destin d'un enfant devenu homme au cœur de l'une des nuits les plus sombres du XXe siècle. Élevé dans un foyer où l'on apprend tôt à lire, prier et partager, l'auteur voit tout basculer en avril 1994. Traqué, arraché à l'innocence, il survit grâce à une chaîne de gestes décisifs : une mère qui ordonne de vivre, un voisin qui protège, un oncle-soldat venu le chercher, et des inconnus qui, parfois, refusent de frapper.

La libération n'achève pas l'histoire : elle ouvre celle du lendemain. Solitude, cauchemars, colère muette — cette « vie d'après » où l'on avance masqué pour ne pas sombrer. Le livre met des mots sur des blessures qui ne saignent plus, mais brûlent encore, et raconte la lente métamorphose qui mène de l'amertume à la reconnaissance.

Témoignage et appel, ce récit dit l'irréparable et l'espérance. Il honore la mémoire d'une mère dont la vie fut service, prière et courage, et propose une boussole pour vivre après l'insoutenable : choisir la dignité, refuser la haine, cultiver la compassion, travailler à la vérité et à la paix. Parce que la vie, malgré tout, mérite d'être vécue, célébrée et transmise.



Seul rescapé de sa famille, Pacifique Kayihura a survécu au génocide des Tutsi au Rwanda qui, en 1994, a brisé son pays et bouleversé sa vie. Marié, père de trois enfants, fonctionnaire auprès d'une institution financière internationale (Abidjan, Côte d'Ivoire), il s'engage à son tour à transmettre les valeurs reçues de sa mère et qui l'ont guidé.